This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

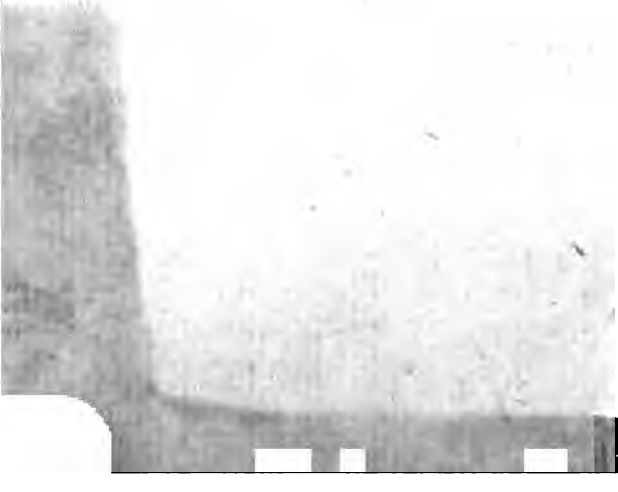
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III A. 260



L'INDOUS,

ou

La Fille aux deux Pères.

Par J. P. BRES

Auteur de Reconnaissance et Repentir, La Trémouille, &c.

TOME V.

A PARIS,

A la Librairie Économique,

rue de la Harpe N°. 91, ancien Collège d'Harcourt.

1809.

Lefrançois Sculpsit.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

L'INDOUS

OU

LA FILLE AUX DEUX PÈRES.

CHAPITRE I.

Cerningues avait débité ce torrent de lieux communs, auxquels Zilia n'était pas accoutumée, avec une vivacité si touchante, avec un ton si pénétré de repentir, avec une expression de sentimens si naïve, qu'elle se persuada que le but qu'elle s'était proposé, celui de plaire, était atteint, et que, par conséquent, son père allait être mis en liberté. Elle consentit donc à demeurer encore un moment, soit pour mieux expliquer son affaire, soit pour achever l'ouvrage qu'elle avait commencé, celui de plaire; car la Dary n'avait cessé de lui dire : « Si vous plaisez, votre cause est gagnée, et vos

ennemis sont perdus. Elle consentit donc à prendre place sur le canapé, à côté de Cerningues ; et le voyant disposé à l'entendre, elle expliqua le genre d'ennemis qu'avait son père ; et de là, prenant occasion de parler de son amant, elle dit qu'il était aussi dans les liens d'une lettre de cachet, et sollicita pareillement sa liberté.

Dès que Zilia eut avoué qu'elle avait un amant, Cerningues devint plus attentif ; ses yeux s'attachèrent sur toute la physionomie de Zilia ; son front devint sourcilleux ; son attitude marqua de l'impatience. A proportion qu'elle parlait de son amour, un feu brûlant s'insinuait dans les veines de cet homme, étranger jusqu'à ce moment à la véritable volupté. Le silence de l'un enhardissait l'autre ; elle crut que son amour intéressait un jeune homme qui, vraisemblablement avait une amante, et n'épargna point les expressions du lan-

gage, ni celles du geste et du regard, pour intéresser son jeune protecteur : mais en même temps que des brasiers impétueux s'allumaient dans tous les sens de Cernîngues, chaque parole de Zilia jetait dans son cœur les serpens de la jalousie, et les excitait à s'agiter et à lui dévorer le sein. Désireux de tout savoir, pour apprendre jusqu'à quel point il devait craindre un rival, il s'efforçait de sourire aux discours de Zilia, et lui arrachait toujours quelques nouveaux détails concernant ses premières amours chez Mme. de Dolimont ; car pour tout ce qui s'était passé depuis, la Dary lui avait trop recommandé de n'en pas parler, pour qu'elle osât entamer ce sujet. N'importe, elle en avait trop dit pour sa cause et pour le repos d'un jeune Seigneur, qu'elle embrâsait à-la-fois d'amour et de jalousie. A l'aspect de tant d'attraits, son cœur était affligé de voir celui de Zilia sensible pour un

autre que lui, et son esprit était si offensé, qu'il ne lui fût pas permis de prétendre aux faveurs, dont vraisemblablement elle avait comblé celui pour lequel elle réclamait ses bontés. Il se sentait assez généreux pour travailler à la liberté de cet amant; mais il voulait, pour prix, avoir occupé d'avance la place de ce mortel préféré. Il fit, en conséquence, de nouvelles tentatives; il proféra de nouveaux sermens; il réitéra ses promesses de service; et Zilia, tout en repoussant ses attaques, ne le traitait pas avec trop de rigueur, de peur d'avoir à se désespérer elle-même en le désespérant. La coquetterie est innée chez la femme. Elle sent que ses forces sont l'éloquence de ses grâces et les charmes de sa beauté. Pour réussir, elle met en jeu son pouvoir. On ne peut lui faire un crime de se servir des armes que lui a données la nature pour réparer les torts que lui ont fait les lois de la société.

Mais Zilia était trop innocente pour s'apercevoir que, plus elle réussissait dans les moyens qu'on lui avait conseillé d'employer, moins elle devait espérer de succès dans le but de son entreprise, si elle n'immolait pas sa vertu à un homme qui ne faisait le bien qu'en s'adonnant au vice.

Cerningues, adorant tant d'attraits, ne pouvait s'étonner assez de tant de rigueurs. Il n'était pas accoutumé à voir les belles solliciteuses, auxquelles il promettait tout, lui refuser tout. L'obstacle à l'épanchement de ses feux les comprimait sans les éteindre et ne les rendait que plus dévorans. Quoique son amour crût avec la rapidité de l'orage, animé par le souffle de la tempête, Cerningues lui donnait une carrière inutile; Zilia n'avait pas même besoin d'efforts violens pour se défendre. Cet homme, naturellement emporté, était contenu dans ses transports, et par le respect dont elle

s'environnait, et par la timidité du véritable amour qui, pour la première fois, parlait à son cœur étonné.

Tandis que l'amante de Dolimont était aux prises avec ce jeune Seigneur, perdu de débauches, traitant côte à côte avec lui, sur un canapé, de la liberté de son père, et de celle de son amant, M. Aldini, sur l'invitation du Gouverneur de Vincennes, sortant de sa prison, était venu dans son appartement; et cette séance devait jeter un nouveau degré d'intérêt dans l'esprit du Gouverneur et de son épouse, en faveur de leur prisonnier, comme il augmentera peut-être aussi celui du lecteur pour le père adoptif de Zilia.

« Monsieur, lui dit le Gouverneur en le voyant, j'ai médité sur tout ce que vous m'avez dit hier; et, plus je m'en suis occupé, plus j'ai senti la possibilité et sur-tout la consolation de toutes ces choses. Avant donc de commencer l'his-

toire de vos malheurs, comme vous alliez le faire hier au soir, lorsque nous fûmes interrompus par l'arrivée inattendue de l'envoyé du Ministre, permettez que je vous demande comment il est possible que l'ame, étant un esprit subtil, puisse se nourrir et s'aggrandir ainsi que le corps; je vous avoue que cela me paraît impossible.

» Et moi, Monsieur, ajouta Mme. de Sémonville, je vous demanderai, à mon tour, quelle espèce d'existence vous donnez à cette ame dans l'autre vie; quelles jouissances vous lui attribuez; car personne au monde ne désire plus que moi que l'ame soit immortelle. Il me semble que je puis en adopter la doctrine sans frémir. Ce ne sont pas les peines de l'ame que je désirerais de connaître, l'effroi n'est point mon partage et la vengeance ne fut jamais mon espoir; mais je voudrais apprendre quels seront ses plaisirs. On nous dit que nous serons en contem-

plation continuelle devant le trône de l'Éternel, qui, continuellement assis, se montrera dans toute sa gloire. Ceci peut être beau à voir une ou deux fois. Les anges qui forment sa cour y feront les plus agréables concerts; j'aime beaucoup la musique, et je m'y rendrais volontiers de temps à autre; mais entendre ces concerts pendant une éternité, voir toujours ce trône et la gloire du Très-Haut, le voir continuellement, sans repos, sans variété, sans fin, je ne sais trop si ce serait pour moi un paradis. J'espère que vous voudrez bien m'éclaircir ce fait, et me rassurer sur la monotonie dont nous sommes menacés dans les cieux.

« Madame, répondit Aldini, je ferai mon possible pour vous donner une idée des jouissances de l'autre vie; idée suffisante, sans doute, pour vous guérir de l'inquiétude, ou du moins, de l'indifférence où vous a laissée une doctrine

peu réfléchie ; mais tout ce que je pourrai vous en dire n'approchera pas plus de la grandeur des béatitudes célestes, qu'un grain de poudre imperceptible n'approche de la grosseur du monde, ou qu'un instant, marqué par une pensée simple, ne ressemble à l'éternité ; mais je vais répondre d'abord, si voulez bien le permettre, à la question que m'a faite M. votre époux ; d'autant mieux qu'il n'est pas indifférent de connaître la solution de celle-ci, pour comprendre la possibilité des jouissances d'une autre vie.

» Vous me demandez, Monsieur, comment il est possible que l'ame, étant un pur esprit, se nourrisse et s'aggrandisse, ainsi que le corps ; et vous m'assurez que cela vous paraît impossible. Mais, Monsieur le Gouverneur, concevez-vous mieux comment la nourriture et les boissons que vous prenez, l'air que vous respirez, les fluides que vous élaborez

par tous les pores, se transforment en sang, en chairs, en os, etc.? Concevez-vous comment, d'après toutes ces transformations, votre corps grandit, grossit, se soutient dans le même état jusqu'à l'âge de 45 ans, plus ou moins, suivant les tempéramens? Et comment, depuis cet âge jusqu'à la dernière vétusté, qui nécessite la mort, ces mêmes moyens ne servent qu'à ralentir notre destruction sans pouvoir l'empêcher? Quels ont été, jusqu'à ce moment, les physiologistes assez hardis pour nous dire qu'ils y comprenaient quelque chose? Quels sont même les naturalistes physiciens qui nous aient expliqué comment un grain de blé, mis en terre, germe, naît, croît, et se reproduit en se nourrissant des sucs de la terre et des fluides aériformes qui pénètrent sa tige et son feuillage? Quoiqu'on ne vous ait pas expliqué ces phénomènes, vous ne les croyez pas moins.

Ici, le Docteur, qui arrivait et qui s'était

arrêté sur le seuil de la porte pour entendre M. Aldini, s'écria : « C'est donc ainsi que, malgré la promesse qui m'avait été faite, la séance commence sans moi? — Ah! Docteur, soyez le bien venu! — Trève aux complimens; j'ai entendu le dernier raisonnement de Monsieur; et j'y réponds que, si je ne puis expliquer les phénomènes de la germination ni de la digestion, je les vois du moins; au lieu que je ne vois point l'accroissement de l'ame; car, je présume que vous en êtes à cette question. — Quoi! s'écria le Gouverneur, vous ne voyez point l'accroissement de l'ame! Vous mentez à votre conscience ou vous voilà momentanément plongé dans les ténèbres. Quoi! vous ne vous êtes pas aperçu que, depuis votre plus tendre enfance jusqu'à ce jour, votre ame s'est fortifiée dans ses facultés de réfléchir, de concevoir et d'enfanter des idées, etc.? — Quelle question! Qui n'a pas éprouvé

cela? — Eh bien! c'est ce qui constitue la croissance de votre ame, comme vous avez pu vous apercevoir que les forces de votre corps se sont accrues à proportion qu'il prenait de l'accroissement. Dès que votre corps n'a plus grandi, vos forces ont à peu près resté dans le même état. Il n'en est pas de même de celles de l'ame. Ses facultés intellectuelles vont croissant avec l'âge. L'imagination peut se refroidir dans la vieillesse, mais les idées se rectifient. Si le vieillard dit moins de choses que dans sa jeunesse, il les dit mieux. Vous voyez donc que l'ame est susceptible de s'aggrandir continuellement sans suivre les progressions de la croissance du corps. Mais laissons-là cette digression ; venons-en à notre question première. C'est à vous, M. Aldini, à prendre la parole. Toutefois, permettez-moi une réflexion qui rentre dans l'objection de M. le Docteur. Il vous a dit qu'il voyait croître le corps,

mais qu'il ne voyait point la croissance de l'ame; il est détrompé, à présent. Détrompez-moi à mon tour. Je vous dirai que je vois les nourritures du corps; et j'en conclus, par ses progrès, qu'il se nourrit réellement; mais je ne vois point les nourritures de l'ame. — Vous les voyez également, Monsieur, répondit Aldini; mais vous les voyez seulement des yeux de l'esprit. Ne sommes-nous pas partis d'un principe, que l'esprit seul peut voir les choses spirituelles? Vos sens vous font-ils voir la pensée, le raisonnement, les passions ou les vertus qui en résultent? Non. Votre esprit seul voit tout cela dans les personnages divers qui vous environnent. Eh bien! c'est par les yeux de ce même esprit que je vous appelle à voir et à reconnaître la nourriture de l'ame : regardez avec moi, et vous la reconnaîtrez.

CHAPITRE II.

Tout homme, autour de soi, a une atmosphère d'émanations, attirantes et repoussantes, qui le mettent en harmonie ou en opposition avec les objets qui l'environnent. Cette vérité est plus que démontrée par le magnétisme animal. Dans les uns, il attire et donne des sentimens d'affection; dans les autres, il éloigne et occasionne des crises de haine; dans d'autres, il est une espèce de chaos, et produit un trouble, un bouleversement universel; c'est ce qu'on appelle *terreur* (1); toutes sensations spirituelles, qui causent ou du bien-être ou de la douleur à notre ame.

(1) Ce sentiment ne saurait être mieux dépeint que par la stupéfaction que produit momentanément l'aspect inattendu de certains objets, comme celui des monstres ou des ser-

Or, nul effet sans cause, et nulle cause sans existence. S'il y a des effets sur l'esprit, comme nous ne pouvons en douter, il y a des causes spirituelles; si ces causes ont une existence, elles sont quelque chose. Faut-il que mon entendement les analyse pour que j'y croye? Non. Je ne puis analyser les fluides aériformes qui pénètrent les plantes et les nourrissent; je ne puis les voir, et j'y crois, parce que l'expérience, aidée de l'entendement, me prouve, par leurs effets, qu'ils existent comme cause. Je ne puis être vivement ému de haine ou d'amour à la vue ou même à l'approche de certains objets, sans qu'il y ait une cause qui agisse sur mon entendement. Je ne sais si mon ame a des sens, mais je sais

---

pens; leur aspect suspend les pas du chasseur; l'on reste muet et immobile; un trouble secret s'empare des sens; il faut quelques momens de réflexion pour se mettre en mouvement.

qu'elle sent. Je m'aperçois qu'elle souffre ou qu'elle jouit par des causes étrangères aux peines comme aux plaisirs de mon corps. Les malheurs d'un ami qui vit à mille lieues de moi, font les miens. Aucune partie de mon corps n'a été affectée de douleurs. L'ame n'a donc pas besoin du concours du corps pour jouir ou pour souffrir. Vous me direz, il est vrai, que si mon oreille n'avait pas entendu ou si mon œil n'avait pas lu la nouvelle, je ne serais pas malheureux; mais je vous répondrai, que si le papier ne s'était pas présenté, que si la voix qui m'a parlé avait gardé le silence, je ne serais pas malheureux de la douleur de mon ami. En voulez-vous conclure que la sensation de mon ame dépend de ce papier ou de cette voix qui m'ont appris une fâcheuse nouvelle ? Non. Mes yeux et le papier, mon oreille et la voix sont les organes matériels, les canaux par lesquels sont arrivées les

sensations de mon ame; mais ils n'ont rien fait à la nature de ma sensibilité spirituelle, qui est inhérente à mon ame et qui en constitue l'essence. Elle est donc la partie sentante de moi-même, qui, répandue dans toute mon existance, donne à la matière visible de ce qui est moi, l'apparence de la sensibilité. Sitôt que mon ame quitte cette partie pesante, visible et susceptible d'étendue, cette partie que nous appelons corps, a beau être dans son entier, elle n'a plus aucune sensation. C'est donc l'ame qui sent, et qui sent tantôt par les organes du corps, tantôt par elle-même. Elle sent par elle-même, lorsqu'elle s'occupe de ses goûts et de ses pensées, et lorsqu'elle est en contact, par son expansibilité, avec des corps de la même spiritualité qu'elle; elle sent aussi, en quelque sorte par elle-même, quoique le corps lui aide dans sa sensation, dans le contact des éma-

nations invisibles qui se font par les pores et par les regards.

Formons-nous d'abord une idée de ces émanations. Voyagez dans les déserts de l'Afrique. Accablé par la chaleur, dévoré par la soif, au sein des sables arides, vous cherchez vainement une source pour vous désaltérer; un singe la sentira à plus de cent pas de lui, quoiqu'elle soit enfouie sous l'épaisseur des sables brûlans (1). Des bœufs, à une demi-lieue de distance du lit d'une rivière, sentiront si elle est tarie ou si elle ne l'est pas. Combien de gens traiteront de fabuleuses ces observations de M. le Vaillant! Mais en voici d'une nature à être vérifiées et appréciées par tout le monde.

Une poule couve et fait éclore des canards. A peine ont-ils vu le jour, que, malgré la mère adoptive qui les conduit,

(1) Voyage de *le Vaillant* en Afrique.

ils se dirigent au ruisseau voisin par le chemin le plus court. Qui leur indiqua cette route ? qui leur apprit qu'il y avait au Nord, à l'Est, au Sud, à l'Ouest, un ruisseau dans lequel ils pouvaient aller se baigner ? Ce n'est point leur mère qui, à l'aspect de la témérité de ses petits, pousse des cris d'effroi ; mais c'est, d'une part, l'émanation du ruisseau, de l'autre, la susceptibilité de leurs organes.

Autre preuve étonnante de ces émanations. Entrez dans une campagne, voyez-y quatre chasseurs, dont chacun d'eux poursuit avec ses chiens le timide animal, dont la pate touchant à la terre aussi rapidement que la pensée, y a laissé une émanation de sa propre essence assez considérable, pour que chaque chien, qui poursuit les traces de l'animal auquel il s'est attaché, ne confonde point l'émanation de celui qu'il a d'abord poursuivi avec celle de sem-

blable animal qui a croisé celui-ci.

Cependant, le soleil va terminer son cours. Les chasseurs gagnent leurs foyers, et l'amour qui, pour se montrer, attend la retraite de l'ennemi de tout ce qui respire, l'homme, l'amour s'élance du sein des forêts. Une amante, agitée par le désir, bondit ou vole à travers les fougères et les fleurs renaissantes de la prairie. Le mâle, à son tour, s'élance de son gîte, et, guidé par les émanations de la femelle, il franchit les monts et les forêts. Nouveau Léandre, il traverse les fleuves, les lacs immenses, les bras de mers. Mille amantes, mille héros de différentes espèces, pressés de même par le plus doux, le plus beau sentiment de la nature, ont passé et repassé sur les lieux que ce Léandre parcourt; toutes y ont laissé des émanations d'amour modifiées par celles de leur corps. Combien de fluides d'amour se mêlent, se croisent dans cette atmos-

phère que cet amant passionné parcourt ! il ne s'y méprend point. Il bondit d'un pied léger ; il fend l'air de ses naseaux brûlans ; son flanc palpite d'impatience et d'espoir, à proportion que l'émanation, plus active, lui promet la présence de l'amante qu'il poursuit. Il l'approche enfin, la voit, s'élance, et l'amour s'unit à l'amour, le délire au délire ; ils éprouvent tout ce qu'il y a de plus parfait dans la nature, le bonheur d'être, de s'aimer, et de se reproduire pour s'aimer plus encore.

Vous parcourez envain cette atmosphère, ô homme ! vous n'apercevez point ces émanations. Que dis-je ? vous seriez même capable de nier celles qui vous entraînent et qui, vous consumant, vont triompher de vous.

Émilie approche. Vous avez vu bien des femmes plus belles qu'Émilie ; elles n'ont fait aucune impression sur vous.

Celle-ci produit tout-à-coup un sentiment qui vous captive à ses côtés. Vous a-t-elle enchanté par son esprit ? Elle n'a pas dit un mot. Par les qualités de son cœur ? Elle vous est absolument inconnue. Mais elle a jeté sur vous un regard ; vos yeux ont rencontré ses yeux. Vous ne pouvez plus vous séparer d'Émilie. Quel est le lien qui vous attache ? quel mortel sera en état de l'apercevoir ? Il existe cependant, il est parti des beaux yeux d'Émilie. Porté par ses regards, il s'est insinué jusques dans les plus secrets replis de votre ame ; dans vos yeux un semblable lien s'est déroulé avec la rapidité de l'éclair, et porté, par vos regards, dans l'ame d'Émilie ; il s'est enlacé pour jamais avec celui qui en était parti. Si vous ne pouvez plus vous détacher d'elle, elle ne peut plus se détacher de vous. L'ame attirante d'Émilie est attirée par la vôtre. L'émanation de

l'une s'est unie à l'émanation de l'autre. Elles ne font plus qu'un même corps. Chaque flot de ces émanations, ainsi lancées, suit la même direction et vous trouble le cœur. Vous approche-t-elle ? vous éprouvez une agitation, un embarras inconcevable. Son coude, par un hasard cherché, touche au vôtre. Un frisson subit parcourt tous vos sens. C'est comme le contact de la torpille; c'est une commotion électrique, dirigée par l'amour, votre main rencontre celle d'Émilie. Quel magique pouvoir est dans ces doigts de rose ? Votre cœur palpite, des torrens de feu circulent dans toutes vos veines; vous respirez à peine; vous ne vous connaissez plus. S'il n'avait rien passé des yeux d'Émilie dans les vôtres, éprouveriez-vous cette émotion ? rien se fait-il sentir, et votre ame n'a-t-elle pas éprouvé une véritable sensation ? celle-ci même n'est-elle pas la plus douce, la plus importante de la vie ? Vainement

elle vous tourmente, vous vous faites un délice de la renouveler.

L'heure de la séparation arrive. Émilie part; quel déchirement! Chaque regard, quelle vous lance en vous quittant, vous fait du plaisir et de la douleur (1). Son image vous suit; elle est là dans votre sein, c'est Émilie elle-même; c'est son ame; la vôtre l'enlace et la caresse. Son corps seul est éloigné de vous. Tous ces mêmes effets, Émilie les éprouve: c'est qu'une partie de vous est également avec elle. Vos deux ames ont éprouvé une sorte d'expansibilité. Éloignées, elles se touchent encore. Tels deux rayons de lumière, partis de deux foyers opposés, se touchent, se mêlent dès qu'ils s'aperçoivent, et se touchent, se mêlent encore en s'éloignant. Mais les rayons

(1) De l'accroissement du mélange des deux ames, doit naître le plaisir; et des efforts de la séparation, la douleur.

de

de l'ame, si je puis dire ainsi, infiniment plus déliés, plus subtils, plus pénétrans que ceux de la lumière, ne connaissent d'obstacle à leur union, ni dans l'épaisseur des corps, ni dans les distances : ils passent à travers les montagnes, plus rapidement que le soleil ne passe à travers le cristal ; ils franchissent les intervalles aussi promptement que la pensée.

CHAPITRE III.

Les réflexions de M. Aldini avaient frappé le Gouverneur sans le convaincre ; il avait la certitude de l'existence de ces émanations ; mais, faute de pouvoir les contempler, les analyser, il s'imaginait qu'elles étaient une déperdition de chaque être ; et, prenant la parole, il dit : Que pensez-vous que soient les émanations dont vous nous parlez ? — Je pense qu'elles sont une expansibilité de l'ame, à peu près comme les rayons du soleil sont une expansibilité, et non une déperdition de cet astre. De là, cette foule de chocs que l'ame éprouve dans les temps où les sens matériels sont comme oubliés par elle ; chocs que l'on appelle pressentimens. C'est ainsi que l'arrivée d'un être, aimant et bien aimé, se fait sentir avant qu'il ait paru.

Il était à cent lieues de vous. Vous ne l'attendiez pas. Tout-à-coup votre souvenir n'est occupé que de lui. On frappe ; le cœur vous bat de plaisir ; vous courez pour ouvrir, persuadé que c'est la personne à laquelle vous pensiez, que vous allez revoir ; et lorsqu'elle tombe en effet dans vos bras, elle ne vous occasionne aucune surprise, elle ne fait qu'assurer votre plaisir. Quel homme sensible n'a pas eu de ces momens heureux dans la vie ? Mais revenons à Émilie.

Après cette première entrevue, vous croyez l'aimer autant qu'il soit possible d'aimer ; à la seconde cependant quel accroissement d'amour ! quel charme intéressant ! quel entraînement l'un vers l'autre ! votre approche est un accord délicieux. Émilie parle. L'harmonie des globes célestes, tournant sur leur invisible piveau, n'est rien auprès de l'harmonie de sa voix. Vos corps se rap-

prochent-ils ? vos haleines se sont-elles mêlées ? l'attraction la plus impérieuse vous attire ; l'amour le plus impétueux vous entraîne : il vous faut toute la retenue de l'éducation, tout le respect d'un véritable attachement, toute la modestie de la pudeur pour vous contenir dans le devoir. Les principes innés de la vertu, les fondemens religieux d'une saine morale, qui sont en quelque sorte la source inépuisable des substances de spiritualité, propres à la nourriture et à l'entretien des ames, sont une digue à vos désirs. Elle les contient. Renfermés dans cette atmosphère de principes aimans et vertueux, ils s'aggrandissent, se fortifient ; et comme ces désirs ne sont qu'un attribut de l'ame, leur aggrandissement est nécessairement celui de l'ame elle-même. — Tous ces effets, dit le Docteur, sont produits par la seule imagination. — C'est abonder dans mon système. Qu'est-ce que l'ima-

gination ? L'ame en action. Vous convenez que l'imagination peut opérer ces troubles, ces empressemens, ces extases délicieux. Nous sommes d'accord. Si l'imagination n'était pas quelque chose, elle ne produirait pas ces effets ; et le *quelque chose* qu'elle est, c'est l'ame, ou du moins le produit de son action, comme le choc ou le changement de place est le produit du mouvement du corps. — Mais, Monsieur, dit Mme. de Sémonville, pourquoi l'imagination d'Émilie ne s'enflamme-t-elle que pour son amant ? Pourquoi celle de son amant ne s'enflamme-t-elle que pour Émilie ? — Réfléchissez, Madame, sur l'expansibilité de l'ame, sur l'attraction qui résulte des rapports plus ou moins impérieux, qui existent entre deux êtres aimans, et la question sera facile à résoudre. D'après les rapports qui existent entre eux, il serait aussi impossible à son amant de ne pas aimer Emilie,

quand une fois leurs ames se sont touchées, que d'aimer une autre femme avec laquelle son ame ne serait point en rapport.

Fuyez, amans; éloignez-vous; mettez entre vous des provinces, d'immenses fleuves, des états nombreux et le vaste Océan, vous vous aimerez encore. Ces émanations ou cette expansibilité vous suivent par-tout, pénètrent votre ame, s'identifient avec elle. Vous pensez continuellement l'un à l'autre. Point d'occupation qui puisse vous distraire, point d'inclination étrangère qui puisse anéantir celle-ci. Mais, ô jeune et précieux mortel ! traverse de nouveau l'Océan; viens tomber aux pieds d'Émilie : tu lui rends la joie, le bonheur et la vie. Tu avais emporté, attiré hors de son centre d'activité la moitié de son ame; présence la lui a rendue, fortifiée de tout le pouvoir de la tienne. — Voilà donc, reprit Mme. de Sémonville, ce que vous

appelez expansibilité de l'ame; expansibilité qui s'opère par l'effet de l'attraction; qui fait un hymenée entr'elles longtemps avant que les accords prescrits par la loi n'aient opéré celui des corps. — Précisément, Madame; et les deux ames, dans leur accord d'intimité, s'unissant, ne font qu'un même esprit, comme dans l'hymen véritable les deux corps ne font qu'un même corps. — Vous nous dites là des choses bien difficiles à croire, reprit le Gouverneur. — J'en conviens; mais, Monsieur, vous vous êtes assez occupé de science pour savoir qu'un système, quelque démontré qu'il vous ait paru d'abord, a eu besoin d'une méditation soutenue pour être adopté. Je serais plus étonné de vous voir sur-le-champ embrasser mon opinion toute entière, que de vous la voir rejeter sans restriction. Méditez sur tout cela, et vous parviendrez peu à peu à y croire. Combien d'années j'ai observé, avant d'apercevoir

les premières vérités qui font la base de mon système ! et combien de doutes j'ai éprouvés avant de pouvoir concilier la contradiction ou l'opposition des phénomènes entr'eux !

Le grand principe d'où il faut partir, c'est qu'il est une foule de choses existantes, qui sont inapercevables par les yeux du corps. On ne reconnaît leur présence que par leurs effets, qui nous disent nécessairement : *Cherche une cause.* C'est ainsi qu'une aiguille aimantée, placée en équilibre sur un piveau, tourne constamment vers le nord, ou à peu près. Vous ne doutez pas qu'il n'y ait un fluide aériforme d'une exiguité incalculable, qui agisse sur cette aiguille. Quel est-il ? Qui dira son essence ? Personne. Vous n'en doutez pas, cependant. Pourquoi douteriez-vous donc de celui qui s'exhale de vous à votre amante et de votre amante à vous ? L'effet n'en est pas moins réel : pourquoi la cause en serait-

elle niée? Si vous adoptez, pour expliquer les phénomènes de l'amour, les émanations ou le fluide aériforme, que j'appelle expansibilité de l'ame, pourquoi les rejetteriez-vous, lorsqu'il s'agit de l'amitié? Tous les sentimens d'amour ne seront alors qu'un accord, un résultat d'harmonie entre les ames; et les haines ne seront qu'une irrégularité, une discordance entre les ames, qui les met dans une habitude de répulsion.

Voici le moment, Monsieur le Gouverneur, de répondre à la question que vous m'avez faite au commencement de cet entretien. Vous vouliez savoir comment l'ame pouvait se nourrir et s'aggrandir. Vous entrevoyez, à présent, la solution du problême. Si l'ame dans le principe, n'ayant été qu'un germe, s'est développée, s'est aggrandie, est devenue forte, c'est en s'emparant des fluides aériformes propres à sa substance; elle s'en est emparée par les lois éternelles de l'af-

finité. Les parties homogènes se sont unies aux parties homogènes. Si vous, père, vous avez, lors de la génération, déposé des parties très-pures d'amour ou de spiritualité dans les premiers principes de votre enfant, il est assez clairement démontré que, par les lois d'affinité ou d'homogénéité, ces parties très-pures s'uniront à des parties très-pures, et que l'ame de votre enfant, grandissant, se développera avec les plus flatteuses espérances. Il sera spirituel et bon, ce qui fait la perfectibilité de l'ame.

Me demanderez-vous où l'ame de votre enfant puisera les parties *amour* ou *spiritualité* dont il aura besoin? Je vous répondrai qu'elles sont répandues abondamment dans la nature; qu'elles s'unissent à tous les corps et leur donnent le mouvement. Mais si votre enfant, au lieu de nager au hasard dans cette atmosphère incommensurable de fluide

amour, a le bonheur, en outre, de se rapprocher souvent d'un être organisé qui soit un réservoir abondant de ses parties, il recevra une nourriture plus abondante, et son ame prendra une extension, une force bien au-dessus de celle qu'elle aurait eue si elle n'avait été livrée qu'au hasard des événemens. Si donc élevant son enfance, vous aimez votre fils, votre ame devient pour la sienne un accroissement de substance. Votre amour se déverse continuellement sur lui, le pénètre, s'attache à son essence, le nourrit; il vous doit la nourriture de ses membres, il reçoit de vous encore celle de son ame. Supposez que votre amour pour votre enfant s'unisse à celui du sein qui lui donna le jour, quelle source inépuisable de sensibilité pour l'enfant! De là, il est facile de conclure, que les mammelles attachées au flanc où l'enfant reçut le principe de son essence, sont plus propres que celles d'une mère

étrangère à lui dispenser le genre d'amour qui lui convient, quoiqu'il soit possible que la mère adoptive ait un amour assez épuré pour être en harmonie avec celui de votre enfant. Car il n'y a pas deux fluides *amours* dans la nature. Ils ne varient, dans la constitution des ames, que par l'élaboration qu'ils y éprouvent soit par la constitution des corps, soit par la volonté de l'individu qui les reçoit.

Ici, dit le Gouverneur, je ne puis m'empêcher de vous faire une objection, à laquelle vous serez certainement fort embarrassé de répondre. Combien d'hommes n'ont été mauvais sujets que pour avoir été trop aimés par leur mère? — Je vous entends, Monsieur; votre objection, si difficile à résoudre, porte avec elle sa réponse. Le *trop* en tout n'est-il pas un vice même dans la vertu? Quelque saine, quelque profitable qu'une nourriture soit au corps, ne devient-elle pas un poison si elle est prise par excès?

Une mère, qui aime son enfant au point de lui donner ou de lui souffrir des vices, s'aime elle-même plus que son enfant; c'est elle qu'elle craint d'affliger: en s'opposant à ses désirs, elle craint de n'être plus tant aimée. Les cris qu'elle va faire pousser vont lui déchirer le cœur. C'est sa douleur qu'elle craint et non pas celle de son fils. Qu'elle ait le courage de supporter ce mal passager; qu'elle soit assez généreuse pour savoir se haïr momentanément; et la justice présidant à son amour, elle n'en donnera qu'une sage mesure, et cette mesure produira les effets que j'ai annoncés: l'esprit et la bonté, ou les talens et la vertu.

Que votre système me plaît, s'écria Mme. de Sémonville! et pour me servir de vos expressions qu'il y a d'affinité ou de rapports entre votre façon d'aimer et la mienne. J'avais déjà, je vous l'avoue, une partie de vos idées; il n'y manquait

que le développement. Combien de fois je me suis dit à moi même lorsqu'aimant mon époux avant notre union, j'étais séparée de lui ; « Aimons bien, pensons fortement à lui ; et sa pensée s'apercevant de la présence de la mienne, il s'occupera de moi. D'autres fois, je me disais, lorsque par hasard je me trouvais dans un lieu où il ne me savait pas, mais d'où je pouvais l'apercevoir, fixons bien sa personne, pensons fortement et uniquement à lui ; ma pensée forcera celle de mon amant à se diriger vers la mienne, ses regards suivront sa pensée, et ses pas ne tarderont point à suivre ses regards : j'essayais, et je n'ai jamais manqué de réussir. Je ne me doutais pas que ce fût le résultat d'une émanation de moi-même, ou de l'expansibilité de mon ame ; mais je sentais ma force, je l'employais, et j'avais le résultat que j'en attendais. Dites-moi cependant une chose : vous nous avez

bien expliqué comment deux amans commençaient à s'aimer, et comment, malgré les distances, leurs ames continuaient à vivre d'intelligence, mais vous ne nous avez pas fait voir pourquoi l'amour de ces amans allait toujours croissant. C'est ce que je voudrais savoir.

Vous concevez d'abord, Madame, répondit Aldini, comment deux ames réunies sont plus fortes qu'une. C'est le faisceau de verges présenté par un père mourant à ses fils, pour les déterminer à ne se désunir jamais : or, par l'amour les ames des amans s'unissent. Leurs sentimens doivent donc acquérir une force nouvelle. Mais un autre motif concourt à l'aggrandissement de leur amour; les parties volatiles, spirituelles, aimantes, qui environnent les amans, ne se composent pas seulement des émanations de leur essence, mais encore de toutes les parties de ce fluide qui sont répandues dans la nature. Chaque être

vivant y puise la portion qui appartient à la constitution de son essence; l'homme seul a le droit d'en faire un choix plus élaboré, qui porte son intelligence au-dessus de celle de tout ce qui respire. Les amans, déjà pourvus d'une partie de ce fluide, sont plus propres que tout autre à s'en procurer encore. Le fluide qui est en eux s'unit, par les lois de l'affinité, à une portion du fluide de la même nature qui l'environne. Il en résulte des agrégations plus nombreuses qui, centuplant l'amour et le sentiment, centuplent aussi l'existence; et ce sont les mêmes lois qui procurent à l'être qu'ils ont formé, une augmentation d'amour, et par conséquent une augmentation de génie. Car, je vous l'ai déjà dit hier, il en est de l'amour, entrant dans la constitution d'un nouvel être, comme du sucre contenu dans la récolte des vendanges. Plus le suc du raisin, avant sa fermentation, est sucré,

plus

plus il est spiritueux lorsqu'il a suffisamment fermenté.

Je vois que vous cherchez à me persuader, dit le Gouverneur, par vos discours, autant que par des exemples et des images. Je vous en sais un gré infini. Je n'ai qu'une inquiétude sur tout ce que vous m'avez dit, c'est de ne pouvoir me le persuader. Je sens que ce serait une jouissance pour moi, et que j'en deviendrais meilleur. Vos propositions, ce me semble, se réduisent à ceci : 1°. L'amour des pères et mères jette, dans leur enfant, lors de la conception, l'essence de l'ame comme celle du corps. 2°. Plus cet amour est pur dans les parens, plus le germe de l'ame de l'enfant acquiert de propension à un véritable amour. 3°. Cet amour se change en spiritualité; c'est-à-dire, qu'il donne l'intelligence, la sagesse, et par conséquent la vertu. 4°. Les pères et mères, en entretenant leur amour,

peuvent accroître et perfectionner l'amour de leurs enfans, et par conséquent leur intelligence et leurs vertus. 5°. Le fluide *amour* est répandu dans la nature; il s'acquiert par l'affinité et par les principes de sagesse que donne l'éducation paternelle et religieuse. — Et si vous connaissiez toute l'étendue de mon opinion, ajouta Aldini, vous diriez: 6°. Que ce principe *amour* ou *intelligence* émane de Dieu, moteur universel, principe de toute vie, de tout mouvement, source unique et perpétuelle d'amour, d'intelligence et de bonheur. 7°. Que l'ame, après sa séparation d'avec le corps, fait enfin son entrée dans l'océan de la vie. C'est alors qu'elle puise, sans intermédiaire, dans les sources intarissables, éternelles et divines de la spiritualité. Alors, quels progrès étonnans dans son intelligence! quelle immense perception de choses célestes! quelle étendue sans bornes de jouissances et

d'amour ! Mais laissons toutes ces choses pour un autre moment. — Quoi ! s'écria le Docteur ; c'est précisément là ma question, et j'ai droit.... — Vous n'avez droit à rien de ce qui pourrait fatiguer l'attention de Monsieur et la nôtre. Le déjeûné est servi ; après ce repas, je vous demanderai, M. Aldini, le récit de vos aventures, que je brûle de connaître, et qui me fourniront infailliblement des armes pour terrasser vos ennemis. En effet, M. Aldini, après le déjeûné, parla ainsi :

HISTOIRE DE M. ALDINI.

Je suis né dans le Bengale, et Meer-Musdan fut mon père. Il avait pris en amitié les Français, qui, venant commercer dans nos parages, intéressaient à leur sort les peuples innocens de l'Inde, par leur franchise, leur gaieté, leur galanterie, leur loyauté, et sur-tout leur

valeur. Mais ce qui avait attaché mon père à cette nation était l'étonnant Dupleix : jamais plus de bravoure, de saine politique, d'humanité, n'élevèrent un mortel à la considération publique. Par sa valeur et par son amabilité, Dupleix s'était fait un état puissant dans l'Inde. Il en avait chassé les Anglais, qui, battus de toutes parts, étaient réduits à porter, sur des bords moins heureux, leur intrépidité mercantile.

L'amitié de mon père pour les Français le décida à s'instruire de leur langage; il voulut que son fils apprît votre langue ainsi que lui; et les principes de la langue française me furent enseignés dès mon enfance. Les bons livres de littérature, de science et d'histoire furent mis en mes mains, et, soit par la conversation d'une foule de Français, soit par la lecture habituelle de vos meilleurs auteurs, je m'identifiai, pour ainsi dire, avec une nation qui, par son commerce

et sa valeur, s'était elle-même identifiée avec nous.

Mon père ne voulut pas cependant que les sciences de l'Europe changeassent en rien mes mœurs asiatiques; il me laissa donc ma religion, et m'apprit que l'amour de la patrie, étant le plus saint des devoirs, un homme d'honneur doit y rester constamment attaché par les principes de la religion et par ceux du gouvernement, qu'il doit adopter aveuglément et suivre, comme s'il avait la certitude qu'ils fussent les meilleurs de la terre. J'ai conservé, gravées dans mon cœur, les paroles de sagesse qui sortaient de sa bouche; et les lois des gouvernemens étrangers, les mœurs et les religions différentes que j'ai vues sur les parties du globe que j'ai parcourues, n'ont rien changé et ne changeront jamais rien à mes opinions politiques et religieuses.

Les Anglais n'ayant pu triompher de

Dupleix, dans le Bengale, allèrent l'attaquer à Versailles; ils répandirent des flots d'or, firent destituer le brave Dupleix dans le temps même de sa plus brillante prospérité; et M. de Lally, officier d'un grand mérite, mais peu fait pour un tel emploi (1), vint prendre le timon des affaires politiques, militaires et commerciales des Français dans les Grandes-Indes.

A peine Lally fut-il en place, que la face des affaires changea totalement, soit pour les Indous, soit pour les Français. Que de calamités, et pour vous, et pour nous, sont nées de ce terrible changement! Lally, qui ne connaissait ou qui s'annonçait pour ne connaître que l'hon-

(1) M. de Lally était Irlandais d'origine. Comment Louis XV ne put-il trouver un Français propre au commandement, quand il s'agissait de lutter contre les Anglais? Une telle nomination n'avait-elle pas la même origine que la destitution?

neur, la justice et le courage, bouleversa tout par excès de vertus. Il voulut que tous les guerriers, soumis à son commandement, fussent aussi désintéressés dans leur bravoure, à quatre mille lieues de leurs foyers, qu'ils avaient accoutumé de l'être dans leur propre patrie. « Combattant pour la gloire, disait-il, c'est le seul trésor auquel tout bon Français doive aspirer. Un peuple marchand combat pour des richesses; un peuple guerrier ne pense qu'à l'honneur et triomphe avec lui ! »

Ces principes étaient bons, mais peu applicables aux Français en ce moment. Lally ne voyait point que le théâtre de la vraie gloire pour un peuple est sa patrie. S'il a du plaisir à triompher, c'est parce qu'il la défend, ou parce qu'il en est admiré. A quatre mille lieues de chez soi, l'on est peu sensible au simple honneur du triomphe. Les lauriers semblent perdre de leur éclat, à propor-

tion qu'ils s'éloignent des foyers paternels. Dans l'espoir d'y rentrer un jour, chaque soldat désire d'y apporter un monument de ses victoires ; et quel monument plus glorieux et moins équivoque qu'une portion de la dépouille du vaincu ! En outre, des guerriers qui n'ont point participé à la gloire commune en combattant pour la patrie, et qui n'ont pas laissé cependant que de courir de plus grands dangers, en allant porter la guerre en des climats lointains, se croyent autorisés à chercher, dans les richesses, un dédommagement à la gloire ; et comment des soldats verraient-ils une foule de négocians s'enrichir par leurs victoires, sans désirer de participer à ces trésors ? Ils y voyaient des lauriers plus utiles, avec lesquels ils comptaient se dédommager, à leur retour dans leurs foyers, des travaux qu'ils avaient faits et des dangers qu'ils avaient courus.

M. de Lally, tout en désirant, pour lui-même,

lui-même, des trésors, crut pouvoir, par des maximes de grandeur d'ame, décider tout soldat Français à ne s'occuper que de l'honneur. La cupidité de quelques-uns l'irrita. L'esprit du soldat, tourné à l'intérêt, lui parut une hérésie au culte de la gloire. Non-seulement, il mit à l'ordre la défense, à tout soldat, de penser à des richesses, mais il exigea qu'il rendît celles qu'il avait acquises. On l'eût écouté sans étonnement on lui eût obéi sans regrets, s'il se fût borné à exiger une conduite plus noble et moins intéressée à l'avenir. L'on se décide aisément à ne point s'emparer du bien d'autrui; mais ce que l'on a déjà pris, l'on s'en désaisit avec autant d'humiliation que de douleur.

Ces restitutions forcées attirèrent plus d'ennemis à M. de Lally, parmi les siens, qu'il ne se fit d'amis parmi les Indous. Ce qu'il faisait rendre à ceux-ci ne les enrichissait pas; ce dont ils dépouillait

les autres les ruinait entièrement ; et, dès-lors, ses succès lui attirèrent plus de jaloux que ses talens et ses vertus ne lui concilièrent d'admirateurs.

Dupleix avait senti que, pour maintenir la valeur de ses guerriers, pour les porter à de grandes entreprises, et leur donner l'ardeur de les exécuter, il fallait un ressort intérieur qui fît mouvoir leur ame. Quel autre plus puissant pouvait-il imaginer, pour des hommes absolument étrangers à ces lointains climats, que d'identifier le sort de chaque soldat, au sort de la Compagnie commerçante pour laquelle ils combattaient ! Lally brisa ce ressort ; il le foula aux pieds, avec un superbe mépris ; et bientôt il se l'appliqua à lui-même, avec assez peu de ménagement pour que son armée en aperçût le ridicule et la cupide hypocrisie. Dès-lors, tout Français ne se considérant plus dans l'Inde que comme l'agent

armé, le satellite expatrié d'une compagnie d'hommes avares, qu'ils devaient enrichir au prix de leur sang, ce ne furent plus les mêmes hommes. Dégradés à leurs yeux, n'envisageant que leur expatriation et leur asservissement à des hommes avides de richesses, ne voyant que des travaux éternels, et des dangers toujours renaissans, ils furent sans enthousiasme pour la victoire. Les batailles devinrent pour eux des travaux dont l'unique but était leur mort et la fortune de leurs oppresseurs. La fuite et la désertion leur paraissant légitimes, ils s'y livraient sans honte. Alors le sort des armes fut en faveur des Anglais. Les Indous, qui ne soupçonnaient pas le système odieux de ce peuple barbare, abandonnèrent le parti des Français pour s'unir aux Anglais. Ceux-ci s'emparèrent, en peu de temps, de presque toutes les possessions de vos compatriotes dans l'Indoustan; et l'on

peut dire à la gloire de M. de Lally, si c'en est une, qu'il ne fut criminel que par imprévoyance, et par une vertu déplacée qui prit toute la couleur du crime.

C'était en 1758. J'étais bien jeune alors; cependant, je ne vis pas cette révolution sans douleur. Les Anglais, par leurs froides caresses, leur désintéressement simulé, leur empressement à se saisir de tous les pouvoirs, leur générosité toujours avare, m'inspirèrent un secret effroi : il me venait de l'idée que je m'étais faite de la vérité. Elle est simple, naturelle, sans fard. Par-tout où elle craint de se montrer, ce n'est plus elle; c'est le mensonge, imitant sa voix, mais n'osant prendre sa nudité pour paraître au grand jour. Tel le hibou, sous l'épaisseur du feuillage : il se cache; mais il imite le chant de la douce fauvette pour l'attirer à soi et la dévorer.

Mon père ne tarda pas à partager mes sentimens. « Néridan, me dit-il un jour, à peine sorti de l'enfance, tu nous as prédit nos malheurs. Le ciel aurait-il décrété la mort des Indous, comme il décréta celle des Américains? L'Europe, ce faible coin de la terre, est-elle destinée à ravager, à désoler le monde? Depuis combien de siècles l'Indoustan, placé sous une latitude heureuse, vécut tranquille et florissant! Nos lois, simples comme la nature, mais bonnes comme elle, portaient le bonheur dans nos foyers. L'accord le plus parfait régnait dans nos climats. Le Bengale et l'Indoustan, suivant les lois d'un même Souverain, semblaient ne former qu'une famille; et voilà que, par le triomphe de ces insulaires marchands et guerriers, la dissension naît au sein de nos États. La discorde, que nous ne connaissions que par l'imagination des poètes, lève sa tête hideuse et sanglante; et, telle

qu'une comète inattendue, qui annonce les maladies, les guerres, les tempêtes, elle secoue sa chevelure enlacée de serpens; et leur venin, circulant dans les veines de l'État, y porte les convulsions et la mort ».

En effet, Messieurs, à peine les Anglais eurent-ils été accueillis parmi les Indous, que, s'approchant des nobles du pays, et s'insinuant dans leur société, ils leur persuadèrent que leur constitution politique était vicieuse et déshonorante, en ce que, mettant tout le pouvoir du Gouvernement dans les mains d'un seul, les Grands et les Seigneurs de l'Empire n'avaient aucune autorité. A côté de leur critique sur notre Gouvernement, ils plaçaient l'éloge du leur, qu'ils vantaient comme le chef-d'œuvre des conceptions humaines.

« Tout Anglais est libre, disaient-ils. Le Roi, chez nous, n'est que le simple exécuteur de nos volontés. La Chambre

des Pairs fait la loi ; le Monarque n'a de droit que celui de la faire exécuter : c'est notre mandataire, obéissant à nos volontés ; et, quoique ses sujets, nous sommes ses véritables Souverains. Quand il fait exécuter la loi, il obéit à notre volonté ; quand nous lui obéissons, nous n'obéissons qu'à la loi ; et de tous les Anglais, le plus esclave ou le moins libre, c'est celui devant lequel nous fléchissons le genoux pour en imposer à la multitude, afin qu'en lui obéissant comme nous, elle obéisse, en effet, à nos seules volontés ».

Les nobles Indous, qui trouvaient une si grande différence entre la gloire, la liberté d'un Anglais et la leur, admiraient la fierté de ces insulaires ; et, croyant voir en chacun d'eux un Souverain, ils s'imaginaient que la supériorité de leurs armes venait de la perfection de leur Gouvernement. Insensés ! ils n'ont que trop connu qu'ils la de-

valent uniquement à leur perfidie. Ils enviaient donc la prétendue liberté de ces Européens. Combien ils auraient été glorieux d'être membres d'un Gouvernement si sage ! C'était là que voulaient les amener les Anglais. Ils savaient que, du désir d'un changement à la haine de l'état actuel, il n'y a qu'un pas. En effet, les nobles Indous, naturellement si bienfaisans, si doux, si pacifiques, si pleins d'un amour vif et désintéressé pour la patrie, commencèrent à la méconnaître, à ne la considérer que comme une marâtre, dont ils seraient heureux de se séparer. Leur Souverain, le Grand-Mogol, qui, jusques-là, avait été pour eux l'image de la Divinité, parce que ses lois et son humanité lui en donnaient réellement les attributs, ne fut plus qu'un tyran.

Les Anglais, voyant fermenter ces idées, les alimentèrent sourdement, sans témoigner aucun désir extérieur de subs-

tituer leurs lois à celles de l'Indoustan; mais ils eurent soin d'annoncer qu'ils devaient à leur liberté politique la supériorité de leurs arts. « Si nous surpassons tous les peuples, disaient-ils, par le produit de nos manufactures, c'est parce que nous les surpassons par la sagesse et par la gloire de l'organisation de notre Gouvernement ».

A ces mots, l'imagination des nobles Indous s'enflammait. « Si nous étions, disaient-ils, un peuple libre, et non le rebut de l'esclavage, nous serions les Anglais de nos vastes climats; notre commerce, nos arts, notre valeur, nous donneraient une domination constante sur tous les peuples de l'Asie.

« Supposons que ce fût vrai, leur disait mon père, en seriez-vous plus heureux ? Vous plaignez-vous de vos mœurs? Elles sont constamment douces, et vous font couler une vie paisible et délicieuse dans un climat fertile et riant.

Vous plaignez-vous de votre religion? Elle ne contraint personne; elle enseigne que l'homme juste quitte cette vie pour un bonheur qui ne finira jamais, et ne vous astreint à nul autre devoir qu'à être bon père, bon ami, bon citoyen. Vous plaignez-vous de vos lois? Elles font le bonheur de ces contrées depuis plus de cinq mille ans. Quel peuple républicain citera, dans ses annales, une prospérité aussi constante que la vôtre? Quand on est bien, quel intérêt a-t-on de courir après un changement dont le résultat est incertain? Si les Anglais étaient si heureux dans leur patrie qu'ils le disent, viendraient-ils de si loin porter le fer et la flamme dans nos foyers pour se procurer quelques rubis, quelques livres d'or, qui sont les superflus de notre félicité? Mais, vous voudriez être libres! Et qui vous empêcha jamais de l'être? Ne faites-vous pas librement tout ce qu'il vous plaît, en ce qui n'est

pas contraire aux lois? Vous voudriez avoir part au Gouvernement! En serait-il meilleur, puisque nous sommes heureux? Voudriez-vous, en le changeant, ce Gouvernement, devenir, comme vous le dites, les Anglais de nos vastes climats? Eh bien! que gagneriez-vous à ce changement ? Le plaisir féroce d'aller porter, comme eux, la guerre, les déprédations, l'incendie et la mort, chez des peuples qui, justes et bienfaisans, ne demandent qu'à vivre heureux et paisibles comme vous. De quel droit iriez-vous leur offrir la mort où l'obéissance à vos lois? Je dis plus; supposons que vous en eussiez le droit, où puiseriez-vous les sentimens propres à exécuter de tels projets, vous dont les mœurs si douces ne vous permettent pas d'ôter la vie à un animal; vous qui aimeriez mieux souffrir mille tourmens que d'en infliger un seul à tout être qui a le sentiment de la vie; vous, qui, au sein de

la famine, supporteriez plutôt la mort que de souffrir sur vos tables le cadavre d'une perdrix ou d'un poulet? Comment vous feriez-vous un cœur capable d'immoler un peuple juste, pour la seule fantaisie de lui donner vos lois? Il vous faudrait donc arracher le vôtre, et lui substituer un cœur anglais! Croyez-moi, vous auriez le gouvernement des Anglais, que vous ne sauriez vous résoudre, par cupidité, à vous livrer, comme eux, à la fureur des combats. Si vous êtes vaincus par eux, n'attribuez leur triomphe qu'à votre douceur et à leur férocité. Si vos arts ne s'élèvent pas à la hauteur de ceux de l'Angleterre, c'est que vous n'en avez pas besoin; si votre commerce ne s'étend pas au-delà de nos mers, c'est que vous trouvez le bonheur dans votre patrie: elle est donc préférable à celle de l'Anglais, qui parcourt vainement le monde pour être heureux. Comment le deviendrait-il?

Il place son bonheur dans le succès de ses armes et dans les résultats de sa férocité ».

Les discours de mon père persuadaient d'autant mieux quelques sages Indous, qu'il tenait à la plus ancienne noblesse du pays, qu'il était puissamment riche, et qu'il était la seconde personne du Gouvernement ; c'est-à-dire, la première après le Vice-Roi. Mais une foule d'autres seigneurs, éloignés du chef-lieu du Gouvernement, écoutaient les discours des Anglais, s'y laissaient prendre, et leur témoignaient le désir de voir établir dans l'Inde un gouvernement semblable au leur.

D'un autre côté, tandis que les Anglais soulevaient la noblesse contre le Souverain, ils jetaient des semences de discorde parmi le peuple contre les grands. S'autorisant toujours de leur constitution ; ils disaient qu'en Angleterre le plus simple habitant des ha-

meaux était aussi puissant, aussi respecté qu'un Pair ou même que le Roi; et que ceux-ci, loin d'opprimer le peuple par leur pouvoir, étaient obligés de caresser le pouvoir du peuple pour n'en être pas opprimés.

C'était ainsi qu'en enflammant toutes les imaginations, ils excitaient le peuple contre les grands, les grands contre la cour; et puis, se faisant des partisans dans celle-ci, ils affectaient un grand attachement à la personne des Vice-Rois. Ils leur faisaient des protestations continuelles de respect et de dévouement; et tandis que, plus rampans que la vipère qui sort de ses buissons dangereux, ils avaient l'air humble et suppliant, de temps en temps, levant une tête fatale, ils faisaient des morsures vénéneuses dont le poison gagnait le cœur du Souverain. Ils lui disaient: « Vous êtes trahi; vos peuples vous abhorrent; les grands, coalisés avec le peuple, projettent des sou-

lèvemens ; armez-vous promptement ; étendez une verge de fer sur les mutins ; abattez ceux qui se disposent à vous abattre ; frappez de mort un peuple qui vous menace et qui s'est lassé d'obéir.

Voilà comment ils établirent trois sortes de dissensions ; du peuple contre les grands, des grands contre la cour et le peuple, et de la cour contre le peuple et les grands. Soufflant continuellement la discorde, ils disaient aux chefs des grands : agissez, nous vous soutiendrons ; votre cause est trop belle pour n'être pas la nôtre. D'autres Anglais tenaient le même langage aux chefs du peuple contre les grands ; et d'autres encore en disaient autant à la cour contre les grands et contre le peuple.

Tout le Bengale était alors sous la domination de Surajah-Dovlah. Lord Clive, ne se sentant pas assez brave pour l'attaquer, se crut du moins assez fourbe

pour le tromper. Quand il fut venu à bout de soulever la noblesse contre son pouvoir, il lui fit proposer de lui prêter des forces qu'il n'avait pas intention de lui fournir; mais il l'engageait à lui en faire la demande, afin de le rendre odieux à son peuple, comme ayant sollicité contre lui des armes étrangères. Dovlah eut le bon esprit de refuser un tel secours; mais Lord Clive n'en fit pas moins circuler, parmi le peuple, qu'il avait été pressé par le Roi de lui fournir des troupes et des armes contre ses sujets, et qu'il les avait refusées pour ne les donner qu'au peuple. C'était un nouveau trait de perfidie. Il ne voulait secourir ni le Monarque ni les Indous. Il voulait les voir s'épuiser avant de se mêler de la querelle, et se déclarer pour le vainqueur.

Cependant, un nommé Méer-Jaffier, grand seigneur de la cour de Dovlah, et l'un de ses généraux en chef, trahissant

hissant le Monarque, avait fait un pacte avec les grands, par la médiation de Lord Clives. Il était convenu que, dans la bataille, il se prononcerait en faveur du peuple; que cette trahison lui vaudrait la couronne; que Jaffier, monté sur le trône, donnerait à la Compagnie du commerce anglais 28 millions 800,000 livres, aux Anglais 14 millions, même somme à l'armée et à la marine, etc.

Jaffier, le plus inepte des princes, le plus coupable des sujets, le plus perfide des courtisans, après avoir signé son infâme traité avec le plus terrible ennemi du genre humain, continua de se montrer l'inébranlable ami du Monarque. Il fit ses efforts pour lui faire naître des soupçons sur la fidélité de mon père qui commandait un gros corps d'armée. Quand vint le moment de la bataille, Jaffier resta d'abord dans l'inaction, attendant, pour se décider,

quel serait le succès des armes de mon père, qui, dès le commencement de l'action, fut atteint d'un coup mortel. J'avais quinze ans alors; j'étais à ses côtés; je fus couvert de son sang; je me précipitai de mon coursier. Vains secours! le boulet lui avait traversé la poitrine. Il ne me restait plus qu'à le venger. Mais, hélas! contre qui? Contre les enfans de la patrie qui s'apprêtaient à me déchirer le sein, comme ils venaient de déchirer celui de mon père!

N'importe; écoutant plus encore le devoir que le ressentiment, je m'élançai sur mon coursier que je poussai dans les rangs ennemis; mais le bruit de la mort de Meer-Musdan s'était déjà répandu. Les mutins, enhardis par ce succès, poussaient vivement l'attaque; Jaffier, l'infâme Jaffier, n'ayant plus à redouter mon père, avait uni ses forces à celle d'une multitude égarée; et les Anglais, voyant qu'ils pouvaient combattre sans

crainte, se réunirent aux mutins comme aux troupes de Jaffier. Nous n'avions plus de chef; la moitié de nos forces combattait contre nous; quelle résistance pouvions-nous opposer? Quelques-uns échappèrent au carnage par la vîtesse de leurs coursiers. Je fus de ce nombre. Heureux si, comme mon père, j'avais trouvé sur le champ des combats une mort glorieuse! Je n'aurais pas été témoin des calamités qui ont désolé ma malheureuse patrie!

Je précipitai mes pas vers le Monarque : il n'était plus temps de le sauver. Les agens de Clive et de Jaffier l'avaient impitoyablement frappé. « Ne répands pas ici d'inutiles pleurs, me dit-il, en me serrant la main de sa main défaillante; fuis. Un jour peut-être tu vengeras ton père, ton Roi et ta patrie ».

Je lui fermai la paupière; le portai sur son lit; et, sortant du palais, j'allai donner des larmes au sort de mon pays.

Jaffier, monté sur le trône, épuisa vainement les trésors de son Roi pour s'acquitter, envers l'Anglais, de la vente que celui-ci lui avait faite de sa patrie. Il ne put entièrement s'acquitter. S'il avait pu le faire, ce n'eût été qu'un nouveau crime. Clives cependant, voulant être payé, menaçait Jaffier, qui exerçait sur le peuple des extorsions propres à le faire détester. C'était le but de l'Anglais, qui ne l'avait fait monter sur le trône, que pour l'en faire descendre et y monter à son tour. En conséquence, tandis que Jaffier, pour payer Clives, tourmentait le peuple par des impôts de toutes les natures, Clives décriait Jaffier parmi le peuple, et lui faisait suggérer les desseins les plus séditieux. Bientôt il se ligua avec Cossim-Ally-Kan, gendre de Jaffier, et fit détrôner celui-ci par le premier.

Cette seconde révolution ne se fit pas sans coûter la vie à plusieurs braves:

c'était le but principal de Clives. La perfidie lui tenant lieu de valeur, il n'en immolait pas moins les plus fidèles, les plus courageux défenseurs de la patrie.

Cossim, pour monter sur le trône, s'était engagé à payer à Clives et aux siens l'or promis par Jaffier. Il eut recours aux moyens odieux qu'avait employés son beau-père, et ne se fit pas moins détester. Les Anglais, de leur côté, exerçaient toutes sortes d'extorsions sur le peuple des campagnes, au nom de Cossim, qui n'osait les démentir, et qui même punissait les Indous, lorsqu'ils avaient le courage de s'opposer à la tyrannie de ces étrangers.

Le Monarque cependant ne tarda point à rougir de sa situation. Elle était honteuse pour lui, révoltante pour son peuple, déplorable pour tout l'État. Il prit la résolution de secouer le joug; il n'était plus temps; le peuple était dans l'épuisement et le prince abhorré. Il

voulut lever une armée ; mais quelle armée ! une troupe indisciplinée, ramassis de toutes sortes de peuples qui n'avaient aucun intérêt à vaincre. J'avais dix-huit ans, et je me rangeai sous les drapeaux de Cossim. Nous entrâmes en campagne sans provisions de guerre ni de bouche, sans artillerie, sans argent, contre une armée bien disciplinée, et que l'abondance et la fortune avaient comblée de ses dons ; nous perdîmes quatre grandes batailles, et le Roi perdit sa capitale et son armée.

Voyant nos affaires désespérées dans le Bengale, et ayant entendu parler d'un armement considérable fait dans l'Indoustan par Hider-Ally-Kan, j'allai servir sous ses drapeaux. Accueilli par ce Monarque, je combattis à ses côtés, participai à ses victoires ; et, l'amour s'étant plu à me récompenser, j'épousai une fille d'Hider-Ally-Kan, sœur de Typpoo-Saïb. Les succès d'Hider ré-

veillèrent le caractère de ces marchands guerriers. Ils devinrent souples, flatteurs, désintéressés. Vainement je suppliai le Monarque, mon beau-père, de finir de chasser cette race de brigands, il se laissa séduire devant Madras, et consentit à traiter avec des hommes qu'il eût fallu punir. Sa clémence fut sa première faute, et ce fut l'humanité qui, captivant sa valeur, le trompa sur les véritables intérêts de sa patrie.

La paix, source de prospérité pour les empires, ayant succédé à la victoire, j'eus le malheur de fixer mon séjour dans l'Indoustan. Mon épouse souhaitait de vivre dans Calcuta où sa mère voulait finir ses jours. Combien cette paix devait coûter de souffrances et de larmes! Une grande partie de l'Indoustan avait été cédée aux Anglais en toute souveraineté. Ils tournèrent à leur profit la loi de l'empire, qui est, que toutes les terres appartiennent au Grand-Mogol.

Ce droit, de toute antiquité, ne fut jamais exercé par aucun Souverain. Les peuples jouissent paisiblement, sans éviction, et même sans payer aucun droit, des biens qu'ils ont légitimement acquis par des successions ou par leur industrie. Les Anglais, au lieu de donner à ce peuple, long-temps séduit par les plus riantes promesses, les lois de la prétendue souveraineté de leur pays, firent, de chaque individu, le plus infortuné des esclaves; car ils s'approprièrent tous les biens, et les cédèrent comme une faveur à ceux qui les avaient possédés, à condition qu'ils les cultiveraient au profit du comptoir anglais ou des particuliers qui en avaient obtenu du gouvernement.

Les Indous, dès ce moment, ne furent plus que les fermiers de leur propre bien. Ils eurent à payer à-la-fois l'impôt et le prix de la ferme. Les collecteurs furent constamment accompagnés d'hommes

d'hommes armés que le colon était obligé de nourrir et de payer. Bientôt les cultivateurs les plus laborieux furent dans l'impossibilité de fournir à tant de travaux infructueux. Ils épuisèrent leurs forces pour faire produire à la terre une récolte, dont ils ne pouvaient pas retenir une portion pour la subsistance de leurs enfans. Ils abandonnèrent les campagnes; des districts entiers devinrent déserts. Les malheureux Indous, en fuyant la terre natale, fuyaient la famine et la tyrannie. Que pouvait-on espérer d'un gouvernement de comptoir qui faisait, du sang du peuple, une spéculation mercantile? Il fallait s'attendre à toutes les vexations. Mais il eût fallu être un esprit sorti des enfers pour imaginer les calamités cruelles auxquelles nous devions être livrés. Quel est donc le pouvoir de la cupidité sur l'esprit des mortels? Comme elle avilit l'espèce humaine dans les opprimés et dans les

oppresseurs! Qu'un peuple est à plaindre lorsqu'il se trouve contraint d'obéir à un nouveau maître, dont le pouvoir, ne se soutenant que par la force, n'est pas environné de l'estime et de l'amour de ses contemporains! La nation se partage alors en deux portions inégales; les dévorés et les dévorans. Le maître, n'osant se regarder comme souverain que par la force de ceux qui, de concert avec lui, se sont faits les colonnes de son trône encombré de victimes; et sur lequel chaque jour il s'étonne d'être assis, les laisse s'enrichir aux dépens du peuple qu'il dit gouverner et qu'il ne fait que déchirer en lambeaux. Pour contenter les vampires attachés à ses pas, il n'est pas d'impôt qui ne soit imaginé. L'on en met sur l'industrie, sur les diverses productions de la nature, sur le sol que l'on foule aux pieds, sur l'air que l'on respire; l'on en met sur les amusemens et sur les pleurs, sur les

goûts et les passions, sur les vertus et sur les vices; il n'est pas jusqu'à l'arc de l'amour et la fâulx du trépas qui ne devienne une spéculation de cupidité. On ne peut manger ou se couvrir, marcher ou respirer, naître ou mourir, qu'il ne faille payer un impôt au nouveau souverain. Ce gouvernement n'est plus celui d'un père; c'est le tribunal de la forêt où le brigand dépouille le négociant voyageur. Il lui enlève tout, ne pensant pas qu'il le prive ainsi de la faculté de continuer son commerce et d'être dépouillé une seconde fois. Le villageois qui fouille une ruche à miel, est une espèce de brigand pour elle, quoique, par l'asyle et la protection qu'il lui accorde, il ait acquis une sorte de droit d'en user ainsi; mais il a soin de ne demander à la république aîlée que son superflu; il ne la dépouille que lorsque la saison des fleurs rappelle les colons à des moissons abondantes. Mais un gouvernement

d'hommes affamés et tourmentés par la soif des richesses, n'estime pas une province pour les travaux que lui impose sa prospérité, mais par ses produits actuels. Que lui importe l'avenir ? L'avenir est l'affaire du peuple. Le présent est celle de l'oppresseur. Il lui faut de l'or, puis de l'or, et puis encore de l'or. Tant pis pour le sujet qui ne peut en donner que par sa liberté et par sa vie.

Telle fut notre situation, lorsqu'à la paix nous tombâmes sous la tyrannie des Anglais, troupe de marchands, à les considérer dans leur état civil ; troupe de souverains, à les considérer dans leur état de marchands. Mais, ne remplissant les devoirs et les engagemens ni de l'un ni de l'autre, ils ne furent que des concussionnaires perfides, des hôtes assassins, des princes brigands, qui, pour cueillir le fruit de l'arbre, se hâtèrent de le couper à la racine.

Les riches Indous avaient conservé

de l'or et des bijoux ; on ne pouvait les leur enlever par des perquisitions ; la terre est si discrète à conserver ce qu'on lui confie ! On ne peut enlever ces trésors que par des impôts et à la longue. L'avidité de se gorger de richesses, pour en aller faire un étalage scandaleux dans sa patrie, animait chaque Anglais. Ils imaginèrent, ce fut Clives sans doute, d'accaparer les grains. Quand les accaparemens deviennent universels, le moyen de ne pas en accuser les chefs de l'empire ! L'impunité n'annonce-t-elle pas l'autorité ? Clives donc imagina d'accaparer tous les objets de première consommation. Cette manœuvre fut aisée. Il suffisait de contraindre les Indous, fermiers, à payer les locations et les impôts en nature. L'on fit plusieurs magasins sur le Gange. Le plus important fut Calcutta, ville où j'avais fixé mon séjour. Bientôt une disette horrible fut le résultat de ce mo-

nopole odieux. La classe du peuple fut la première à ressentir ses effets. Des maladies épidémiques s'unirent à la disette, et ce fut encore la classe souffrante du peuple qui en fut accablée. Les villages, les bourgs, les villes, les campagnes furent bientôt un vaste hôpital. Le prix des comestibles alla croissant, tant par la nécessité des Indous, que par la rapacité des monopoleurs. L'éloignement des magasins, l'épuisement des forces, l'horrible progression de la cherté rendaient la position de ces infortunés si funeste, que la plupart mouraient avant qu'on eût eu le temps de les secourir. Ces malheurs cependant n'étaient que le prélude de la catastrophe.

Ce fut dans le moment où la disette et la maladie avaient épuisé nos forces, où les cultivateurs, découragés, avaient abandonné une grande partie des terres, que la nature, comme si elle avait

voulu nous punir de notre consentement tacite à l'oppression, s'unit à nos tyrans pour nous accabler. C'était la main d'un Dieu vengeur punissant l'Inde d'avoir souffert des tyrans. En effet, c'est une question à résoudre de savoir lequel est le plus coupable de celui qui souffre ou de celui qui impose la tyrannie.

Deux fois l'an, la nature, féconde et tendre mère en nos climats, donne une récolte nouvelle. La première, en avril, est la récolte des menus grains. La deuxième, en octobre, est la récolte du riz, nourriture principale des Indous. Mais, à l'époque désastreuse dont je vous parle, la nature ferma ses réservoirs. Les nuages, noircis par les masses d'eau qu'ils renfermaient, nageant dans les airs, poussés par les vents au-dessus de nos têtes, passèrent impitoyablement en d'autres climats, et ne versèrent plus ces torrens féconds qui nous

rapportaient, chaque année, l'abondance et la vie. Cette calamité nous arriva en 1769, et se prolongea jusqu'au milieu de 1770.

Les Anglais, qui savaient bien que les Indous se laisseraient plutôt mourir de faim, que de violer les préceptes de leur religion, qui leur défend de manger de la viande, se hâtèrent d'acheter encore, à tout prix, la plus grande quantité des grains. Nous, qui n'avions aucune idée de ces sortes de crime commis contre l'espèce humaine, ne nous doutions pas des nouveaux malheurs dont, par cette mesure, nous étions menacés. D'ailleurs, nous n'avions pas le secret du gouvernement; et chacun, ne voyant que ce qui se passait autour de lui, ignorait ce que l'on faisait ailleurs; et nous en aurions eu la connaissance, que, nous trouvant disséminés sur un territoire immense, épuisés par les besoins et par la maladie, nous aurions été hors

d'état d'y apporter aucun empêchement.

Les Anglais se servirent donc de l'argent provenu des impôts, de celui qu'ils avaient entassé par la vente des grains, de tout celui des fermes de nos terres, pour accaparer encore une fois toutes les denrées ; c'est-à-dire, qu'ils se servirent de nos propres bienfaits, pour achever de nous immoler.

Quand la famine fit sentir ses ravages, le Vice-Roi, les grands, tous les riches Indous épuisèrent leurs greniers en faveur de la multitude affamée. Je ne conservai, dans ma maison, que ce qui me parut le plus strictement nécessaire pour ne pas mourir de besoin. Lorsque nos approvisionnemens eurent été distribués au peuple gratuitement, il fallut avoir recours aux greniers des Anglais. Les uns étaient dans les principales villes du Gange, les autres dans Calcutta. Les Indous, abandonnant de toutes parts

leurs demeures, se mirent en marche pour ces villes, où ils entrevoyaient l'espérance de prolonger leur triste vie. Mais cet espoir à peine était réalisé pour ceux qui avaient des trésors à offrir à ces marchands criminels ; qu'allaient devenir ceux qui n'avaient que des larmes et quelques pièces d'or ? La plupart, ne pouvant soutenir les fatigues de la marche, expiraient en chemin. Un grand nombre, atteints par les maladies épidémiques qui se réveillèrent avec une nouvelle fureur, ne pouvaient que se traîner à quelques pas de leurs habitations, et périssaient dénués de secours, comme accablés de besoins.

Chacun s'occupant de son propre malheur, on ne connaissait plus les liens du sang, ni ceux de l'amitié. L'âpreté de la nature avait fait naître celle du sentiment. On s'en allait isolément au milieu des campagnes, pour y chercher un brin d'herbe, un filet de racine, une écorce

d'arbre que l'on pût broyer entre les dents. Les rivages des rivières et des fleuves, le sol fangeux des marais étaient labourés par les Indous, comme on voit en Europe un champ, nouvellement ensemencé, être labouré par le groin des pourceaux qui se sont échappés de la forêt.

Ceux des Indous qui pouvaient arriver jusques dans les villes où les Anglais avaient des magasins, en obtenaient quelques mesures de grains au poids de l'or. Ceux qui n'arrivaient point, chargés de ce métal ou de pierreries, erraient languissans dans les rues. Ils les obstruaient, en remplissant l'air de leurs cris lamentables. Imputant leurs malheurs à l'avarice de ces étrangers, ils chargeaient de malédictions leurs bourreaux. Ils appelaient le ciel en témoignage de leur férocité, et lui demandaient vengeance. Mais le cœur de ces insulaires était insensible à ces cris.

Ils détournaient leurs regards de ces scènes d'horreur, et ne contemplaient que l'or et les pierres précieuses qu'on leur échangeait contre quelques mesures de grains, dont ils augmentaient le prix chaque jour.

Quoiqu'ils fussent peu effrayés des menaces d'un peuple exténué, composé d'hommes pliés en deux, dont le nombril touchait aux vertèbres du dos, dont la plupart, jonchant la terre, n'avaient plus la force de se relever, dont l'œil, terni et suppliant, annonçait qu'ils n'avaient plus la force d'implorer des secours; quoique les Anglais, dis-je, fussent peu effrayés des menaces d'un tel peuple, chacune de leurs maisons était une espèce de citadelle, défendue par une foule d'hommes armés, pour empêcher les flots sans cesse renouvelés de la multitude qui, n'ayant point d'or à donner, venait offrir les restes de ses tristes jours à la tyrannie. Mais,

quoique la pointe d'une baïonnette ne pût pas effrayer des hommes qui invoquaient la mort, ils ne formaient aucune attaque, parce que la faiblesse de leur corps les empêchait d'assaillir les satellites de leurs bourreaux; et c'est ici que je pourrais dire, à la lettre, qu'ils n'avaient pas assez de force pour mourir.

Ce qui ajoutait au malheur de ces infortunés, était de voir les riches emporter, à force d'or, quelques mesures de grains. Comme alors ils tendaient leurs mains suppliantes vers leurs compatriotes favorisés momentanément de la fortune! Mais ce riche, qui portait avec soi la résurrection de tous les siens, pouvait-il céder à la pitié, à la compassion que lui inspirait cette foule de malheureux? Touchés de ces calamités, et de concert avec le Vice-Roi, dont le sort dépendait absolument de l'Anglais, nous nous décidâmes à faire, à nos bourreaux, une pétition respectueuse qui demandait,

1°. la diminution du prix des grains ; 2°. une distribution journalière à ce peuple exténué, nous appliquant à leur prouver que leurs intérêts étaient de lui conserver la vie, afin qu'il pût continuer de leur consacrer ses forces et son industrie ; 3°. nous prenions l'engagement solennel de rembourser, sur nos terres, et à des termes convenables, les grains qui seraient distribués aux malheureux Indous.

Les monstres ! pour toute réponse, ils incendièrent un de leurs plus forts magasins, et triplèrent aussitôt le prix du reste des grains. L'alarme fut égale à l'indignation et le découragement au malheur. Ce fut alors que les calamités furent portées à leur comble. Les maladies contagieuses firent des progrès effrayans. Les rues, qui se remplirent d'un plus grand nombre d'infortunés, devinrent un spectacle continuel d'horreur et d'effroi. Dans Calcutta seul, le

gouvernement du comptoir fut obligé de solder trois cents hommes par jour, chargés seulement de ramasser les morts dans les rues, ou de les enlever des maisons. Chaque matin, ces trois cents hommes, se distribuant dans les différens quartiers de la ville, remplissaient les charriots de morts; et, les traînant sur les bords du fleuve, les jetaient dans les flots, afin qu'ils fussent entraînés à la mer. Ces cadavres, exténués par les longues agonies du besoin et par les crispations effrayantes du désespoir, ne laissaient pas que d'infecter l'air, et d'augmenter les maladies, qui jusques-là avaient respecté nos tyrans.

Je cachais une partie de ces horreurs à mon épouse, qui, d'après les mœurs du pays, ne sortant jamais, n'en savait que ce qu'il était indispensable de lui apprendre. Les Anglais attestèrent que, s'ils exerçaient tant de rigueurs contre nous, c'était parce que

nous ne formions point de société avec eux. Ils nous reprochèrent notre solitude dans nos ménages, nous dirent que l'impénétrabilité dans nos maisons annonçait que nous avions une méfiance absolue de leurs mœurs : ils nous ajoutèrent enfin que, si notre pétition, faite au nom du Vice-Roi et des grands de la cour, avait été portée par nos femmes, elle aurait été accordée.

Nous nous décidâmes alors à réitérer notre demande et à conjurer nos épouses de faire une démarche absolument étrangère à leurs usages. Les temps de calamité publique sont hors de la loi. Mon épouse fut du nombre des femmes députées. Elles étaient deux cents. Les Anglais les reçurent avec empressement ; ils leur offrirent des présens, les invitèrent à un splendide repas, leur proposèrent une nuit de réjouissances et de plaisir. La joie féroce de ces étrangers, qui faisait un contraste horrible avec les

scènes

scènes de désolation, dont, en traversant les rues, elles venaient d'être témoins, opéra, sur la plupart de ces femmes sensibles, une révolution alarmante. Elles n'opposèrent que des prières, des gémissemens et des larmes aux empressemens criminels de leurs bourreaux. Assises à leurs festins, malgré elles, elles ne répondirent que par des soupirs aux chants joyeux de ces cannibales. Rentrant chez elles par des routes diverses, elles virent encore les rues jonchées de morts et de mourans. Les uns leur tendaient des mains palpitantes, implorant leurs secours; les autres, ne pouvant se relever, se débattaient dans les angoisses de la mort. Ceux-ci, s'adressant à d'aussi misérables qu'eux, les suppliaient d'avoir pitié de leur situation; ceux-là, sentant les approches de la mort, lui souriaient comme au seul génie bienfaisant de la nature. Ici, quelques-uns, chancelans, marchaient

au hasard, dans un état de stupidité; là, quelques autres, se traînant avec la pâleur de la mort, s'approchaient des mourans, et, leur annonçant les consolations d'une autre vie, versaient, dans leur palais desséché, quelques gouttes d'eau, seule ressource nutritive que l'avarice de l'Anglais ne leur eût pas enlevée; plus loin, des foules de mères expirantes tenaient leurs nourrissons collés à leurs mamelles desséchées. Et, parmi tous ces infortunés, circulaient les trois cents vampires des tyrans, qui, jetant çà et là de sombres regards, jugeaient ceux qui étaient assez frappés de mort, et les ramassaient en insultant aux mourans. De leurs pieds ils les repoussaient le long des murs avec rudesse, afin de ne pas les broyer sous les roues des charriots qui emportaient vers le fleuve ces débris du trépas.

Ce spectacle causa une si grande horreur à mon épouse, elle en éprouva

un tel saisissement, qu'en entrant dans ma demeure, elle ne put que me prendre la main, qu'elle posa sur son cœur pour m'en faire voir l'émotion, et, s'évanouissant dans mes bras, elle ne tarda pas à expirer de douleur.

Sa mère, qui était accourue aux cris que je poussais, recueillit avec moi le dernier soupir d'une femme digne, par sa vertu, d'habiter un corps immortel. Cette mère affaiblie, comme nous tous, par les besoins, et bientôt atteinte par la maladie qui gagnait nos habitations, succomba le surlendemain de la mort de mon épouse; ma fille, unique fruit de nos amours, les suivit de près. J'allumai moi-même, dans l'intérieur de mon habitation, le bûcher funèbre, et leurs cendres, recueillies de mes mains, furent versées dans le Gange, et ensevelies dans ses eaux salutaires.

N'ayant plus rien désormais qui m'attachât à cette ville; voyant que les

calamités allaient croissant; sachant que, sur tous les bords du Gange, les malheurs des Indous égalaient ceux de Calcutta; voyant que par-tout l'air était corrompu; que les eaux de tous les fleuves étaient pestilenciées par la quantité de cadavres qu'on y jetait; que les Anglais même ne pouvaient, sous peine capitale, manger ni poissons, ni porcs, ni oiseaux aquatiques, parce qu'ils portaient dans leur sang, les venins de la mort; ne voyant enfin aucun lien qui pût m'attacher à ce sol de larmes et de calamités, je me décidai à quitter Calcutta.

Je distribuai à mes gens tout ce qui me restait de propriétés et de comestibles; et, prenant mes armes, suivi seulement d'un chien fidèle qui avait survécu à la famine, parce que je l'avais nourri avec la chair des animaux qui succombaient journellement, j'abandonnai mes foyers. Je tournai mes pas

du côté du Bengale. Je tuai quelques animaux pour la nourriture de mon chien. Armé d'une pique, je fouillais la terre, et j'y trouvais quelques racines. Vers le sixième jour de marche, je rencontrai des Indous hospitaliers, qui m'accueillirent avec empressement. Placés dans l'intérieur des terres, la tyrannie de nos bourreaux n'était pas arrivée jusqu'à eux. Je séjournai dans leur demeure ; et m'étant remis en marche après quelques jours de repos, j'arrivai jusques dans les environs de Madras, d'où je comptais aller joindre Tippoo-Saïb ou son père, lorsqu'ayant appris qu'une faible garnison de Français tenait encore dans un petit fort, non loin de Pondichéri, je résolus d'y porter mes pas. J'y arrivai le soir même où les Anglais s'en rendirent maîtres par une insigne trahison. A la faveur de mon costume et de la couleur Indous, je pénétrai dans la ville avec les vain-

queurs. Je fus témoin des horreurs que la haine des Anglais commettait envers une nation vaillante et généreuse. Il aurait suffi de cette nuit de sang et d'horreurs, pour me faire détester ces féroces insulaires. J'entrai dans un temple où ils avaient égorgé une foule de victimes sans défense. Je crus apercevoir quelques signes de vie dans un enfant qui reposait encore dans les bras d'une jeune et belle femme expirée, qui me sembla être sa mère. J'emportai cet enfant, qui avait une blessure au flanc droit. Les ténèbres de la nuit favorisant ma fuite et leur dérobant mon fardeau, j'arrivai chez les Indous qui m'avaient accueilli; et, lorsque l'enfant fut en état de soutenir le voyage, je partis pour aller joindre mon beau-frère. J'appris, chemin faisant, qu'il fuyait après avoir été battu. Ne tenant à aucun proche parent, ne tenant qu'à ma patrie qui n'était plus, je me dé-

cidai à passer en Europe, et à visiter ces peuples, destinés par la Providence, ou plutôt par leur ambition, à faire le malheur du monde.

M'étant embarqué sur un vaisseau hollandais, je fus transporté à l'Ile-de-France, où je passai deux ans avec ma fille adoptive, que j'avais conquise sur le trépas, et qui me tenait lieu de tous les parens que j'avais perdus. Quittant cette île, je m'embarquai pour le cap de Bonne-Espérance; je parcourus la côte d'Afrique, traversai la Mauritanie, visitai l'Égypte, la Syrie, l'Asie mineure, séjournai six mois à Constantinople, jetai une larme de regret sur la Grèce, passai en Italie, où je demeurai deux ans. Enfin, je me rendis en France, avec la double intention d'y chercher les parens de Zilia et d'y fixer mon séjour.

CHAPITRE IV.

TELLE fut l'histoire abrégée que raconta Néridan. Le Gouverneur l'avait rarement interrompu. Occupé de ce que lui disait son prisonnier, et des réflexions que lui faisaient faire la conduite des Anglais dans l'Inde, il écoutait avec la plus scrupuleuse attention.

« Tout ce que vous venez de m'apprendre m'afflige, lui dit le Gouverneur. Je rougis pour l'humanité qu'il y ait des hommes assez barbares pour calculer froidement le résultat pécuniaire de tant de forfaits. Que dans un moment d'effervescence, de dangers et de haine, un petit nombre d'hommes revêtus de l'autorité commettent des crimes atroces, cela fait frémir et se conçoit néanmoins; mais qu'un Gouvernement, dans la froide sagesse de ses méditations, se livre

livre à ces spéculations odieuses ; qu'une compagnie entière de commerçans, distingués par leurs lumières, leur naissance, leurs talens, médite tant de moyens criminels, et se livre sans frémir à tant d'atrocités, n'ayant pour moteur qu'un intérêt sordide, cette passion des ames basses et sans honneur, c'est une dépravation de caractère, une corruption de mœurs, une violation de tous principes qui appellent, sur de tels hommes, la malédiction de tous les peuples. Combien de siècles ne faudrait-il pas accumuler pour faire oublier ces forfaits ! Quelle plume éloquente en publiera jamais les horreurs ! Quelle ame sublime et tendre proclamera des principes de candeur et de bonté, et les fera pratiquer assez long-temps sur la terre, pour faire oublier ceux d'une nation barbare qui ne connaît d'autre balance à la justice que l'or et le crime dans un plateau, la vertu et le fer dans l'autre ! Quand

TAYLOR INST. OXO

donc le luxe aux plaisirs sans but, l'avarice aux forfaits sans remords, cesseront-ils de commander à ceux qui commandent à l'Univers ? Il semble que de tels hommes ayent des intérêts séparés du reste des humains ! »

» Hélas ! ajouta le Gouverneur, j'ai vingt fois frissonné en vous écoutant, et pardon si mon effroi n'était pas tout causé par les seules calamités de vos climats ; mais l'histoire de vos malheurs m'a fait voir que nous en avons tous les élémens dans nos foyers. Les moyens préliminaires par lesquels les Anglais se sont insinués chez vous, brave Méridan, sont chez les Français. Par-tout ici l'on vante les mœurs de ces insulaires, leurs lois, leurs arts, leur puissance, leur liberté, leur philosophie, et jusqu'à leur savoir. Pas une société où l'on ne parle avec admiration des lois de l'Angleterre ; pas un spectacle, un cercle, une promenade où, pour

être du nombre *des gens comme il faut*, il ne faille être en tout à l'anglaise; pas un écrit qui n'exalte la supériorité des Anglais sur nous. Bientôt nous serons les premiers à dire que nous n'avons ni connaissances, ni gouvernement, ni génie, ni valeur. Tout cela s'est réfugié depuis un siècle dans un coin de terre enveloppé des flots de l'Océan. Nous touchons au moment où il faudra rougir d'être Français, et ne s'estimer supportable à Paris, qu'autant qu'on y aura pris toutes les mœurs et la tournure d'un Anglais. O Louis XV! ô mon Maître! où êtes-vous? Je vous ai vu exiger que tout ce qui entrait à votre service, comme à celui des gens qui vous approchaient, fût de construction et de fabrique françaises. Maintenant tout a changé de face. Les lois anglaises sont seules dignes de commander à des hommes. On ne s'habille plus qu'à l'anglaise; on ne monte plus à cheval qu'à

l'anglaise; on mange à l'anglaise; on pense à l'anglaise; hélas! bientôt peut-être agirons-nous en tout à l'anglaise? Bientôt les lois bouleversées, l'industrie perdue, les mœurs oubliées, par-tout des flots de sang prouveront peut-être que nous aurons su marcher sur les traces des Anglais! »

Telle fut l'exclamation du Gouverneur. Hélas! c'est au lecteur à juger jusques à quel point ses craintes fatales se sont réalisées.

« Combien estimez-vous que cette famine et ces guerres, demanda le Docteur, ayent enlevé de têtes à votre patrie? — La mortalité occasionnée par la famine, répondit Néridan, fut estimée trois millions d'hommes; celle occasionnée par les guerres ou des vexations et des tyrannies particulières, un million; en tout, quatre millions. — Et les richesses enlevées, demanda Mme. de Sémonville, à quoi les estimez-vous? — Au moment de mon départ, l'on estimait que, sans

y comprendre les marchandises et les pierres précieuses, les Anglais avaient déjà enlevé du Bengale et de l'Indoustan 580 millions; mais, dans cette somme, on ne comprend que ce qui peut être constaté par les registres de la compagnie; les sommes résultantes des concussions et des pillages particuliers sont incalculables. — Votre pays est donc d'une richesse surprenante? — Je répondrai à votre question, Madame, avec les seuls sentimens de la vérité, sans y mettre aucun principe d'orgueil. Nos climats furent si riches, même de toute antiquité, qu'il semble que nulle nation ne le soit devenue d'une manière importante que par son commerce avec nous. Sésostris, qui régnait en Égypte, 1659 ans avant l'ère chrétienne, enrichit ses états en établissant une communication directe, par la mer Rouge, entre nos climats et les siens. Les Phéniciens ne devinrent si opulens, si renommés

que par leur commerce avec nous. Tyr devint le dépôt des richesses orientales, et les peuples, leurs voisins, ne les possédèrent que par eux.

» Les Perses durent aussi leur splendeur et leur immense fortune à leur commerce avec l'Orient.

» Les Grecs firent leurs efforts pour participer à ce commerce, et ce fut ce qu'en avait ouï dire Alexandre, qui le porta à pénétrer dans nos climats. Il fut ravi à l'aspect de ces riantes contrées qui, depuis tant de siècles, contribuaient aux délices de la terre.

» Balbec et Palmire nous durent également l'origine de leur opulence.

» L'Égypte, la Grèce, la Syrie, Carthage puisèrent chez nous leurs richesses jusqu'à l'époque où les Romains leur enlevèrent leur liberté et leur commerce. De là ces draperies superbes, ces vêtemens d'un luxe étrange, ces perles, ces parfums, ces pierreries, ces riches

étoffes couvertes de diamans, dont le luxe romain faisait un pompeux étalage. Vous savez que Lollia Paulina, nièce d'un Romain, se parait avec des diamans valant 5 millions.

» Combien de Romaines approchèrent de ces richesses, toutes provenues de l'Inde ! Vous n'avez pas oublié ces deux perles que Cléopâtre portait à ses oreilles. Elles étaient du prix de trois millions.

» Quand Rome tomba sous les peuples qu'elle avait subjugués, les riches Romains passèrent à Constantinople, qui devint le point central du commerce de l'Inde. Tout ce commerce périt par l'invasion des Mahométans, qui s'emparèrent de Constantinople. Ce fut alors que Vasco de Gama fit la découverte du cap de Bonne-Espérance, et les Portugais furent les seuls commerçans de l'Europe dans les Indes. Dans la suite, plusieurs peuples européens furent leurs concurrens ; mais

il n'appartenait qu'aux Anglais de nous subjuguer en entassant crimes sur crimes, et en détruisant peut-être pour jamais le bonheur de ces contrées, qui, régies depuis cinq mille ans par des lois sages et débonnaires, n'offrent plus que des souvenirs déchirans.

» Tel est le génie effrayant du pouvoir, lorsqu'il s'abandonne à des spéculations de commerce. Un gouvernement, fondé sur de telles bases, est essentiellement destructeur. Son avarice ne connaît point de bornes aux outrages à faire à l'humanité. De toutes les tyrannies qui ont insulté à la bonté du Créateur, celle que je regarde comme la plus odieuse, parce qu'elle est la plus exigeante et la plus impitoyable, est celle d'un gouvernement commerçant. L'on verrait plutôt les granits du pôle fondre aux rayons du soleil, que le cœur de ces princes marchands se réchauffer du moindre sentiment d'humanité. Les

idées simples d'un gouvernement paternel n'ont rien de commun avec les spéculations d'une tête qui ne connaît que des additions et des multiplications. Un Royaume n'est pas pour de tels hommes une administration, mais une exploitation. Ils font des abattis d'hommes, comme un autre des abattis d'arbres. Les chimistes vont chercher de l'or dans les veines du globe; ils en cherchent et en trouvent dans les veines des humains. — Comment peut-il exister des hommes assez barbares, reprit Mme. de Sémonville, pour sourire à l'aspect de l'or qui coûta la vie à tant de millions d'hommes? Poursuivis par les ombres de tant de victimes, ils doivent ne goûter aucun repos. — J'ai vu Clives de près, Madame; et j'avoue qu'au milieu de ses prospérités, ses traits livides et sanglans affectaient vainement quelque joie. On y découvrait une douleur secrète qui le dévo-

rait. Entouré de ses tonnes d'or pressurées du flanc de tant de peuples, il n'annonçait qu'un homme malheureux. Vainement il affectait de la grandeur; il était vil et méprisé. Vainement les voix de mille flatteurs, chantant ses louanges, couvraient celles des infortunés qui demandaient vengeance; elles n'étouffaient pas celles du remords. Le faste dont il s'entourait ne l'empêchait pas de voir à nu la laideur de son ame; et le sommeil, qu'il provoquait par les boissons qui paralysaient son cerveau, ne l'empêchait par d'apercevoir les larves errantes des victimes qu'il avait immolées. Si, pour être grand, il suffisait, comme on le dit à certains hommes puissans, de compter les mortels qu'ils ont fait périr, qui, plus que Clives, aurait mérité ce surnom ? Les Alaric, les Tamerlan, les Attila ne peuvent lui être comparés. Quatre millions de cadavres par ses soins ! quels titres à

l'immortalité! Qu'il aille figurer dans l'histoire à côté de quelques-uns de ces monstres qui, après s'être gorgés de sang et de richesses, après avoir humilié de bons princes, asservi de tranquilles états, commandé une admiration, fruit honteux de la terreur et de la cupidité, affecté des vertus apparentes pour couvrir des milliers de crimes cachés, vanté l'indépendance pour mieux asseoir la tyrannie, promis le bonheur pour donner toutes les calamités, devinrent pour eux-mêmes un sujet d'effroi; pour leurs contemporains, de malédictions et de haines, et pour tous les âges, d'épouvante et d'horreur! »

Mais, c'est assez écouter les discours de Néridan. Nous avons laissé Zilia dans le boudoir de Cerningues, s'opposant de tout son pouvoir aux entreprises de ce jeune Seigneur, et cherchant cependant à l'intéresser en sa faveur, afin qu'il s'occupât de la liberté de Do-

limont et de celle de M. Aldini. Rien n'irrite la cupidité d'un libertin (car les libertins ont aussi leur genre d'avarice et de rapacité) comme de voir une belle personne, dont la possession lui aurait plu un moment, lui opposer de la résistance, et, avec l'expression de la vertu, lui parler de la fidélité qu'elle doit à celui qu'elle aime. Tel fut le Comte de Cerningues, lorsqu'il entendit Zilia lui parler de son amant, implorer sa protection pour sa liberté, et lui opposer en même-temps la résistance la plus inébranlable en considération de la fidélité qu'elle devait à Dolimont. Il ne tarda pas à sentir que, pour séduire une telle personne, il lui faudrait plus de précautions que pour le commun des femmes qui venaient journellement solliciter les faveurs de son immense pouvoir.

Affectant donc un respect sans bornes, un amour qu'il ne pouvait domp-

ter, il promit à Zilia de s'intéresser pour Dolimont et pour Aldini; il promit de parler à son père dans le jour même; et, priant Zilia de revenir le lendemain, il l'assura qu'infailliblement il aurait de prochaines espérances à lui donner. Cependant il la retint une partie de la matinée, lui prodiguant les soins et les assiduités les plus tendres, lui disant les choses les plus flatteuses, et la conjurant d'avoir pitié de son sort; car, désormais captif de Zilia, il allait porter auprès d'elle une chaîne cent fois plus accablante que celle dont il voulait délivrer son amant et son père.

Zilia se retira pleine d'espérance et satisfaite du Comte de Cerningues, qui, réellement agité, tourmenté par l'image de cette belle personne, et peut-être plus véritablement épris qu'il ne le croyait, avait été indécis sur la conduite qu'il avait à tenir. Devait-il, en effet, rendre la liberté au père et à l'amant de sa

protégée en se reposant de son *bonheur* sur la reconnaissance et la générosité de Zilia ? ou devait-il exiger d'avance le prix du service qui lui était demandé ? Cette méthode semblait lui assurer mieux ses plaisirs que la première. Rendre la liberté au père, c'était mettre Zilia sous sa surveillance et poser des barrières à ses désirs. La rendre à Dolimont, c'était la jeter dans les bras de l'amour ; et la félicité d'un rival allait éterniser son malheur.

Tandis que Cerningues se livrait à ces réflexions, la Dary parut dans son boudoir. Ayant mis Zilia entre les mains de Mme. Faber, elle était venue auprès du Comte, pour savoir ce qui s'était passé, et apprendre ce qu'elle avait à faire pour le servir. Quand elle eut été informée de tout, elle lui dit :

« Vous avez promis, c'est fort bien ; mais si vous accordez quelque chose, tout est perdu. Ne donnez rien qu'on

ne vous donne. Une femme ne se croit jamais liée par une telle parole. Elle cède plutôt sans avoir promis, qu'elle ne promet avec l'intention de céder. Vous me faites trahir nos secrets, et vous ne m'en tiendrez pas compte : mais ce n'est pas l'intérêt qui me guide en ceci, c'est votre bonheur. Je serais au désespoir de vous avoir procuré une petite personne qui vous eût donné de l'amour. Fi ! de l'amour. Est - ce que vous voudriez vous donner le mauvais ton d'avoir des mœurs ? L'amour détruit l'indépendance et même le plaisir, pour nous donner en échange des fers et la volupté. Comment porteriez-vous des fers, vous, papillon, que l'enlacement même des fleurs embarrasse ? Comment soutiendriez-vous la volupté, vous dont une heure de plaisirs anéantit la valeur ? Suivez les lois faciles de la mère, qui vous lancent continuellement vers des plaisirs nouveaux, et fuyez

celles du fils, qui vous captiveraient, comme un Céladon, au pied du chêne où votre belle aurait reposé ses loisirs ».

Cerningues n'était que trop disposé à recevoir de semblables conseils, il les accepta avec reconnaissance. Il lui semblait que ces avis étant ceux d'une femme, étaient moins étrangers à la justice qu'on doit au sexe. Sa conscience qui, à l'aspect de tant de vertus et de beauté, avait murmuré du rôle odieux qu'il avait dessein de jouer, se tranquillisait par les discours d'une Dary, qui, lui assurant que la vertu des femmes n'est qu'un défaut d'amour, sentait la jalousie succéder au scrupule qui l'avait agité.

Cerningues ne parla donc point à son père des deux détenus pour lesquels il avait promis de s'intéresser. Il ne se proposa de travailler à leur liberté que lorsqu'il aurait tout obtenu de Zilia. Ce fut sa dernière résolution prise avec la

Dary,

Dary ; résolution qu'il paya de quelques pièces d'or, et que cette femme se chargea de convertir en réalité par les détours qu'elle se proposait de mettre en œuvre pour venir à bout de ses desseins.

Le lendemain, Mme. Faber et Zilia, avec la Dary, se rendirent à Versailles. Cette dernière conduisit Zilia chez Cerningues. Mme. Faber n'avait pas la moindre inquiétude. Cependant le danger était imminent. A quelle faiblesse n'est point capable de s'abandonner une amante désespérée ! A quel excès d'audace et de tyrannie n'est point capable de se livrer un homme passionné, puissant et sans principes !

CHAPITRE V.

LE Comte de Cerningues, en voyant Zilia, lui témoigna beaucoup d'empressement, sur-tout beaucoup d'égards et de considération. J'ai parlé à mon père de votre affaire, lui dit-il; je suis au désespoir de n'avoir pas encore la levée de la lettre de cachet à vous offrir; mais, lorsqu'il s'agit des ordres émanés du Roi, il existe des formalités à remplir, qui nous contraignent à certaines lenteurs. Vos amis seront libres au premier jour, j'en ai reçu la promesse. Il ne s'agit que de dresser un placet, auquel on travaille en ce moment. Vous me laisserez les noms et prénoms de votre amant et de votre père. Demain, quand vous reviendrez, vous n'aurez plus qu'à y apposer votre signature. Que je suis enchanté de trouver

pour
t étant
même
ous les
-demain
n liberté.
› m'aurez
La liberté
:s de rendre
· bien cher!
. de celui qui
. ne viendrez-
elui que vous
.uelle des in-
. avant de vous
:: étiez capable
.e mes jours. Je
votre bonheur!
ion pour moi.
·nent; mais
.le même,
itinues,
. tour-

mens inouis doivent être sans espérance ? »

Combien de discours de ce genre ne tint pas Cerningues, pour apitoyer Zilia sur la rigueur de son sort ! Celle-ci, trompée par les apparences, et soutenue, dans sa carrière dangereuse, par le désir insurmontable de délivrer son amant et son père, donnait à Cerningues des paroles de consolation qui le enhardissaient à solliciter toujours quelques bontés, mais sans s'écarter des bornes du respect, et sans lui rien dire qui pût alarmer sa pudeur.

Tandis que Cerningues, revenant aux prétendus moyens qu'il devait employer pour délivrer Aldini et Dolimont, lui en parlait avec le plus tendre intérêt, et que Zilia se persuadait que son amant n'avait point d'ami plus zélé que celui qu'elle venait de lui faire, ce jeune courtisan lui demanda, comme sans autre motif que celui du sentiment qui

déjà l'unissait à Dolimont, dans quelle retraite il s'était réfugié? Zilia frémit à cette question; cependant ne pas y satisfaire auprès d'un homme qui, lui témoignant tant d'intérêt, allait la servir si puissamment, lui parut manquer à la politique autant qu'à la bienséance et à l'honnêteté; et sa bouche prononça le nom du château où s'était réfugié son amant. Cernîngues parut à peine avoir fait attention à sa réponse; ce qui rassura le cœur de Zilia, qui ne put contenir la joie secrète qu'elle en ressentait.

Cernîngues profita de ce moment de gaîté pour tomber à ses genoux, lui parla de nouveau, dans les expressions les plus vives et les plus tendres, sollicita de légères faveurs avec les plus impétueux empressemens. La Dary avait tant recommandé à Zilia d'être docile; elle lui avait répété si souvent que tout était perdu si elle avait le malheur de déplaire; cette Mme. Dary était une

amie si sûre de Mme. Faber; elle devait être si au fait des convenances; et Zilia était si jeune, si étrangère aux usages, si avide du succès, si tourmentée du plaisir de sauver son père et du désir de revoir son amant, que, dans la crainte de ne pas réussir, elle permettait sans effroi à son protecteur mille petits riens que, mieux conseillée et plus instruite, elle eût repoussés avec horreur.

Ah! si Dolimont, du fond de sa retraite, avait pu voir, à travers les murs, comme le lynx, les attaques de Cerningues et les défenses timides de Zilia, dans quel effroyable courroux cette situation ne l'aurait-elle pas jetée! Oh! bravant tous les dangers, il se fût lancé sur le perfide concurrent, que l'innocence de son amante lui donnait, mais qu'il aurait considéré comme bien criminel!

Quoique Zilia ne fût point sortie des bornes du devoir, le peu qu'elle avait

permis avait été suffisant pour embrâser Cerningues et pour le jeter dans un tel excès d'amour, que, lors même qu'elle lui eût tout accordé, il est vraisemblable qu'il se serait décidé à ne point la servir, de peur que la liberté de son père et de son amant ne le privât d'une si belle jouissance.

Cette séance, qui se passait en protestations de constance éternelle, en sermens amoureux les plus inviolables et les plus forts, d'une part; et de l'autre, en simples témoignages de reconnaissance, en défenses victorieuses et en regrets sagement exprimés sur les refus constans auxquels Cerningues devait s'attendre, se serait prolongée longuement, si le Ministre, père de Cerningues, ne lui avait pas fait mander qu'il avait à lui parler sur-le-champ.

Le Comte ne put s'empêcher de témoigner un vif mécontentement. Il délibéra s'il obéirait à son père; mais, sur les

motifs que lui allégua le messager, il fallut se séparer de Zilia. Cependant il tomba encore une fois à ses genoux ; la conjura, pour ses propres intérêts, de revenir le lendemain, lui faisant voir que sa présence était nécessaire pour signer le placet, qu'il lui était impossible de faire terminer à l'instant, puisqu'il était obligé de se rendre auprès de son père.

Zilia s'engagea, avec plaisir, à ce troisième voyage ; ses traits même se radoucirent, ses regards prirent plus d'expression, ses paroles furent moins désespérantes, lorsqu'elle vit que le moment de la séparation arrivait. Ne craignant plus d'autoriser Cerningues à de trop vives entreprises d'une part, et ne voulant pas le laisser sans espérances de l'autre, afin qu'il la servît dans la cause qui l'intéressait de si près, elle laissa prendre un baiser qu'elle eût presque l'air d'avoir donné, et sembla, par cette faveur, avoir voulu le dédommager des

rigueurs qu'elle lui avait fait éprouver.

Combien, après le départ de Zilia, le Comte fut mélancolique, taciturne et jaloux ! Combien l'amour et ses flammes brûlantes avaient fait de ravages dans tous ses sens! Tantôt, il se croyait aimé, et projetait de s'emparer de Zilia ; tantôt, se croyant haï, il pensait que le seul Dolimont en pouvait être aimé; et sa jalouse fureur lui disait également qu'il devait s'emparer de Zilia. « Qui la réclamera, disait-il ? Son père est dans les fers, et je puis, en nommant sa demeure à la Dary, y précipiter son amant. Étrangère à toute la France, n'y connaissant que Mme. de Dolimont, qui est son plus cruel ennemi, qui m'empêchera d'en disposer? Que dis-je? Elle est à moi. De quel droit Dolimont prétendrait-il me la ravir ? L'amour n'est-il pas le seul titre qu'il puisse m'opposer ? Et ce titre n'est-il sacré que pour lui ? Quand l'ardeur

la plus impétueuse domine mes sens, quand mon cœur est disposé à lui sacrifier tout, hors elle-même ; quand ma passion est un sentiment si vif, que je quitterais toutes les grandeurs, tous les plaisirs de la Cour, pour aller me jeter avec elle dans un désert, puis-je considérer la passion d'un autre comme un obstacle sacré? Ne m'est-elle pas plutôt un ordre impérieux de soustraire Zilia à tous les regards, de m'en emparer entièrement, et de justifier, par son bonheur, ce que mon emportement amoureux aura de peu conforme à l'équité? »

Tandis que Cerningues se livrait à ses réflexions, la Dary, prenant un long détour, par le parc du château, pour conduire Zilia auprès de Mme. Faber, en profita pour entrer, avec elle, en explication sur tout ce qui s'était passé entr'elle et le Comte, et tâcha de lui insinuer, par une foule de propos adroits,

que ses réserves avec M. de Cerningues étaient extrêmement déplacées ; que c'était le Seigneur le plus aimable, le plus opulent, le plus libéral de toute la Cour ; que, repousser un tel homme, c'était se ridiculiser à l'extrême ; que ce qu'on lui demandait ne ferait aucun tort ni à Dolimont, ni à la vertu, puisqu'on ne lui demandait point d'abandonner son amant. Cette femme enfin, digne en tout du rôle odieux qu'elle jouait, s'enveloppa de tous les sophismes que les cœurs déréglés prodiguent en semblable occasion. « Vous en ferez ce que vous jugerez à propos, Mademoiselle, ajouta la Dary ; mais il me paraîtrait fort étrange que le Comte de Cerningues, après vous avoir délivré de toutes vos peines, restât seul malheureux. Le désespoir d'un amour auquel vos attraits ne lui ont pas permis de résister, sera-t-il la seule récompense de sa vertu ? Ne vous aura-t-il rendu la plus heu-

reuse des amantes, que pour être le plus infortuné des amans? La chimère d'un point d'honneur sera-t-elle, à vos yeux, d'une considération plus importante que le malheur éternel d'un homme qui ne sera devenu si à plaindre que pour vous avoir portée au comble de la félicité? Je sais que l'amour ne se commande pas; mais un peu de contrainte est-elle impossible, lorsqu'il s'agit de témoigner sa reconnaissance pour le plus grand bienfait de la vie? Après avoir cédé, qu'aurez-vous de moins pour votre amant? Rien. Vous aurez tout en plus pour vous, puisque vous aurez recouvré Dolimont, que vous aimez par-dessus tout, et M. Aldini, que vous aimez comme vous-même. Vous parlerez, il est vrai, de la vertu; mais la première, selon moi, est la reconnaissance. Et que vous semble de l'ingratitude? N'est-elle pas le plus grand des crimes? Prenez garde que ce n'en soit

une, et une bien odieuse, que de porter le désespoir et la mort dans le sein de celui qui vous rend le bonheur et la vie. Si la vertu vous est si chère, il me semble qu'à votre place, je me dirais : Il y a de la vertu à faire ce qui nous déplaît, lorsqu'il s'agit de servir celui qui nous oblige. Si vous aviez, pour M. le Comte de Cernings, l'amour qu'il a pour vous, quel mérite y aurait-il, de votre part, à lui accorder la faveur qu'il vous demande ? C'est le triomphe que vous avez à remporter sur vous-même, pour le satisfaire, qui fait le prix de votre action, et met M. le Comte dans le cas de tout sacrifier pour vous servir et pour délivrer vos amis ».

Tels étaient les discours de la Dary, auxquels Zilia répondait victorieusement, en disant que la vertu est un bien donné à la femme par l'Éternel, dont il ne lui est pas permis de disposer ; que la fidélité d'une épouse est une obli-

gation solennelle, consacrée aux pieds de l'autel; qu'on ne peut la violer sans commettre un sacrilège; que la bienfaisance qui exige de tels sacrifices est un forfait; que le service le plus essentiel qu'elle eût à rendre à M. le Comte de Cernîngues, en reconnaissance de ce qu'il voulait bien faire pour elle, était de l'empêcher de transformer en crime ce qui pouvait être une si grande vertu, un bienfait rendu sans espoir de récompense. Combien d'autres excellentes raisons, données par Zilia, que la Dary combattait vainement!

Cette discussion dura entr'elles jusqu'à ce qu'elles fussent sur le point de se réunir à Mme. Faber. Alors, la Dary dit : « Je vous crois assez raisonnable, Mademoiselle, pour sentir que ce qui s'est passé entre nous doit rester sous le plus grand secret, et que vous ne devez pas moins garder le silence auprès de Mme. Faber et de M. Dolimont, sur toutes les

choses galantes qu'a pu vous dire M. le Comte de Cerningues. L'indiscrétion d'une femme, à cet égard, est toujours déplacée. Ce qu'elle dit, en ce genre, dans l'intention de donner du lustre à son honneur, ne sert qu'à le ternir ; et les éloges qu'elle fait de sa vertu en sont toujours la satyre. Gardez-vous donc de parler de tout ceci à Mme. Faber. Dévote ridicule, elle pourrait s'effrayer des dangers prétendus que vous savez bien ne point exister ; et, vous arrêtant chez elle, demain matin, elle vous empêcherait de conduire à sa fin votre glorieuse entreprise ».

Arrivée auprès de Mme. Faber, la Dary l'assura que, dans trois jours au plus tard, ses amis seraient délivrés ; et, après avoir appuyé les espérances qu'elle donnait de toutes les probabilités que lui suggérait son imagination, elle lui dit : « Je sais que d'autres personnes s'intéressent à la sortie de M. Al-

dini et à la délivrance de M. de Dolimont; mais j'ai un avis très-essentiel à vous donner, à cet égard. Le secret est l'ame des affaires. Si M. le Comte de Cerningues apprend que vous avez chargé quelqu'un de travailler pour vos protégés, il ne s'intéressera plus à leur sort. Les grands ne veulent aller de pair avec personne. Gardez-vous donc de dire à ceux qui s'intéressent à vous que vous ayez fait des démarches auprès de ce Seigneur. N'en parlez pas non plus, ni à M. Aldini, ni à M. Dolimont : ménageons-leur tout le plaisir de la surprise en leur épargnant une indiscrétion. C'est un silence de trois jours, au plus; car alors; ils seront en liberté, et vous pourrez dire, à cette époque, tout ce que vous aurez fait pour leur élargissement ».

Telles étaient les précautions de la Dary; et ces Dames, qui se fiaient entièrement à cette femme astucieuse, ne man-

quèrent pas de suivre, de point en point, toutes les instructions qu'elle leur avait données. Aussi, lorsque M. de Novemcour vint, le soir, chez Mme. Faber pour voir Zilia, et pour lui rendre compte des démarches qu'il avait faites en Cour pour la liberté de son neveu et de M. Aldini, elles se donnèrent bien de garde de communiquer à M. de Novemcour les espérances qu'elles avaient conçues, d'après leurs démarches auprès du fils du Ministre; et comme M. de Novemcour leur dit qu'il rencontrait, en ce moment, plus d'obstacles qu'il n'en avait trouvé le premier jour, Zilia et Mme. Faber n'en furent que plus discrètes à garder le secret qu'on leur avait tant recommandé, et plus ardentes à poursuivre leur entreprise le lendemain auprès de leur protecteur.

Cependant, le Comte de Cerningues, tourmenté par sa jalousie, ne l'était pas moins par ses remords. Cette jeune et

belle personne, devenue infortunée par l'oppression de ces ennemis, était sans cesse présente à son souvenir; il se la peignait abusée, trompée par lui qui l'aimait, qui l'adorait, autant que par Mme. de Dolimont qui l'abhorrait. Cette image le poursuivait sans cesse. Il se décida donc à faire une première démarche en sa faveur, et, s'étant adressé au chef de bureau que ces sortes d'affaires regardaient, il lui dit, qu'il avait été sollicité par quelqu'un qui s'intéressait à M. Aldini; qu'il serait charmé de pouvoir obliger cette personne, et qu'il le priait de lui donner, à cet égard, de justes renseignemens.

« Rien de plus aisé, Monsieur, lui répondit ce chef, nommé Montval. En même-temps il ouvrit un carton, en retira une note et la présenta au Comte de Cerningues, qui y lut ces paroles.

» Aldini, aventurier intrigant, se disant prince Indous, gendre d'Aider-

Alli-Kan; débitant mille horreurs sur le gouvernement Anglais, avec lequel il est de la plus haute importance que nous vivions en amitié; conduisant avec lui une fille assez belle, dit-on, que tantôt il dit être sa fille, tantôt sa C.....; subornant les jeunes seigneurs, par le moyen de ses charmes et de sa prétendue vertu; changeant d'habitation à proportion que ses désordres, ses mensonges et ses lâches artifices sont connus; ayant eu l'adresse de s'introduire chez Mme. la Marquise de Dolimont, où il a séduit son fils, par le moyen de la feinte innocence de Zilia, sa fille. Ce dernier trait a dévoilé l'intrigant, etc.

» Voilà des notes précieuses, dit Montval à Cerningues; notes dont vous reconnaîtrez la vérité, lorsque vous saurez qu'elles m'ont été fournies par un de ses amans, M. de Novemcour, qui, à peine de retour d'Espagne, où il avait été remplir une mission secrète du Roi,

est devenue éperduement amoureux de cette petite fille, parce qu'elle a quelques traits de ressemblance avec feue son épouse.

» Ne serait-ce point, par hasard, cette même Zilia qui, vous ayant séduit avec ses grands yeux noirs et langoureux, avec ses feintes rigueurs, son ton d'innocence, ses belles paroles de devoir et de vertu, vous aurait conjuré de solliciter la liberté de son père ?.... Votre silence est un aveu. Eh bien ! Monsieur, vous, le plus beau cavalier du Royaume ! vous laisseriez-vous abuser par une étrangère qui, à peine encore a vu le jour ; mais qui, portant dans nos climats les mœurs brûlantes de son pays, à peine éclose, a déjà passé sous la main entreprenante de plusieurs amateurs concurrens ? Vous avez vu dans cette déclaration, que Dolimont, séduit également par sa fausse vertu, a réduit la plus tendre des mères à sévir contre

lui. Je ne vous conseille donc point, Monsieur, de vous intéresser à ces êtres là; et si cette beauté, trompeuse autant que pleine de grâces et d'attraits, se présente à vous, prenez garde, en faisant le siége de sa petite forteresse, d'entrer en des *pourparlers* bien dangereux avec elle, lorsqu'ils sont prolongés; attaquez brusquement la place, battez en brèche, bombardez, emportez d'assaut, ou vous êtes perdu ».

Tel fut le discours de Montval. Cet homme était un de ceux que les agens de l'Angleterre soldaient dans les différentes cours de l'Europe, pour y vanter leurs lois, leurs arts, leur probité, leurs talens, leur bonne foi. Ces vils moyens existent encore. Cette mesure d'un Gouvernement ambitieux ne saurait être trop publiée. Elle peut servir à faire connaître aux Français jusques à quel point, s'ils aiment leur patrie, ils peuvent devenir, sans le savoir, les

CHAPITRE VI.

Les choses en étaient là, lorsque Zilia se rendit, le lendemain, et pour la troisième fois, chez le Comte de Cerningues. Cet homme, livré à des passions déréglées, entraîné au vice par des agens subalternes qui avaient espéré d'en retirer un grand profit, n'était ni méchant ni vicieux par caractère. Accoutumé à satisfaire ses passions, il était irrité, humilié, chagrin, qu'on osât lui résister. N'ayant aucune idée de ce qu'une femme appelle sa vertu, il ne voyait que de l'opiniâtreté dans les refus de Zilia. Il craignait que ce ne fût de la répugnance ou du dédain, ce qui devenait un nouvel affront pour lui; affront d'autant plus inconcevable et plus piquant, qu'on ne cessait de lui dire qu'il était le plus beau cavalier du Royaume.

Ce

Ce que venait de lui dire Montval, sur cette jeune personne, lui avait paru d'abord une vérité. Tel est le premier effet de la calomnie. Mais bientôt, réfléchissant à cette note odieuse et la mettant en opposition avec le souvenir des traits, des discours, des manières de Zilia, il ne pouvait se persuader qu'elle pût se déguiser si long-temps, et qu'elle eût, sous les apparences de l'innocence et de la vertu, un caractère aussi dépravé. Au reste, disait-il, pourquoi cette jeune personne, si elle est perdue de mœurs comme on le prétend, aurait-elle fait de si grandes difficultés sur une chose que j'ai si facilement obtenue de plusieurs ? Sachant que je ne ferai ce qu'elle demande qu'à tel prix, pourquoi me refuserait-elle ce prix qui ne lui coûterait rien, si elle est ce qu'on a l'audace de dire ? Elle est trop intéressée à sauver son amant et son père, pour balancer de la sorte. Il faut sup-

poser d'autres motifs à son refus, que ceux de la coquetterie. Je ne me suis pas annoncé comme un novice que l'on pouvait tromper à volonté; et moi-même ne serais-je pas d'une sottise révoltante, si j'avais pu me laisser abuser à tel point ? Ses ennemis, pour l'opprimer, ont eu besoin de lui supposer des vices; assurés qu'elle ne parviendra jamais jusqu'à l'oreille du pouvoir, ils ont cru la calomnier impunément.

Telles étaient les dernières pensées de Cerningues à l'égard de Zilia, lorsque la Dary lui fit demander la permission de lui parler. Cette femme, qui, pour satisfaire à la vengeance de celui qui l'avait engagée à produire Zilia chez le Comte de Cerningues, avait besoin d'enhardir celui-ci, afin qu'il poussât l'attaque avec plus de vivacité, et mît de côté les inutiles principes d'égards, de respect et d'honnêteté, ne balança pas à lui dire qu'elle avait à peu près la certitude que

tout ce que lui avait dit Montval était vrai.

« Je ne sais, ajouta-t-elle, quel est le sentiment qui fait agir M. de Novemcour; j'ignore jusqu'à quel point il est favorisé par Zilia; mais je puis affirmer qu'il ne saurait y avoir d'attachement plus vif que celui qui unit ces deux individus, sur-tout s'il faut en juger d'après les apparences. Je les ai vus ensemble, sans que M. de Novemcour, qui ne me connaît point, se doutât que je l'observais attentivement, et je vous assure que je ne vis jamais, sur la physionomie d'un homme, des démonstrations moins équivoques d'un extrême attachement: « Oui, disait-il à Zilia avec le transport de l'intérêt le plus tendre et avec la passion d'un homme irrité contre la tyrannie; oui, je délivrerai M. Aldini, et je vous rendrai Dolimont. Si le Ministre se refuse à mes sollicitations, je tombe aux pieds du Roi; je lui de-

mande, pour toute faveur, pour toute récompense de mes services, la grâce de deux hommes qu'il sait bien ne l'avoir jamais offensé. J'obtiendrai la levée de cette infâme lettre de cachet, dût la Cour entière se liguer contre moi. Tenez-vous encore pour assurée que M. le Gouverneur de Vincennes, mon ancien camarade, mon ami, que j'ai vu aujourd'hui, fera tout, de son côté, pour contribuer à leur délivrance; et sous peu de jours votre amant et votre père tomberont dans vos bras pour y verser des larmes de joie et de reconnaissance. Heureux si vous daignez permettre alors que Novemcour, continuant à vous rendre ses hommages, soit le plus tendre et le plus zélé de vos admirateurs!

» Voilà, continua la Dary, ce que j'ai entendu hier de la bouche de M. de Novemcour. Continuez donc d'avoir pour Zilia les plus ridicules respects; aimez-la comme un homme novice qui paraît

pour la première fois sur la scène du monde; protégez Dolimont; rendez libre Aldini; donnez-vous un rival heureux, un surveillant et peut-être un second rival concurrent comme vous, en M. de Novemcour; c'est le moyen d'acquérir, dans cette aventure, une réputation d'amant sentimental et tendre, qui vous fasse honnir de tout ce qu'il y a de femmes comme il faut, tant à la cour qu'à la ville.

» Eh bien! je m'abandonne à toi, ma bonne Dary; que faut-il faire? »

« Que faut-il faire? plaisante question! Ne le devinez-vous pas? — Non, en vérité. — Je ne suis pas dupe de cette réserve. Vous voulez que le conseil vienne de moi, afin de mettre à l'abri du remords votre conscience timorée. Allons, il faut vous rendre encore ce service là. Voici mon dernier mot :

» Je l'ai laissée dans l'hôtel, en lui disant que j'avais à faire une commis-

sion en ville, et que j'allais y vaquer avant de la mener chez vous. Ma commission à faire, comme vous le pensiez fort bien, était d'avoir un entretien préalable avec vous; car il faut en finir, et je vois bien qu'avec vos circonspections et vos mesures, nous n'arriverions jamais. Je vais vous la conduire ici, votre Lucrèce; vous ferez vos efforts pour la dompter, et soyez sûr qu'il ne sera pas nécessaire de la menacer de lui tuer un esclave à ses côtés. Si vous ne pouvez surmonter votre ridicule timidité, ou si, contre toute apparence, elle est inflexible, prévenez le sort de *Tarquin*; faites de nouveau river les fers de *Brutus* Aldini, rien ne vous est plus facile. Montval n'aspire qu'à vous servir. Faites saisir *Collatin* Dolimont; vous savez qu'il demeure à quatre pas d'ici. Ordonnez qu'on enlève leur étrange Lucrèce. Que dis-je? elle est tout enlevée. Aujourd'hui sa duègne, inflexi-

ble comme Cerbère, se reposant sur moi de sa pupille, est restée à Paris. La petite est seule à Versailles. Si vous n'en triomphez pas, il faut que vous et moi soyons bien mal-adroits. Craignez-vous l'éclat de votre boudoir dans le cas d'une trop vive résistance? Ordonnez, et j'ai une demeure toute prête où je puis la conduire, comme vous savez. Alors, poussez l'entreprise avec vigueur; brusquez l'attaque, ne vous embarrassant ni des pleurs ni des cris, et soyez sûr qu'on est trop amie de sa petite personne, pour venger sur soi, par un coup de désespoir, l'affront que vous aurez fait à celui qu'elle appelle son époux, et qui n'est, en effet, que son amant favori. Vous ne lui aurez pas plutôt montré que sa résistance doit être inutile, qu'elle prendra du goût à la chose, et qu'elle sera la première à vous provoquer.

Ce discours, et quelques autres de

ce genre, ébranlèrent ou même subjuguèrent un reste de principes vertueux, qui s'était encore refugié dans le cœur de Cerningues, à travers l'océan de désordres dont il était environné. Sans déclarer formellement ses résolutions à la Dary, il la congédia en la priant de lui amener au plutôt sa petite sauvage. Zilia arriva en effet; mais, non moins ferme dans ses résolutions que la veille, quoiqu'elle eût disposée sa toilette avec tout l'art dont elle était capable. Toute femme qui cherche à plaire, dit-on, est à demi-vaincue. Il n'en était pas de même de Zilia, parce que son intention de plaire avait un but étranger à la volupté. Jamais elle n'avait été si belle. Sa parure avait tout le luxe et toute la simplicité d'un demi-habillé du matin. Ce genre semblait annoncer les projets d'une défaite. Cerningues, en voyant tant d'attraits unis à des grâces si touchantes, sentit s'évanouir dans son sein, et le

souvenir des calomnies et les projets d'audace insultante qu'il avait formés, tant il est vrai que, dans quelque position que se trouve une femme, le plus ferme défenseur de sa vertu est elle-même. Les sens impétueux de Cerningues à l'approche de Zilia, furent comme enchaînés par le respect. Vainement il voulut, pour s'enhardir, se rappeler tout ce qu'on lui avait dit de flétrissant sur les mœurs de cette belle personne; un seul de ses regards effaçait tous ses odieux souvenirs, et changeait en admiration ce qu'il avait senti de malveillance et de mépris. Il ne put que tomber à ses genoux, et lui renouveler ses sermens d'amour, ses protestations de services, et ses plaintes relatives à ses souffrances.

Zilia, toujours aussi bonne, aussi compâtissante, mais toujours plus fidelle, dit à son protecteur : « C'est en vain que vous sollicitez des faveurs qui ne peuvent

appartenir qu'à l'hymenée. A ce titre, Dolimont seul peut y avoir des droits. L'amour parfait que j'ai pour lui suffirait pour me rendre fidelle. Jugez de ce que je dois être, lorsqu'à cet amour s'unit le sentiment du devoir. Oui, Monsieur, Dolimont est mon époux. Ce serait vous abuser, que de vous le cacher plus longtemps. J'ignore si vous le connaissez. C'est le plus accompli des hommes. Il est impossible qu'un penchant criminel naisse dans un cœur qui sut apprécier l'avantage d'être chéri par Dolimont.

» Je vous aime, sans doute, Monsieur; vous avez tant de bontés pour moi! mais je vous aime de l'amitié la plus tendre. Unissez les actions aux promesses, je vous aimerai peut-être davantage; mais je n'en serai pas plus disposée à répondre à vos désirs. Voilà un aveu pénible et pour vous et pour moi; mais il est vrai autant qu'il est devenu nécessaire. Maintenant que vous savez que je

suis épouse, vous voyez que je ne m'appartiens pas. Je ne puis donc disposer de moi-même. Si je consentais à vos désirs, vous me haïriez, puisque j'aurais contribué à vous rendre criminel, et je vous aime trop pour m'exposer à un ressentiment aussi mérité. N'espérez donc rien en ce genre de ma reconnaissance, encore moins de mon amour. Je mourrai plutôt que de m'oublier au point de faire quelque chose qui soit indigne et de vous et de moi.

Ce discours fut prononcé avec une véhémence si naturelle, que M. de Cerningues se trouva déconcerté; il balbutia quelques sophismes, il tenta d'obtenir quelques nouvelles faveurs; et, voyant toujours fuir l'espoir du triomphe, l'amour-propre offensé, autant et plus, peut-être, que l'impétuosité de la passion, lui fit penser à profiter des propositions de la Dary. Il s'aveugla sur le crime qu'il allait commettre par le

reproche qu'il croyait avoir à faire à Zilia, de l'avoir jeté, par sa coquetterie, dans un amour qui le livrait au désespoir. Femme cruelle! se disait-il, je triompherai de tes rigueurs; mais aussitôt, pour t'en punir, je t'abandonne à la honte d'avoir cédé; et, te rendant avec mépris à celui que tu dis être ton époux, et qui n'est qu'un amant abusé comme moi, je lui ferai savoir qu'il ne fut pas le seul favorisé par Zilia.

Malgré cette résolution, que lui arrachait le dépit, Cernington, avant de se livrer à un si grand acte d'autorité, affectant un calme qu'il n'avait pas, s'approcha de Zilia, et lui tint ce discours, non sans laisser entrevoir, dans ses regards, le trouble et les desseins criminels qu'il cachait dans son ame.

« Vous voyez l'état dans lequel vous m'avez mis par vos attraits et de perfides complaisances. Il fallait me refuser tout ou me tout accorder, Made-

moiselle ; il fallait me traiter constamment avec une extrême rigueur, ou me laisser profiter de ce que vos regards semblaient me promettre et même me proposer. Vous voulez que l'on vous respecte, et que l'on vous adore ; vous voulez exciter des passions, et que l'on soit calme auprès de vous ; vous voulez allumer un incendie, et que la flamme, ne se communiquant point au-dehors, nous soyons seuls consumés ! Art infernal des coquettes ! Par lui, vous ressemblez aux tyrans qui veulent avoir droit d'opprimer, sans même laisser celui de se plaindre. Mais savez-vous que les sujets vaincus ne sont pas toujours dociles ? Le désespoir est une force terrible, lors même que toutes les autres sont perdues ; celui que vous me voyez, est votre ouvrage. S'il me portait à une extrémité peu digne de moi, vous seule en seriez coupable. La nature vous donna des charmes pour nous

asservir ; à nous, la force pour triompher. L'éducation vous prêta un art coupable pour nous donner des espérances ; à nous, la ruse et le pouvoir dont vous ne sauriez vous garantir. Nos moyens alors sont vils et peut-être odieux ; mais de quelle épithète décorer les vôtres pour les rendre plus chers, et pour nous les faire adopter comme légitimes? Quoi ! par des regards séducteurs, des propos encourageans, des attitudes enivrantes, vous voudrez avoir le droit de nous embrâser et de nous jeter dans un trouble, une agitation, des transports qui fassent le malheur de nos jours, et nous n'aurions pas celui de nous dégager ! Si, après m'avoir séduit de la sorte, vous persistez à jouir de mes tourmens, c'est à moi seul à me guérir ; et, si l'abandon de vos attraits peut seul opérer un soulagement, c'est à moi à me le procurer. J'en ai le droit autant que vous crûtes avoir celui de m'asservir. Con-

sidérez donc que, si vous avez voulu me plonger dans l'abîme, je puis vouloir vous y plonger avec moi. Je puis d'autant plus me livrer à des excès, que c'est vous qui m'y aurez contraint; et mon forfait, si c'en est un, n'aura que suivi le vôtre.

» Réfléchissez donc sur vos dangers, je vous en conjure; j'ai d'autant plus d'intérêt de vous en avertir qu'ils sont nécessairement les miens. Mais, que dis-je? Dans l'état désespéré où me voilà réduit, est-il quelque danger pour moi? Mes malheurs ne sont-ils pas au comble? Il ne me reste qu'à les terminer ou succomber.... Non, non, je ne succomberai pas, je triompherai de cette tyrannie. Nouvelle Armide, vous ne m'aurez pas vainement entraîné sur vos pas; je serai le Renaud qui, domptant votre fierté, ne désertera votre empire qu'après s'y être conduit en souverain. Nous irons, s'il le faut, comme eux, aux extrémi-

tés de l'Océan; mais je serai *heureux*.... C'est ma dernière résolution. Si vous devenez raisonnable, croyez que, dans les transports de ma reconnaissance, je ferai tout pour vous. Mais si je n'obtiens rien que par des moyens violens, nos amours, je crois devoir vous en prévenir, auront une fatale issue.

» Je vous laisse un moment, et reviens. Réfléchissez à ce que vous venez d'entendre : nous sommes quatre qui pouvons être heureux par vous; vous serez trois qui long-temps gémirez dans l'infortune, si vous persistez à m'abandonner aux transports odieux dont vous êtes la cause ».

CHAPITRE VII.

Zilia, pâle et tremblante, ne répondit pas un mot aux dernières paroles de Cerningues. L'étonnement et la frayeur l'avaient également frappée. Cerningues sortit, et la laissa livrée à de tristes réflexions. Mais était-elle bien capable d'en faire? L'effroi comprimait, en quelque sorte, son intelligence. Osant à peine se rendre compte du genre de menaces qui lui était fait, elle resta immobile sur le canapé, et son regard incertain était, pour ainsi dire, celui de la stupidité. On l'avait menacée de violence; on lui avait reproché sa coquetterie : ce reproche, elle sentait l'avoir mérité jusqu'à un certain point. On lui avait tant dit qu'il fallait plaire pour obtenir la liberté de tout ce qu'elle aimait! Quant à la menace, elle ne voyait

que la Dary, qui pût la sauver d'un si grand péril.

Saisissant avec empressement ce rayon d'espérance, elle prit une résolution, sortit du boudoir, traversa une chambre à coucher, passa dans un salon de compagnie, voulut en ouvrir la porte et ne le put. Elle frappa à cette porte : personne ne répondit. Elle tenta d'ouvrir les fenêtres ; cela lui fut impossible. Elle tira, à plusieurs reprises, les cordons des sonnettes; personne ne parut. A cet isolement, un frisson de terreur s'empara de tous ses membres; elle voulut pousser des cris, sa voix expira sur ses lèvres. Elle s'attacha de nouveau à un cordon de sonnette, et bientôt une porte s'ouvrit. C'était le jeune Comte qui, plein d'une politesse affectée, avait, sur ses traits et dans ses regards, une expression de ressentiment secret et de projets de vengeance qui donnaient à sa physionomie deux expressions diffé-

rentes. Zilia ne pouvait s'y méprendre; aussi n'en fut-elle que plus effrayée. Cerningues, la voyant ainsi frémissante, jugea qu'il ne ferait que retarder son triomphe, s'il inspirait de l'effroi. Quittant donc ce ton d'âpreté et de ressentiment qui se mêlait à son faux sourire, il prit de nouveau tout l'extérieur de la soumission et du plus inviolable attachement; et, d'un air timide, respectueux, paraissant non moins effrayé que Zilia, il se jeta de nouveau à ses pieds, lui fit les protestations les plus tendres, et la conjura de lui dire si elle avait pris en considération le désespoir horrible dans lequel elle l'avait jeté.

Cette soumission apparente donna un cours différent aux sentimens de Zilia. Sa frayeur se dissipa; mais l'attitude de Cerningues, les nouvelles protestations d'un amour qu'elle ne voulait pas écouter, la demande qu'il faisait sur les résolutions qu'elle pouvait avoir prises, la je-

tèrent dans un trouble que le Comte, toujours prompt à saisir les situations de Zilia, prit pour de l'émotion. Croyant voir le moment du triomphe, il brusqua l'attaque. Mais Zilia, qui, par le sentiment de sa faute et la crainte d'en porter la punition, avait été d'abord anéantie, retrouva toutes ses forces à l'approche du danger. L'instinct de la vertu donne du courage et de la vigueur à la faiblesse même. Zilia fit une défense si vigoureuse, et lui parla d'un ton si fortement prononcé, que Cerningues, désespérant du succès, lui dit en s'efforçant de manifester un changement subit dans ses desseins : « C'en est fait, vous êtes libre; la vertu triomphe du crime. Je me rendrais odieux à moi-même, si je persistais dans mes projets. Remettez-vous, ajustez votre parure, et partez avec Mme. Dary. Je servirai la cause de votre amant et de votre père; mais nous ne nous verrons plus. Adieu ! »

A ces mots, le Comte sortit. La Dary entra. Elle aida Zilia à se rajuster; elle lui mit un peu de rouge pour effacer l'inégalité de ses couleurs; et l'ayant fait sortir par une porte dérobée, elles montèrent ensemble dans une voiture qui les attendait; mais, au lieu de la conduire à Paris, cette femme criminelle la déposa dans une maison de campagne à une grande lieue de Versailles; et, pour l'engager à y entrer, elle lui dit qu'elle avait à dire un mot à une de ses amies qui habitait cette demeure.

Cette maison était isolée. Quatre murs en fermaient le jardin, le parc, la cour et le petit château. Un concierge, un valet et la Dary en constituaient tous les habitans. La voiture s'était arrêtée sous un des murs du parc; la Dary, avec sa protégée, était entrée par une petite porte dont elle avait la clef; et, traversant un petit parterre, elles étaient

entrées dans la maison sans être aperçues par le concierge.

Quand la Dary fut dans le château avec Zilia, elle lui parla ainsi :

« Ne vous ai-je pas dit que vous étiez une petite sotte, et qu'on ne se jouait pas ainsi avec les grands Seigneurs? Vous allez solliciter des faveurs, et vous ne voulez en accorder aucune. Vous faites plus; vous vous efforcez de plaire, et vous allumez une passion... — Ne m'aviez-vous pas recommandé de faire tous mes efforts pour plaire à ce Monsieur? ne m'aviez-vous pas dit que c'était le seul moyen de réussir? — Sans doute, Mademoiselle; mais vous avais-je dit qu'il fallait inspirer de l'amour, exciter une passion effrénée, et réduire au désespoir le fils du Seigneur le plus puissant de la Cour? Pouviez-vous espérer qu'un homme, que vous auriez embrâsé par vos grâces et par vos attraits, fût assez géné-

reux pour donner la liberté à votre amant, son rival, et le mettre ainsi dans le cas de triompher de toutes les rigueurs que vous lui auriez opposées? Oui, cela aurait pu se faire si, au lieu d'inspirer de l'amour, vous aviez eu de simples complaisances qui, ne laissant naître aucune passion, auraient porté M. de Cernings à des sentimens de reconnaissance qui l'auraient fait voler au secours de tout ce qui vous appartient. Mais savez-vous, Mademoiselle, quel a été le résultat de toute votre coquetterie jointe à tant de rigueurs? C'est que, vous et moi, nous voilà renfermées dans un château isolé, sans pouvoir espérer d'en sortir que par une conduite toute différente de votre part. — O ciel! que dites-vous? Nous sommes renfermées! — Oui, Mademoiselle. Voilà la récompense de toutes mes complaisances pour vous. — Quoi! ne m'avez-vous pas dit que vous

me conduisiez chez une de vos amies ? — Sans doute. La nécessité m'arrachait ce mensonge. Vous allez partir avec Zilia, m'a dit M. le Comte. Vous lui direz que vous la conduisez chez une de vos amies ; mais, en effet, je vous fais conduire toutes les deux dans un château de sûreté. Si vous en dites un mot à Zilia ou à qui que ce soit sur la terre, avant que vous ne soyez arrivée à votre destination, je vous fais enlever d'auprès de Zilia, et jeter, pour le reste de vos jours, dans une prison obscure. Fallait-il, pour le seul plaisir de vous prévenir un quart-d'heure plutôt de vos malheurs, m'exposer au supplice dont j'étais menacée ? N'est-ce point déjà beaucoup trop d'avoir perdu ma liberté, d'être éloignée de mon commerce, de mon époux, de mes enfans ? de m'exposer à toutes les calomnies par mon absence ? de laisser toute ma famille dans les plus grandes inquiétudes à mon égard,

égard, car il me devient impossible de leur donner de mes nouvelles ? d'avoir enfin la certitude d'un sort affreux, parce qu'ayant voulu vous obliger, je n'ai rencontré qu'une jeune personne indiscrète qui m'a fait, ainsi qu'à elle-même, les maux les plus affreux, sans avoir la générosité de vouloir les réparer ? »

Ce discours était fait pour affliger cruellement Zilia ; sa captivité, qui la séparait sans retour de son cher Dolimont, qui la mettait hors d'état de lui annoncer ses malheurs, qui l'exposait à tous les traits de la plus noire calomnie, sans qu'il lui fût possible de se défendre, qui la livrait sans réserve aux persécutions de Cerningues, qui l'éloignait de toute communication avec M. Aldini, était un accident si cruel, qu'il lui devenait, pour ainsi dire, impossible d'en supporter la pensée ; cependant il lui fallait encore trouver des paroles de consolation

pour celle qu'elle croyait avoir aussi précipitée dans l'abîme; car la Dary, lui laissant peu de temps pour penser à ses douleurs, l'entretenait sans cesse des siennes propres.

« Oui, c'est sur moi, sur moi seule, disait-elle, que repose tout le ressentiment de M. de Cerningues. L'amour qu'on a pour vous est un dédommagement, une consolation dans vos peines, et une garantie contre les maux qu'on pourrait vous faire éprouver, d'autant plus que, par quelques faveurs, vous pourriez faire changer votre prison en un palais de délices : mais moi, qui vous ai introduite chez M. le Comte ; moi, qui ai mérité tout son ressentiment pour lui avoir vanté vos grâces, vos attraits, votre ame douce et sensible; moi, qui l'ai abusé, dit-il, qui ai causé ses malheurs, qui me suis attiré sa haine, sans espoir d'inspirer aucun sentiment comme vous, ne

suis-je pas la plus infortunée des créatures ? Va, m'a-t-il dit, après vous avoir quittée ; détermine ton inflexible protégée à des principes de modération et de justice, ou crains la rigueur de mon courroux.

» Ces paroles m'ont fait frémir. Il n'est que trop vrai, me suis-je dit à moi-même, que je ne saurais échapper à la vengeance de M. le Comte. Mademoiselle Zilia ne sera pas moins entêtée, pas moins folle dans sa prison, qu'elle ne l'était à Versailles, et me voilà perdue sans retour ».

La Dary, à ces mots, fondit en larmes. Zilia qui aurait eu besoin de consolations et même de secours, trompée autant par les paroles que par la feinte douleur de cette femme, se vit obligée de chercher à la consoler et à lui donner des forces pour supporter et ses craintes et sa captivité. Elle chercha, dans son cœur, tout ce que le calme

d'une conscience pure et délicate inspire de véritable éloquence. L'amour de la vertu, seule nourriture des ames fortes en présence de la tyrannie, lui communiqua toute son ardeur. « Je suis au désespoir, lui dit-elle, de vous avoir fait jeter dans les fers, lorsque je ne cherchais qu'à en retirer tout ce que j'ai de plus cher au monde. Il faut que mes regrets pour vous soient bien grands, puisqu'ils me font oublier ma douleur pour ne penser qu'à la vôtre. Jugez cependant de mes malheurs, lorsque je n'ai en perspective que le crime ou la captivité : mais, Madame, daignez épargner mon cœur en n'ajoutant pas à tant de douleurs les regrets d'avoir causé vos souffrances. Ne suis-je pas innocente même de la démarche que vous m'imputez? Si je me suis rendue à Versailles, n'est-ce pas sur votre invitation? Vous aviez une intention louable, celle d'être utile à tous les miens;

moi, j'avais celle de vous récompenser généreusement. Si nous n'avons réussi ni l'une ni l'autre, ne l'imputons pas à notre intention, mais à celle du crime qui nous poursuit. Que nous reste-t-il à faire dans cette occurrence? Repousserons-nous un forfait par un forfait? Pour éviter d'être victimes du vice, nous y abandonnerons-nous sans remords? La vertu cédera-t-elle au danger? ne cessera-t-elle pas alors d'être une vertu? en quoi même différera-t-elle du vice, si ce n'est que le vice cède à l'attrait du plaisir, et que la vertu céderait à l'effroi de la crainte? ce qui ajouterait la lâcheté au sentiment de la faute, et me rendrait plus coupable encore que mon persécuteur. La tyrannie du méchant est semblable à l'intempérie de la tempête. Les maux qu'elle nous fait sont tels que, lorsque des torrens de glaçons tombent sur nos campagnes, en ravagent les vendanges et les mois-

sons, on ne peut y opposer que la résignation de la souffrance. — Votre comparaison n'a pas le sens commun, Mademoiselle. Quand la grêle tombe, la nature ne vous a pas consultée, elle ne vous a pas dit : Si tu veux faire ceci, je ne ravagerai point tes campagnes ; mais M. de Cerningues, avant de nous frapper, a mis notre sort en nos mains. — Vous vous abusez, Madame; il nous a mises dans une aussi dure nécessité que la tempête. Si la nature ne nous consulte pas avant de nous frapper, Dieu ne nous a pas consultées avant de mettre des bornes à sa justice. Celles qu'il a posées sont invariables. Il ne nous est pas plus possible de les dépasser, voulant être vertueux, que de franchir celles de la nature. — Mais les premières lois de la nature ne sont-elles pas de veiller à notre conservation? — Oui, par des voies légitimes. — Eh bien! n'est-il pas légitime de réparer les torts qu'on a

commis? Ne m'en avez-vous pas causé de véritables, ainsi qu'à mes enfans, en me précipitant dans cet abîme par vos rigueurs? Ne vous en causez-vous pas de très-grands à vous-même, ainsi qu'à MM. Dolimont et Aldini, en conservant une vertu qui n'est qu'une chimère? — Une chimère! Y pensez-vous? — Sans doute. Que cherchez-vous à conserver par votre vertu? Votre honneur. Eh bien! je puis vous démontrer que les moyens que vous mettez en usage détruiront ce même honneur qu'à tout prix vous voudriez conserver. Que dira-t-on dans le monde, lorsqu'on ne vous verra plus paraître? Quel homme et quelle femme, lorsqu'ils apprendront que vous avez été pendant plusieurs jours ou même plusieurs mois en la possession de M. de Cerningues, le plus aimable, le plus beau, le plus galant cavalier du Royaume, penseront qu'entre ses mains vous ayez conservé votre innocence?

Vous aurez donc perdu votre honneur par la vertu, ou, pour mieux dire, vous aurez perdu votre vertu pour avoir voulu la conserver; parce que la vertu d'une femme est son honneur, et son honneur sa vertu. — Vous vous abusez encore. La conscience est le moi où réside la vertu; elle est impénétrable aux humains. Il n'appartient qu'à chacun de voir dans la sienne. Ce n'est donc pas pour autrui qu'il faut être vertueux, mais pour soi. S'il en résulte un mal, c'est un accident qui ne diminue point le mérite de l'action. L'on ne s'est jamais avisé de dire qu'un guerrier qui, au lieu de sauver sa patrie, mourait en combattant pour elle, eût commis un forfait. Perdre l'honneur en voulant le sauver, est un accident de cette nature. Si les hommes ne nous dédommagent point de nos malheurs, l'on s'en console en pensant qu'ils sont le plus souvent des juges implacables, chargés de la cause

cause du vice pour opprimer la vertu ».

Quoique le mal soit, de sa nature, assez facile à défendre contre le bien, la Dary n'était pas de force dans cette lutte avec Zilia. Elle se retrancha donc sur ses malheurs, sur ceux de Dolimont, de M. Aldini, et se borna à implorer la pitié de celle qui, par une seule complaisance, pouvait finir les malheurs de tant de personnages intéressans. Alors Zilia s'attacha à lui donner des consolations, en lui faisant naître des espérances.

» Croyez, lui disait-elle, que M. de Novemcour, qui a des bontés pour moi, qui même a déjà fait des démarches en faveur de mon père, ne manquera point d'aller ce soir chez Mme. Faber. Cette Dame lui fera part de ses inquiétudes, lui dira que je suis allée, sous votre protection, solliciter la liberté de mon père et celle de mon amant, chez M. de Cerningues. M. de Novemcour est riche

et puissant ; il est aimé du Roi, qui lui a donné d'importantes missions à remplir ; il parviendra à découvrir ma retraite, et nous serons mises en liberté ».

La Dary, quoique effrayée de ce discours qui n'était pas sans vérité, affecta toujours la même douleur. Son but, pour atteindre aux récompenses qui lui avaient été promises, était que Zilia succombât, avant que M. de Novemcour parvînt à les découvrir ; et la chose lui parut si facile, malgré les belles paroles de sa protégée, qu'elle fut bientôt remise de l'inquiétude que lui avaient causée ces observations. Elle répondit même à Zilia, que le Comte de Cerningues était bien au-dessus de M. de Novemcour ; que celui-ci aurait beau vouloir aborder le Roi, cela lui serait très-difficile tant que le Ministre s'y opposerait ; que lors même qu'en parlant au Roi, il prouverait que Zilia fût venue chez M. le Comte de Cerningues, ce ne

serait pas une raison pour que celui-ci fût accusé de l'avoir fait enlever. Elle lui démontra enfin, qu'il n'y avait qu'un seul moyen de sortir de captivité et d'en faire sortir ses amis, celui de fléchir M. de Cerningues, en lui témoignant moins de rigueurs.

« S'il en est ainsi, répondit l'intéressante Zilia, votre captivité sera éternelle. Quant à la mienne, elle durera autant que j'aurai de forces pour supporter l'éloignement de tout ce qui m'est cher. Alors, succombant à mes douleurs, j'irai dans le ciel commencer une vie de délices, compagne inséparable de l'éternité. C'est ainsi que me l'a dit mon père, et mon père ne me trompa jamais. Croyez, ma chère Mme. Dary, que lorsque, pour prix de la vertu, il m'est offert l'estime de moi-même, et les jouissances incommensurables d'une autre vie, le sacrifice de mes jours, pour me l'assurer, n'est rien. Je le ferai sans effort

comme sans mérite, parce qu'il me serait impossible de faire autrement. Celui dont vous parlez, au contraire, me coûterait un Océan de remords, dans lesquels je perdrais infailliblement la vie, et, avec elle, l'estime de tout ce qui m'est cher, la mienne propre et l'avantage incalculable de jouir dans les cieux et pour jamais, de la société de mon amant, de celle de mon père, et de pouvoir ensemble nous mêler dans l'espace pour connaître l'immensité de Dieu, source unique de tout amour et de toute félicité ».

Plus Zilia témoignait de fermeté dans ses résolutions et de philosophie dans ses raisonnemens, moins la Dary désespérait de la vaincre. Elle avait vu tant de beaux principes céder à la nécessité ou même à la simple séduction; elle avait tant ouï dire, que ces belles parleuses finissaient toujours par succomber plus aisément que les autres,

qu'elle était tentée de concevoir d'autant plus d'espérance, qu'on voulait davantage l'anéantir. Elle voyait d'ailleurs entre ses mains une jeune personne, presqu'un enfant, dont il lui paraissait bien facile de disposer. N'ayant jamais pratiqué ni même connu les principes d'une véritable vertu, elle en ignorait le pouvoir. Adonnée même à une foule de vices, devenue digne émule et fidèle agent de Dublançai, dont plus d'une fois elle avait été complice, si elle ne l'égalait pas dans l'invention du crime, elle le surpassait dans les moyens d'exécution. Elle avait prêté les mains aux deux lettres-de-cachet qui avaient opprimé Aldini et Dolimont. Maintenant, elle avait seule conduit l'intrigue qui livrait Zilia au déshonneur; car l'un et l'autre n'attendaient, pour publier cette aventure, que d'avoir consommé la honte de cette jeune personne. En conséquence, la Dary, qui avait deux

intérêts dans cette affaire; premièrement, le mal qu'elle avait projeté, et qui, à égal intérêt, était toujours préféré par elle au bien; secondement, l'argent qui devait lui être compté pour sa récompense, ne vit pas plutôt Zilia dans la position de ne pouvoir lui échapper, qu'elle écrivit en ces termes à Dublançai:

« La troisième victime est sous le couteau du sacrificateur; vous m'entendez: elle résista à vos coups; elle brisa les liens qui l'enchaînaient à votre autel; elle ne brisera point ceux-ci, je vous en réponds. Mais souvenez-vous de votre promesse. Vous m'avez trompée deux fois. Vous me devez, sur la lettre du père, vingt-sept louis; sur celle du fils, trente-cinq; sur l'enlèvement de la fille épouse, vous m'en devez cinquante; car vous ne m'avez rien donné à-compte. Vous avez cru, par des retours de tendresse, pouvoir me faire oublier mon arithmétique; il n'en est

rien. Si je ne reçois, dans la journée de demain, soixante et quinze louis dont j'ai le plus pressant besoin, je dévoile tout au Ministre, dont vous savez que je puis approcher. Vous savez que je sais pleurer à propos, puisque c'est à vous que j'en dois le secret, non moins glorieux que profitable en certaines occasions. Je jouerai mon rôle si bien, que vous seul serez compromis, et gare la bombe ! point de *mais*, de *si*, de *peut-être*, point de paroles enfin, mais de l'argent. Demain, ou si non..... »

» Ne me répétez pas votre éternelle jérémiade: *je n'ai pas le sou!* Cette pauvre sotte de mère, disons mieux, cette marâtre imbécille, que vous avez si perfidement et si complettement abusée, ne vous a-t-elle pas mis à la tête de ses affaires ? vous avez nécessairement de l'argent. Si vous ne me payez pas à présent, en quel temps plus favorable vous acquitterez-vous ? Au reste, ces sortes

d'affaires ne souffrent jamais d'arrérages. Il faut être aussi honne que je le suis pour m'être engagée dans cette troisième affaire, avant d'être acquittée des deux autres. Décidément et sans délais, et sous quelque prétexte que ce soit, je vous attends demain; n'oubliez pas les soixante-quinze auxiliaires ou vous êtes perdu. *Perdu!* c'est à la lettre, entendez-vous? Vous savez où je suis. Si je ne vous vois point de la journée, le soir même je prends la volée avec ma fidelle colombe ».

CHAPITRE VIII.

Dublançai n'était pas un homme à déguiser long-temps son caractère. Se montrer vicieux était pour lui une jouissance ; il ne pratiquait la vertu, même pour tromper, ce qui la convertissait en vice, qu'avec une véritable douleur. Par cela même qu'il avait l'air de faire le bien, ce rôle l'importunait. Cependant, personne n'avait plus que lui le jargon de la probité. Tous les lieux communs d'appareil, il les possédait tellement par habitude, qu'il en débitait des tirades sans y penser, lorsqu'il était auprès des gens avec lesquels il fallait se déguiser. Mais comme dans une seule séance il pouvait épuiser son répertoire, dans les autres il ne faisait que se répéter. Ne tirant rien de son fond, quand il avait débité son savoir,

il était contraint de recommencer. Sa physionomie ne le trahissait pas moins que ses discours. N'ayant jamais qu'un visage composé, lorsqu'il fallait paraître homme de bien, les muscles de son visage ne se contractaient jamais que d'après les leçons qu'il en avait prises; mais, s'agissait-il du mal ? Sa figure se décomposait en une heure de cent façons différentes; parce que c'était son ame alors qui parlait.

Il ne pouvait donc inspirer de la confiance qu'à ceux qu'il voyait rarement (de là son changement perpétuel de société), ou au petit nombre de ceux qu'il parvenait à séduire; et bientôt, de peur d'être connu et repoussé, il se hâtait de les rendre complices de quelque faute à l'aide de laquelle il se rendait nécessaire : alors les vices, avec lesquels il était identifié, prenant sur eux leur empire dans l'habitude de la vie, il n'en conservait pas moins son crédit.

Il avait une prédilection particulière pour le mensonge. Il ne pouvait s'en défendre, même lorsqu'il s'agissait des détails d'une vérité qui devait lui être utile. Quand, par hasard ou par nécessité, il disait vrai, il prenait tant de soin à le faire remarquer, qu'il faisait naître des soupçons auxquels on n'aurait pas songé.

Julie, femme-de-chambre de Mme. de Dolimont, qu'il n'avait pu séduire, avait deviné son odieux caractère. Elle ne cessait d'en parler à sa maîtresse, mais en vain. La Marquise se trouvait tellement engagée avec lui par ces deux lettres-de-cachet, que son ame, pour éprouver moins de remords, avait besoin de se dissimuler la noirceur de l'ame de son complice; deux fois, irritée contre Julie, elle l'avait renvoyée, et deux fois elle l'avait reprise à son service.

Cependant Mme. de Dolimont n'avait aucune affection pour cet homme. Le

seul amour-propre l'avait attaché à Dublançai. Au moment où elle voyait fuir tous les adorateurs, cet homme lui avait offert et même prodigué des hommages. Elle n'existait plus, pour ainsi dire, dans le monde galant, que par lui. Sa liaison avec Dublançai avait été un acte de reconnaissance. Les seconds nœuds qui l'avaient attachée à lui étaient les lettres-de-cachet que, dans son ressentiment, elle avait cru légitimes; mais qui, à présent, aux yeux de sa conscience plus calme, n'étaient que des injustices. Le crime n'enfante pas des rapports aussi doux que la vertu; mais quelquefois l'intérêt commun les rend aussi durables. C'est en vain qu'on les abhorre : on frémit au danger de les voir se briser. On se sent malheureux de s'y être engagé : on craindrait de l'être plus encore, si l'on osait s'en écarter. La crainte de la honte comprime la douleur du remords. La terreur de l'opinion pu-

blique, qui menace, fait supporter la réalité de l'opinion de soi-même, qui tue; et l'on marche à grands pas vers le tombeau, dévoré par les serpens du crime, parce qu'on se livre à la fausse honte de ne point le réparer.

Telle était Mme. de Dolimont. Elle avait perdu sa gaîté. Sa physionomie était un composé de passions contraires, le ressentiment et la sensibilité, le désespoir et la mélancolie, l'ardeur au mal et le remords. N'étant jamais à la conversation, un sourire embarrassé, à travers lequel on entrevoyait la douleur, était sa réponse. Elle semblait vouloir s'occuper de tout, et n'était à rien. L'image de son fils, errant dans le monde et la maudissant, était le vers rongeur qui lui déchirait les entrailles. Ayant oublié la faute de ce fils bien-aimé, elle ne voyait que sa propre rigueur. Si elle le blâmait dans ses discours, c'était pour calmer son amour-propre aux dépens

de son repos. L'accusation retombait sur son cœur, tant elle se sentait coupable d'avoir puni une faute qui, dans le principe, avait été la sienne. Ah! si Dolimont eût encore fait une démarche pour se rapprocher de la mère qu'il aimait, qu'il adorait, que de larmes il lui aurait épargnées! Si elle avait seulement su où il reposait sa tête pour se mettre à l'abri de sa persécution, elle eût pu aller le visiter comme par hasard, ou lui envoyer quelqu'un comme malgré elle pour tenter de se réconcilier avec lui! Elle se rappelait avec délices ces temps heureux où son fils mettait tout son bonheur dans celui de sa mère. Elle aurait consenti à vivre un seul jour dans ces plaisirs délicats, et mourir. Mais le malheur de sa situation était si humiliant, si douloureux pour son cœur, qu'elle n'osait prendre des informations sur la demeure de son fils, de peur, en en demandant auprès de ses amis, qu'elle ne

leur parût suspecte ; et quand elle disait un mot en sa faveur, on croyait voir l'hypocrisie s'unir à la férocité pour opprimer la vertu. Que de larmes, surtout dans ses insomnies, cette situation cruelle lui faisait répandre!

Dublançai était absent quand la lettre de la Dary arriva, pour lui être remise, chez Mme. de Dolimont. La bonne Julie, qui aimait son maître cent fois plus qu'elle-même, détestait proportionnellement Dublançai. Elle était chez le concierge au moment où cette lettre fut apportée. Soit qu'il y ait des antipathies de haine comme des sympathies d'amour, soit que ce fût un simple effet du hasard, Julie, qui vit recommander la lettre par l'exprès avec le plus grand soin, en conçut un désir irrésistible de lire cet écrit. Il lui semblait qu'elle dût y trouver le bonheur de ses jours. Son cœur palpitait d'aise et de frayeur. Elle ne savait comment s'y prendre pour saisir la lettre.

Son œil ardent la dévorait. La femme du concierge vit sa perplexité. « Julie, dit-elle, vous regardez bien cette lettre? Je lis dans vos regards qu'une terrible curiosité vous tourmente. Savez-vous que le mystère avec lequel on l'a recommandée, ne me rend pas moins curieuse que vous de savoir ce qu'on mande à ce méchant homme. Mon mari n'y est point. Vous n'aimez pas plus Dublançai que moi; contentons notre curiosité ».

A ces mots, Julie saute sur la lettre. L'amante la plus vivement éprise, qui craint pour les jours de son amant, ne saisit pas plus avidement l'occasion de savoir s'il lui reste encore quelque espérance. Julie, impatiente, rompt le cachet avec précipitation et sans ménagement; elle lit de concert avec la femme du concierge. Mais que deviennent-elles lorsqu'elles voient les horreurs que cet écrit laisse à deviner!

« Ma chère, dit Julie à sa compagne de

de témérité, laissez-moi porter cette lettre à Madame; et qu'elle ouvre enfin les yeux sur le monstre qu'elle a recueilli dans sa maison. La concierge y consent. Julie monte. La Marquise lit la lettre. Elle ne peut s'étonner assez. Elle voit clairement que les deux lettres pour lesquelles on réclame de l'argent, sont celles de son fils et de M. Aldini. Mais elle ne peut comprendre quelle est la *colombe* qui doit prendre la volée, si les soixante-quinze louis n'arrivent pas dans la journée du lendemain.

Tandis que Mme. de Dolimont délibérait sur le parti qu'elle avait à prendre, Dublançai entra dans l'hôtel. Un signal en avertit Julie; celle-ci en prévint sa maîtresse; et la Marquise, lui rendant la lettre adressée à Dublançai, lui dit: « Cachette-la avec le plus grand soin, et fais-la remettre à son adresse ».

Julie obéit à sa maîtresse, cacheta la lettre, et Dublançai la reçut. Cet hom-

me, accoutumé à toutes sortes d'infidélités, les soupçonnait aisément dans les autres. Quand la lettre lui fut apportée, il reconnut facilement que le cachet avait été rompu ; Julie n'avait pas mis à sa fraude tous les soins qu'elle exigeait. Ne témoignant cependant point s'en apercevoir, Dublançai dit devant la Marquise : « Je ne connais point cette écriture. Voyons cependant, ajouta-t-il en brisant le cachet ; puis il lut en silence.

La Marquise, tremblante, attendait le dénoûment de cette scène. Dublançai, tandis qu'il lisait, détournait l'œil par fois avec adresse pour voir la figure de Mme. de Dolimont. Il connut facilement le trouble dont elle était agitée. C'est elle, se dit-il à lui-même ; c'est elle qui a rompu le cachet de cette lettre. Trouvons un moyen pour nous tirer de ce mauvais pas. Aussitôt il prend la parole, en souriant avec malignité, et dit :

« Il faut avouer qu'il y a dans le

monde des hommes d'une scélératesse inouie! Voilà une lettre infernale qui m'est adressée. Elle me prête des horreurs qui feraient frémir un homme couvert de crimes. Elle me parle d'une victime que j'ai voulu immoler et qui est sous le couteau du sacrificateur. Lisez, Madame, lisez; et dites-moi si vous avez vu une calomnie plus odieuse et plus adroitement ourdie. Qu'espéraient-ils, les monstres! en écrivant cette lettre? Que ne disaient-ils quel est le château où la prétendue victime est gardée! Ils ont pensé qu'on n'aurait pas manqué d'aller sur les lieux s'informer de la vérité ou de la fausseté de la dénonciation. Mais ils sont passés maîtres en calomnie. Ces détours odieux font frémir. Heureusement que le ciel permet que toujours les méchans se décèlent par quelque côté, et qu'ils soient pris eux-mêmes dans les pièges qu'ils ont tendus ».

La Marquise, abusée par la confiance

de Dublançai, crut avoir été dupe de la haine et des détours insidieux de Julie. Elle lut la lettre, pour ne pas laisser soupçonner qu'elle en eût connaissance; elle écouta quelque temps encore les justifications de cet homme, que son amour-propre désirait voir innocent; et convaincue enfin que cette lettre, sans signature, sans désignation précise des localités, et sans nom de la victime, était une calomnieuse imposture pour perdre Dublançai dans son esprit, elle fut sur le point de lui avouer qu'elle avait eu la faiblesse de lire cette lettre, lorsque, conservant un reste de bon sens, elle retint l'aveu qui était près de lui échapper. Mais, le soir, quand elle fut seule avec Julie, elle lui reprocha d'avoir inventé cette lettre, et lui dit que cette aventure lui avait démontré plus que jamais combien Dublançai avait de confiance en elle, et combien son seul attachement à ses intérêts le retenait dans sa maison.

Julie, à cette double déclaration de sa maîtresse, lui dit « Madame, cet homme est tout ce qu'il y a de plus fourbe sur la terre. Votre aveuglement pour lui vous empêchera de le connaître, jusqu'à ce qu'il vous ait tellement plongée dans l'abîme, qu'il vous soit impossible d'en sortir. Deux fois vous avez voulu me chasser parce que je vous ai dit ma façon de penser sur son compte; aujourd'hui, c'est moi qui vous demande mon congé. J'aurais voulu empêcher votre ruine totale. Je croyais en avoir trouvé le moyen. En vingt ans je n'en trouverais pas un aussi favorable. Cependant il tourne absolument et contre vous et contre moi. Il y a donc un sort jeté sur votre personne; je ne veux point le partager. Au reste, en vous demandant mon congé, je ne fais que vous prévenir; car de quoi ne devez-vous point croire capable une personne qui aurait inventé une telle lettre pour détruire Dublançai dans

votre esprit? Je réitère donc ma demande, Madame. Accordez-moi mon congé? »

La Marquise avait en effet résolu de se défaire de cette fille. Ce discours la fit balancer un instant ses intérêts; mais l'amour-propre se mettant de la partie, elle régla le compte de Julie, et il fut décidé qu'elle partirait le lendemain. En effet, dès l'aube du jour, elle arrêta un logement, revint pour habiller sa maîtresse, et, en lui disant adieu, les yeux mouillés de larmes, elle ajouta: « Ma bonne maîtresse, je vous regrette de tout mon cœur. Je vous aimai plus, vous et votre fils, que je n'aimai jamais les plus chers de mes parens. Je vous quitte avec plaisir et avec regrets; avec plaisir, parce que je ne serai plus témoin des malheurs dans lesquels vous vous plongerez chaque jour, de plus en plus, par vos liaisons avec ce Dublançai; et je vous quitte à regrets, parce que je

n'avais pas perdu l'espoir de vous dessiller les yeux sur le compte de cet homme odieux ».

La Marquise ne vit dans cet adieu qu'une fille abusée par son ressentiment contre un homme qu'elle accusait de l'avoir privée d'un maître qu'elle aimait par-dessus tout; et, cessant de l'accuser d'être l'auteur de la lettre qui, la veille, avait causé leur division, elle lui dit: « Notre séparation est devenue nécessaire. Adieu! je ne vous interdis pas ma maison. Je vous dis même que toutes les fois que vous viendrez, je vous verrai avec plaisir ».

Julie, à ces mots, saisit la main de sa maîtresse, la baisa, la couvrit de ses larmes et se retira avec la résolution de ne prendre aucune place, mais de consacrer ses momens à faire sur Dublançai, des découvertes qui pussent être utiles à Mme. de Dolimont.

J'aurais besoin de dire au lecteur ce

qui s'était passé la nuit au château de B...., entre Zilia, la Dary, Cerningues et un autre personnage qui s'y était rendu; je devrais aussi lui dire ce qui était arrivé à Dolimont qui, pour la première fois, quittant la campagne de son ami, était venu rendre visite à son oncle, qu'il n'avait pas rencontré, et s'était de là rendu chez Mme Faber, où il avait trouvé cette Dame et un autre personnage dans la plus amère affliction. Mais, pendant que Zilia avait été aux prises avec Cerningues, dans son boudoir, à Versailles, il s'était passé, entre MM. Aldini et Novemcour, une scène dont je dois rendre compte.

Impatient de connaître M. Aldini, M. de Novemcour s'était rendu à Vincennes. M. le Gouverneur lui avait promis de lui ménager une entrevue avec ce prisonnier. Déjà ce Gouverneur lui avait dit que cet étranger était Indien, et que son nom était Méer-Néridan; nous

nous savons même que M. de Novemcour en avait rendu compte à Montval, qui en avait fait un nouveau motif d'accusation contre cet homme de bien. Cette accusation était parvenue au Gouverneur, qui n'était pas moins impatient que M. de Novemcour, de l'aboucher avec Méer-Néridan; parce que ce Gentilhomme lui avait dit: « Je ne tarderai point à savoir si cet homme est un imposteur. Après avoir passé dix années de ma vie dans le Bengale et dans l'Indoustan, je n'en suis pas revenu sans en connaître le langage, les mœurs et le pays. Toutes les circonstances de la révolution qu'y ont opérée les Anglais me sont familières. Votre Néridan ne saurait donc m'en imposer ».

pas cruelles souffrances;

CHAPITRE VIII.

LE Gouverneur, d'après cette assurance, se permit d'aboucher son prisonnier avec M. de Novemcour. Dès que celui-ci eut dit à Néridan qu'il avait passé dix ans dans le Bengale, ce dernier changea de couleur. Le Gouverneur et Novemcour en conçurent des soupçons. « Vous paraissez bien étonné, Monsieur, lui dit Novemcour, dans le langage des Indous, en apprenant que j'ai vécu dix ans dans vos climats. La crainte aurait-elle glacé vos sens? La crainte, répondit Néridan en français, afin que le Gouverneur ne conçût aucun soupçon; la crainte ne saurait plus avoir aucun accès sur mon ame. Parmi les choses que nous apprend l'adversité, que l'on nous dit être un si grand maître, je compte la résignation dans les

souffrances. Si j'ai paru sensible à l'annonce que vous m'avez faite, c'est que j'ai le plus grand intérêt à connaître des Français qui aient habité le Bengale au moment où les Anglais y ont établi leur puissance. Je vous dirai plus; la crainte seule de ne pouvoir obtenir des éclaircissemens à cet égard m'avait fait redouter la mort. Pourrai-je vous faire une question? En quelle année avez-vous quitté le Bengale? — En 1770, répondit M. de Novemcour. — Ciel! serais-je assez heureux pour obtenir les renseignemens que je suis venu chercher de si loin? Pourrais-je encore vous demander si vous étiez dans le fort Mekrel lorsque les Anglais, par une trahison, le surprirent pendant la nuit? — Quelle catastrophe, hélas! rappelez-vous à mon souvenir! dit Novemcour en frissonnant. Oui, Monsieur, je fus témoin de cette nuit affreuse, et je ne pus mourir! Les monstres! ils égorgèrent sans pitié tout

ce qui appartenait au nom français. Femmes, enfans, vieillards, tout ce qui émeut les sentimens d'humanité chez tous les peuples de la terre, fut massacré par eux! — J'ai vu ces scènes d'horreur. Les Anglais, ayant quelques Indous dans leur armée, je me glissai parmi eux à la faveur du langage et du costume des naturels du pays. J'étais venu chercher un asyle parmi les Français; je n'arrivai que pour être témoin de leurs malheurs. La garnison, quoique surprise, se défendit vaillamment. Deux frégates, non loin du fort, reçurent les débris de votre petite armée. J'entrai dans un temple que les flammes avaient épargné, mais qu'elles environnaient encore; et j'y vis une foule de victimes que les barbares avaient immolées. — Je les vis comme vous, reprit avec émotion M. de Novemcour. Nous avions fait des pertes trop sensibles à nos cœurs, pour nous éloigner de ce rivage sans espoir de re-

tour. Nous allâmes nous assurer par nous-mêmes des malheurs que nous avions essuyés. Ayant feint de gagner le large, le soir, nous nous approchâmes de la terre, et la nuit nous descendîmes cinquante hommes, les plus affligés de l'équipage, pour aller à la découverte, soit parmi les décombres de nos habitations, soit dans les environs du fort, pour savoir si nous pourrions découvrir quelques-uns des nôtres échappés à la fureur de nos ennemis.

Les Anglais s'étaient retirés, comme vous devez le savoir. Nous allumâmes des feux sur plusieurs points de la côte et parmi les décombres du fort. Bientôt, prenant des torches, faites à la hâte avec du chaume, nous nous mîmes à la recherche des morts et des vivans. Nous entrâmes dans le temple dont vous m'avez parlé. Dieu! quel spectacle s'offrit à nos regards! Pas une femme, pas un enfant qui n'y eussent été massacrés.

L'horreur nous frappait tous également; mais chacun avait sa douleur particulière, et cherchait à reconnaître ceux qui l'intéressaient. Hélas! ajouta M. de Novemcour en versant des larmes, je n'eus pas de peine à distinguer les traits de mon épouse. Pâle, sanglante, inanimée, le visage tourné vers la voûte du temple, ses traits angéliques semblaient, en me souriant, m'appeler auprès de l'Éternel, où ses vertus et sa piété l'avaient déjà fait monter. Je me mis à genoux devant elle, la pris dans mes bras, la couvris de baisers, l'arrosai de mes larmes. Je la pressai contre mon sein, et mes étreintes, en faisant jaillir son sang de ses plaies, ne faisaient qu'ajouter à l'horreur de ma situation....

» Mais il me restait mon enfant à découvrir. Je m'arrachai donc de ce corps inanimé, presqu'étouffé par mes sanglots; et, tenant ma torche de chaume, je parcourus, les yeux baignés de lar-

mes, ce sanctuaire profané. Vaines recherches! Aucun des enfans immolés ne ressemblait au mien. Je revins à mon épouse, la pris dans mes bras, l'emportai dans un caveau de l'église, où, lui ayant creusé un tombeau, je la déposai, en demandant au ciel, comme je le demandais à ma Julie elle-même, de me faire trouver ma fille ou de me faire succomber à ma douleur.... Quoi! vous fûtes témoins de tant d'horreurs! ajouta M. de Novemcour en élevant la voix et témoignant une vive indignation; vous voyez mes larmes couler encore au récit de ces évenemens, et votre front, s'épanouissant, semble annoncer que vous éprouvez une secrète joie!»

Le Gouverneur, qui savait comment Néridan avait recueilli Zilia dans ce même temple et sur le sein d'une jeune Française, était loin de partager l'indignation de M. de Novemcour; il participait, au contraire, à l'espérance qu'avait déjà conçu le sage Néridan.

« Ne vous offensez point de ma joie, dit celui-ci à M. de Novemcour ; puisse-t-elle s'accroître encore à mesure que je connaîtrai vos chagrins! Faites-moi la grâce de me dire si vous parvintes à trouver votre enfant. — Hélas! ce fut en vain que, parmi ces ruines et dans la campagne..... — Ne vous fatiguez pas de mon indiscrétion, Monsieur. Votre épouse infortunée, semblable, entre les bras de la mort, à une belle rose sans couleur séparée de sa tige, n'était-elle pas étendue sur les marches de l'autel, du côté gauche du sanctuaire? — Oui, sur les marches du côté gauche. — Elle était vêtue d'une simple toile d'une blancheur éclatante, mais rougie et ensanglantée par deux blessures au flanc droit. — Il paraît que vous l'avez bien considérée. — Heureux père! réjouissez-vous, ajouta Néridan en lui sautant au cou et le serrant étroitement dans ses bras; vous allez vous enrichir de toute

la

la perte que je fais. Votre fille, belle comme le jour, vit encore ; percée d'un seul coup et d'une main mal assurée, elle reposait sur le sein de sa mère, qui, toute morte qu'elle était, la pressait encore contre son cœur. Je lui arrachai ce trésor d'innocence ; je l'emportai dans les déserts. Agée de quatre à cinq ans, elle était pleine d'amabilité, et déjà brillait de tous les prémices de la beauté qu'elle devait avoir un jour. (Nourvemcout, palpitant de joie, les yeux fixes, les lèvres entr'ouvertes, écoutait Néridan avec autant d'attention que d'étonnement). Par-tout où je passais, on me faisait mille accueils en considération de ce bel enfant, dont les grâces surpassaient tout ce qu'on vit en ce genre de plus précieux dans l'Inde. Arrivé sur la côte, et non loin des rives de l'Indus, je m'embarquai sur un navire hollandais. Après avoir erré de climats en climats, pendant douze ans, nous som-

mes arrivés en France, où, pour la première fois, elle a repris les habillemens de son sexe, que je lui avais fait quitter afin de voyager avec plus d'assurance; et cette fille chérie, cette jeune personne pleine de grâces et d'attraits, cette aimable enfant qui se fait aimer de tout le monde, c'est ma chère Zilia. — Zilia, ma fille! O Julie! ma Julie! ma céleste Julie! c'est toi qui, du haut de ta demeure sainte, as veillé sur ses jours! c'est toi qui me l'as conservée!

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

Sheridan alla souvent dans cette retraite méditer sur les grandeurs de la nature.

L'INDOUS,

ou

La Fille aux deux pères.

Par J. P. BRES

Auteur de Reconnaissance et Repentir, La Trémouille, &c.

TOME VI.

A PARIS,
A la Librairie Économique,
rue de la Harpe N°. 94, ancien Collège d'Harcourt.
1809.

Lafrançois Sculpsit.

L'INDOUS

OU

LA FILLE AUX DEUX PÈRES.

CHAPITRE I.

A ces mots, M. de Novemcour s'élance à son tour dans les bras de Néridan ; il se livre aux transports de la plus vive reconnaissance. Il était dans le délire de la joie. « Zilia est ma fille, s'écriait-il à tous momens. Comment ai-je pu ne point la reconnaître? Je croyais revoir en elle ma Julie. J'ignorais si le sentiment qui parlait à mon cœur, était le sentiment de l'amour ou celui de l'amitié, et c'était celui de la nature ! Je me reprochais, à cause de ma Julie, de l'aimer trop; je me reprochais, à cause de sa ressemblance avec ma Julie, de ne l'aimer pas assez. Ah ! je

l'aimerai dorénavant autant qu'elle mérite de l'être, et ma Julie m'en saura gré; j'aimerai une seconde elle-même, et je l'aimerai encore pour elle. Brave Néridan, comment Novemcour pourra-t-il vous témoigner sa reconnaissance? Eh quoi! je suis dans l'ivresse de la joie, et vous pleurez! Vous m'avez rendu l'homme le plus heureux de la terre, et vous vous affligez! Calmez vos inquiétudes, je briserai vos fers : dût-il m'en coûter mes charges et ma fortune, Néridan sera mis en liberté».

« J'ignore, lui répondit Néridan, si ces larmes sont de joie ou de chagrin, ou si elles ne sont pas causées par l'une et l'autre à-la-fois. Je puis cependant vous assurer que ce n'est point ma captivité qui cause ma douleur. Combien je la bénis, puisqu'elle restitue à ma Zilia tout ce qu'elle doit avoir de plus cher au monde. Mais faut-il vous dire la vérité? J'aime à tel point cette aimable

enfant, que, par une contradiction à laquelle je ne m'attendais pas, ce qui faisait l'objet de mes désirs, lorsque je le cherchais, est, en quelque sorte, celui de mes regrets, depuis que je l'ai trouvé. Vous voilà père de Zilia, et je ne le suis plus; par mes soins, vous l'avez retrouvée sans la chercher, et moi, je l'ai perdu en faisant mes efforts pour la conserver. Vous étiez heureux sans elle; elle faisait mes délices sur la terre. Vous l'aviez oubliée depuis douze ans; depuis douze ans, je ne vis que pour elle. Comment supporterai-je la vie, isolé de l'univers ? La guerre et les Anglais m'ont privé, comme vous, de tout ce qui me fut cher : vous recouvrez tout en retrouvant une fille chérie; moi, je perds tout en vous cédant Zilia. — Que dites-vous, s'écria M. de Novemcour? Vous perdez tout en me cédant Zilia ! Non, non, vous gagnez tout en me la cédant, puisque votre

prison, que je vais faire ouvrir, vous en avait privé, et que c'est en me la restituant que je vais vous rétablir auprès d'elle. Pourra-t-elle cesser de vous considérer comme son père, après vous avoir tant aimé? Vous vous demandez comment vous supporterez la vie étant isolé de l'univers? Mais Dolimont ne sera-t-il pas votre fils? Et moi, cher Néridan, ne serai-je pas votre ami? Quelle association nous allons faire! Quels mortels seront plus heureux que nous! »

Il dit, et prodigue de nouveaux embrassemens à M. Aldini; il lui donne les noms de libérateur, de sauveur et d'ami. — Hélas! lui répondit Néridan, je crains bien que vous rétractiez ces doux surnoms, lorsque vous aurez vu Zilia. Elle est belle; elle a de l'instruction, des sentimens; mais elle s'obstine à vouloir me considérer comme son père. Elle me chérit comme

si je l'étais. Depuis ma détention seulement, je lui ai dit, pour la première fois, que je ne lui avais pas donné le jour, et qu'elle est Française. Ne me blâmez-vous point de l'avoir laissée si long-temps dans une erreur qui nous fut toujours si chère?

A ces mots, M. de Novemcour apprit à Néridan par quel hasard il avait fait la connaissance de Zilia; combien, depuis ce temps, s'intéressant à son sort, il avait fait de progrès sur le cœur de celle qu'il considérait déjà comme sa nièce, puisque Dolimont était le fils de son frère.

Ces détails firent un grand plaisir à Néridan. Il se plut à considérer les attractions de la nature et ses préférences inconcevables dans les rapports les plus secrets de ses forces spirituelles et morales. M. de Novemcour lui apprit enfin les démarches qu'il avait déjà faites pour la liberté de son neveu et pour celle du père de Zilia.

Le Gouverneur, enchanté de ces explications, jouissait du bonheur de ces deux hommes, comme du sien propre. Il s'en applaudissait comme d'un bien qui était son ouvrage. Il était dû à l'humanité avec laquelle il traitait ses prisonniers. On connaît le caractère des Rois à celui des gardiens de ses prisons, comme celui des grands Seigneurs à celui des valets de leur anti-chambre. Si les valets sont insolens, le maître est impérieux ; si le gardien d'une prison d'État est humain, le Monarque n'emprisonne que par nécessité. On peut dire que c'est avec peine qu'il remplit son devoir, lorsqu'il se décide à jeter un de ses sujets dans les fers.

Le Gouverneur ne borna point sa tâche, en faveur de Néridan, à le traiter avec douceur dans les murs ténébreux de sa prison, il se déclara son défenseur et son ami particulier ; il s'unit de fait et d'intention avec M. de

Novemcour, pour le servir auprès du Roi; et ces trois sages, après s'être concertés sur la marche qu'ils avaient à tenir pour déjouer le complot de leurs ennemis, se séparèrent avec la promesse de se revoir au premier jour.

M. de Novemcour, brûlant de voir sa chère Zilia, et de lui apprendre qu'il avait le bonheur d'être son père, se rendit chez Mme. Faber. Il était sept heures du soir; il la trouva dans la plus grande inquiétude. « Où est ma fille, dit-il en entrant? Où est ma Zilia? — Elle est partie ce matin pour Versailles, répondit Mme. Faber; c'est le troisième jour qu'elle s'y est rendue pour solliciter la liberté de son père. Conduite par une femme que j'ai connue autrefois, mais que, depuis bien long-temps, j'avais perdue de vue, elle est allée chez le Comte de Cerningues, homme sur les mœurs duquel j'ai appris aujourd'hui des choses étranges. Hier et avant-hier,

elle est arrivée avant trois heures; il en est sept aujourd'hui, et elle n'arrive pas ! Faut-il vous dire plus ? Je n'ai point trouvé hier soir dans Zilia, lors de son retour, ce ton naturel, franc et joyeux qui lui est ordinaire; elle avait un fonds d'inquiétude, un sentiment intérieur d'affliction qu'elle s'efforçait vainement de cacher, un air de gêne et d'embarras dont je n'ai pu pénétrer le mystère. Zilia est jeune, Monsieur, et bien jeune. Ce M. de Cerningues a une si mauvaise réputation !..... Je crains bien..... Oh ! vous n'avez pas idée de tout ce que je souffre ! Si Zilia..... ! Dieu ! préservez-moi d'un tel malheur !... Brave et cher M. Aldini, qu'aurai-je à vous répondre, quand vous me demanderez le dépôt qui m'a été confié ?

CHAPITRE II.

Ces paroles glacèrent d'effroi M. de Novemcour. Quelle inquiétude les rapports de Mme. Faber ne donnaient-ils pas à un homme qui, venant se mettre en possession d'un véritable trésor pour son cœur, voyait qu'il était possible que cette jeune personne lui causât plus de tourmens, par sa présence, qu'elle ne lui en avait causées par son absence. Jeté dans des tristes réflexions, il balançait pour demander de plus amples explications à Mme. Faber, lorsqu'on frappa à la porte; mais tandis qu'ils vont accueillir ce nouveau personnage, qui parut inconnu à M. de Novemcour, quoiqu'il lui fût extrêmement attaché, voyons quelle était la situation de Zilia.

L'appartement dans lequel on l'avait déposée, était meublé avec une élégante

somptuosité. Zilia n'y avait vu que la Dary; et celle-ci l'avait prévenue qu'il n'y avait dans la maison qu'une seule personne, un laquais, dévoué à toutes les volontés de M. de Cerningues. Une petite bibliothèque ornait un cabinet de travail, où les peintures et les dessins les plus voluptueux présentaient à l'imagination des idées d'autant plus luxurieuses, que chaque scène était légèrement voilée par un sentiment de pudeur. Les livres de la bibliothèque étaient un choix de tous les ouvrages séducteurs tant anciens que modernes; et, depuis l'innocence le plus adroitement abusée, même par le sentiment, jusqu'à la licence la plus effrénée des associations de débauche, tout était recueilli dans ce petit nombre de livres, où l'on n'avait rien épargné pour la beauté des caractères et du papier, la correction des estampes, et la richesse comme l'élégance dans la couverture. Plusieurs

de ces livres même n'étaient au-dehors que des peintures, tant sur les marges que sur les cartons, analogues au genre de volupté dont avait parlé l'écrivain.

La Dary, après avoir fait semblant de se livrer à une profonde douleur, feignit de vouloir faire de nécessité vertu, et dit à Zilia : « Quand je passerais ici mes jours dans la désolation, quand je verserais des larmes à inonder cet appartement, je n'en serais pas moins captive. Puisque ces lieux-ci sont réellement beaux, quoiqu'on dise qu'il n'y a point de belle prison, j'aime mieux être dans celle-ci, que dans un asyle obscur, où l'on nous refuserait tous les secours de la vie. En conséquence, je vais toujours me distraire, en m'occupant de toutes les galanteries que nous a faites notre tyran ».

La pauvre Zilia, qui ne formait aucun doute sur les sentimens de la Dary, et qui se croyait obligée de la consoler,

pensant qu'elle était seule cause de ses malheurs, s'estimait heureuse que cette femme prît courage et voulût surmonter les chagrins de sa situation; en conséquence, elle s'efforçait de cacher sa propre douleur, et feignait de prendre quelque plaisir au genre de distraction que lui offrait sa compagne d'infortune.

Cette femme, savante dans tous les genres de séductions, tint à Zilia une foule de propos, qui, indirectement, tendaient au but qu'elle se proposait. Ces propos renfermaient des maximes insidieuses, qui, sans approuver directement les complaisances d'une femme, faisaient sentir qu'elles étaient excusables lorsqu'elles étaient commandées par la nécessité, et qu'elles n'étaient pas même sans une certaine vertu, lorsqu'il en résultait un bien en faveur d'une tierce personne que la nature ou les lois nous mettaient dans le cas de secourir. « Avouez, ajoutait-elle, que si, pour

rendre service à quelqu'un, nous sommes par fois obligées de consentir à certaines choses, nous sommes encore bien heureuses, dans notre malheur, de n'avoir que des sacrifices de ce genre à faire à nos amis. Il ne s'agit pas ici, comme fait un guerrier, de lever une armée, de sacrifier toute sa fortune pour l'équiper et la nourrir, de supporter les fatigues des marches et des campemens, de braver l'intempérie des saisons, d'aller sur un champ de bataille verser tout son sang pour sauver un ami, l'on ne nous demande que de nous laisser combler de caresses et de présens. C'est une violence qu'il faut se faire, il est vrai; mais convenez que, s'il y a de la douleur dans un tel sacrifice, il n'est pas sans plaisir. Je m'accoutumerais fort bien ici, si je ne savais pas que mon absence de ma famille nuit à mon époux et à mes enfans. — Et qu'elle peut vous entacher d'une espèce de déshonneur, ajouta dou-

cement Zilia. — J'en conviens, répliqua la Dary. Je ne suis pas encore si déchirée, que ma fuite ne puisse donner lieu à quelques interprétations malignes; mais il faut savoir prendre son parti dans les malheurs qui ne nous arrivent que par la faute ou par l'inconséquence d'autrui. — C'est moi que vous attaquez par cette réflexion, Mme. Dary. — Je ne vous attaque point, je dis seulement une vérité. Vous êtes si douce, si aimable; je vous aime d'une affection si tendre, que je souffrirais plutôt mille morts de votre part, que de vous blâmer. Vos préjugés, ou pour mieux dire, un faux raisonnement fait tout notre malheur. Je ne vous connais pas d'autre défaut. Il faut en pardonner à ses amis. — Et de quel faux raisonnement parlez-vous ? — Parbleu, n'est-ce pas raisonner faux, que de dire: je ne céderai pas, parce que je veux garder mon honneur ? et pourtant vous le perdez cet honneur,

précisément parce que vous ne voulez pas céder. Si la chose était faite, vous seriez à présent chez Mme. Faber. Votre amant et votre père seraient en liberté. Votre honneur serait intact, puisqu'il n'y a que Mme. Faber et moi qui saurions que vous avez été chez M. de Cerningues; que d'ailleurs nous aurions ignoré ce qui s'y serait passé: au lieu qu'à présent, ayant disparu, ayant été dans une maison isolée avec M. de Cerningues, qui passe pour l'homme le plus aimable, le plus séduisant, le plus dangereux du Royaume, vous auriez mille voix, vous vous transporteriez à-la-fois en mille endroits de la France, vous feriez entendre un millier de témoins, que le public croirait fermement que vous fûtes d'intelligence avec ce jeune Seigneur. Vous voyez donc bien que le chemin que vous avez pris pour conserver votre honneur, est précisément celui qui vous en écarte, qu'en

sortant d'ici, pour peu que vous y demeuriez encore, vous passerez pour avoir été l'amante de M. le Comte de Cerningues. Que résultera-t-il de cet événement? que M. le Comte de Dolimont, que vous aviez eu dessein de sauver, languira dans les prisons; et que, fût-il, mis en liberté, il serait nécessairement perdu pour vous; car ne pensez pas qu'un jeune Seigneur comme lui, aille flétrir son nom en l'accolant à celui d'une personne qui se sera publiquement déshonorée. Voilà donc votre position, Mademoiselle. Ou vous resterez ici pour vous déshonorer et perdre Dolimont, en laissant votre amant et votre père dans la captivité, ou vous en sortirez ce soir exempte de blâme et réunie pour jamais aux deux personnes que vous aimez uniquement sur la terre; et toute cette alternative repose sur une simple complaisance, à laquelle vous ne voulez point vous décider ».

Zilia

Zilia poussa un profond soupir; et, après quelques réflexions, elle dit: « Je n'ai rien à opposer à vos raisonnemens, si ce n'est que je sens que j'aimerais mieux mourir que de manquer à Dolimont; mais que je crois qu'en ne lui manquant pas je mourrai également, car je ne survivrai pas à un déshonneur qui me ferait perdre le cœur de mon époux. Lorsque je pense qu'en mourant pour lui rester fidelle, je n'en serai pas moins à ses yeux la plus infâme des créatures; qu'il maudira mon souvenir; qu'il cherchera, dans quelque autre amante, une vertu moins vraie, qui lui fasse oublier le vice idéal de celle qu'il adora et qu'il abhorrera pour la vie, je ne sais plus à quelle détermination m'arrêter. Dois-je, le laissant dans les fers, le désespérer par une apparente infidélité, tandis que je lui aurai été fidelle, ou dois-je, infidelle, le sauver par une apparente fidélité, et lui conserver le bonheur? D'une part, sont tous.

les malheurs; de l'autre, tous les plaisirs. La conscience seule, entre ces deux situations, maintient l'équilibre de la balance; car le raisonnement semble devoir la faire pencher entièrement du côté du vice. — Si le raisonnement prononce en faveur de ce que vous appelez vice, la conscience ne vous dit-elle pas aussi que, par la contrainte où vous voilà, toute la faute est à Cerningues, et non pas à vous? N'est-ce pas lui qui emploie la force pour vous réduire? Sa violence seule ne commet-elle pas le forfait? Pouvez-vous vous imputer à crime ce que vous êtes obligée de faire? La faute d'autrui peut-elle être la vôtre? N'est-il pas vrai que, s'il ne dépendait que du sacrifice de vos jours pour éviter une infidélité, vous le feriez sans balancer? — Oh! oui, sans balancer! — N'est-il pas évident que lorsque, pour éviter une faute, on a sacrifié jusqu'à sa propre vie, l'on doit être réputé innocent

aux yeux de la conscience, si, malgré soi, on la commet ? — Cela me paraît évident. — Eh bien ! vous seriez donc innocente en sauvant vos amis au prix que l'on ose exiger. — Mais je n'ai point fait le sacrifice de ma vie ? — J'en conviens ; mais ne seriez-vous pas dans l'intention de le faire, s'il pouvait vous délivrer de la situation fatale où vous voilà jetée ? Si vous ne le faites pas, c'est que le déshonneur s'ensuivrait également ; et que, non-seulement vous ne délivreriez pas vos amis, mais que vous les plongeriez encore dans la plus amère douleur. En succombant donc, vous faites un plus grand sacrifice que si vous donniez votre vie ; et qui fait plus, doit être aussi innocent que celui qui fait moins ».

Zilia, vaincue par ce raisonnement qui avait un côté louche, que l'instinct de la conscience lui faisait pressentir, sans que les yeux de son esprit pussent l'apercevoir, resta sans réplique. La

Dary triomphait. Qu'elle eût été charmée que Cerningues fût arrivé en ce moment ? Mais elle devait attaquer Zilia par un raisonnement plus solide que celui qu'elle venait de lui faire, et dont le seul hasard lui fournit l'occasion.

Il y avait, dans la chambre à coucher de Zilia, deux tableaux. L'un représentait Judith dans les bras d'Holopherne, lui prodiguant tous les trésors d'une trompeuse volupté; l'autre, Judith profitant du sommeil d'Holopherne pour saisir son damas. On la voyait, toute nue, écartant une partie des draperies du lit du Général Assyrien, d'où elle sortait, et faisant glisser le tranchant de l'acier mortel sur le gosier du barbare, d'où jaillissaient des flots de sang.

Zilia considéra ces deux tableaux, dont les deux personnages de chaque sexe étaient ressemblans dans les deux peintures; ce qui lui donna à penser qu'elles représentaient deux situations

des mêmes personnages. Elle en demanda l'explication à la Dary, qui lui dit : « Ce premier tableau représente Judith dans les bras d'Holopherne ; et celui-ci, le moment où elle lui coupe la tête. — Qu'étaient donc cette Judith et cet Holopherne, répliqua Zilia ? — Ah ! j'oubliais que vous êtes étrangère, et que nos livres saints ne vous sont pas familiers.

« Holopherne, Général de Nabuchodonosor, Roi des Assyriens, vint, avec cent trente-deux mille hommes, attaquer plusieurs cantons du peuple Juif. Après les avoir soumis, il se disposa à faire le siége de Béthulie. Une jeune veuve, nommée Judith, parée de ses plus riches habits, sortit de la ville, et, résolue de triompher elle seule, par ses attraits et par son courage, de cette armée victorieuse, elle passa dans le camp ennemi, se présenta à Holopherne, qui, charmé de ses grâces et de son esprit,

autant que de sa beauté, en devint passionnément amoureux. Judith opposa d'abord quelques rigueurs aux vœux du Général Assyrien; mais un jour que cet homme fit, dans son camp et avec ses officiers supérieurs, un grand festin, elle consentit à coucher avec lui. Holopherne, énivré de voluptés, s'endormit; Judith profita de ce moment de sommeil pour couper la tête au barbare, l'emporta, traversa tout le camp des Assyriens, et rentra dans Béthulie, où l'on exposa cette tête sur une pique, au-dessus d'une des portes de la ville.

» Les assiégés, profitant du désordre et de la terreur que cet événement avait jeté parmi les assiégeans, fondirent inopinément sur eux, les taillèrent en pièces, et s'enrichirent de butin.

» Cette femme, coupable d'impureté, fut louée de son action; elle fut portée en triomphe; le Grand-Prêtre des Juifs quitta Jérusalem pour venir voir

Judith ; il la bénit, et lui assigna, pour sa portion au butin, toute la dépouille d'Holopherne.

» Vous voyez, ajouta la Dary, que Judith n'était pas renfermée comme vous ; elle vint de Béthulie exprès pour tâcher de plaire à Holopherne. Les Juifs ne s'amusèrent pas à lui chercher des torts dans le sacrifice qu'elle avait fait de sa pudeur ; ils ne virent que le service qu'elle avait rendu. Ce sacrifice, non-seulement ne fut pas regardé comme un crime, mais il fut mis au nombre des plus grandes vertus. Il n'est pas un poète qui n'ait chanté Judith ; pas un historien, pas un orateur qui n'ait vanté sa vertu et son courage ; pas un peintre qui n'ait exercé son pinceau à les célébrer.

» Le sort vous a placée dans une position bien différente. Vous n'avez rien à craindre, comme Judith, des suites de votre abandon. Tous vos malheurs

naîtront seulement de votre refus à le faire. Si vous vous y soumettez, vous sauvez votre époux, votre père, vous et votre honneur, et vous n'avez pas une goutte de sang à verser. Votre position est la même que celle de Judith, quant au prix et au sacrifice; elle n'est différente que pour les dangers; ce qui vous la rend plus favorable ».

Zilia ne répliqua pas un mot. Sa position était cruelle : mais la Dary vit, avec plaisir, que Zilia, pendant plus d'une heure, ne cessa de fixer ces deux tableaux; si elle en détournait les yeux un moment, c'était pour répandre quelques larmes, et se livrer à de profondes réflexions.

Cependant, vers les sept heures du soir, le Comte de Cerningues arriva. Son abord fut gracieux, autant que sa position lui permettait de l'être. Après le premier salut, il garda quelques momens le silence. Zilia avait son mouchoir devant

devant les yeux et l'arrosait de ses larmes. Cerningues prit enfin la parole, et, adoucissant sa voix autant qu'il lui fut possible, il parla ainsi :

« Je devrais, pour vous faire ma cour, Mademoiselle, n'imputer qu'à moi seul l'état douloureux où je vois que cette mesure de rigueur vous a plongée ; mais je ne connus jamais les détours du mensonge et n'arrivai jamais au dénouement d'une aventure que par la vérité. Je ne pensais nullement à vous, j'ignorais même qu'il existât dans Paris une beauté supérieure à tout ce qui a droit aux hommages de notre sexe. Si la renommée de vos charmes n'était point venue à la cour, il ne faut l'attribuer qu'à l'isolement dans lequel vous avez vécu. Si j'avais connu tant d'attraits, si j'avais pu croire qu'il en existât de semblables sur la terre, loin de m'exposer à tomber sous vos coups, je vous aurais fui cent fois plus que le plus dangereux

ennemi, et je vous aurais accordé votre demande sans vous voir. Mais, quand vous vous êtes offerte à mes regards, quand j'ai vu réunies en vous tant de grâce et de beauté, qu'il en faudrait beaucoup moins pour embellir une foule de femmes à prétentions, qui passent pour être belles, j'ai senti que j'avais eu tort de vous approcher, et si je n'avais pas craint d'avoir l'air de vouloir vous faire une malhonnêteté, je vous aurais fui aussitôt, comme un ennemi de mon bonheur et de ma tranquillité.

» Encore aurais-je peut-être eu la force de triompher de l'effet de votre première vue, si vous n'y aviez pas ajouté des regards enchanteurs dont chacun me perçait le sein et me ravissait l'ame. Ils avaient toute l'expression du sentiment, et me flattaient d'un espoir qui faisait tout le charme de ma vie.

» Telle a été la vraie source de la

passion irrésistible que vous m'avez inspirée, Mademoiselle. Elle fut donc entièrement votre ouvrage. Vous eûtes l'intention de me dompter; vous êtes mon vainqueur. Tous les maux donc que pourra nous faire cette passion, vous devez vous les imputer. Si, au lieu de chercher à me séduire par vos regards, vous m'aviez signifié par eux, dès le premier moment, que je n'avais aucune espérance à former, je vous aurais aimée sans doute; car qui peut vous voir sans éprouver ce sentiment délicieux? mais mon amour n'eût pas été une passion impérieuse, un emportement irrésistible, un délire de cœur et de raison, qui ne connaît de frein que le plaisir. Oui, Mademoiselle, j'ai prononcé ce mot, malgré moi; mais il le fallait, pour mon repos et pour le vôtre. Cédez à mes vœux, je vous rends à tous ceux que vous pourrez former

contre votre bonheur. Rendez-moi semblable, par vos bienfaits, à mon rival, et j'aurai la générosité de vous servir, voulussiez-vous, pour votre vengeance, ma fortune et ma vie. Faut-il avoir la douleur de vous le répéter? Ma passion est insurmontable et ma résolution est inflexible : Je mourrai ici de douleur, ou je triompherai de votre indifférence. Vous y serez malheureuse; ce sera un chagrin de plus pour moi; mais cette solitude, impénétrable à tous les regards, nous mettra à l'abri des recherches. Vous n'avez que M. de Novemcour qui puisse vous réclamer; et à qui vous demandera-t-il? Quel mortel lui dira que je vous ai fait enlever, quand l'univers l'ignore? D'ailleurs, M. de Novemcour vous connaît si peu! Ayant passé sa vie dans les Indes, ou dans les différens États de l'Europe, il a si peu de connaissances à la Cour! N'espérez donc pas en lui.

» Je vous dis toutes ces choses pour que vous appreniez que, par vos rigueurs, nous sommes irrévocablement destinés à être malheureux.

» Mais daignez-vous avoir quelque pitié de mon tourment ? Vous décidez-vous, une seule fois, à me donner une heure, une minute? Je laisse le reste de vos jours à Dolimont. Je vole à la Cour, j'en obtiens la mise en liberté de votre père et de votre amant; et si, après ce moment de sacrifice, l'aspect d'un homme que vos charmes auront rendu malheureux, vous déplaît, je m'exilerai, s'il le faut, aux extrémités de la terre, afin que, de la vie, vous n'entendiez parler de moi.

» Telle est donc notre position. Vous avez cherché à me séduire; vous l'avez fait; vous demandez la liberté de votre amant et de votre père, je vous l'offre, quoique ce ne soit pas moi qui la leur aie ravie; mais je vous demande la mienne

en récompense; c'est vous qui m'en avez privé! et vous me la refusez! En me la refusant, vous perdez vous-même la vôtre, et vos amis restent dans les fers. De quel côté est la justice? Mon sort, le vôtre et le leur est en vos mains ».

CHAPITRE III.

Tandis que Cerningues parlait ainsi, Zilia, penchée sur un canapé, son mouchoir toujours devant les yeux, écoutait en silence; et la Dary, s'étant introduite dans un cabinet à porte vitrée, faisait signe au Comte qu'elle voulait lui parler. Cerningues quitta donc un moment Zilia pour aller vers la Dary, qui lui dit: « Formez l'attaque, Monsieur; j'ai circonvenu la forteresse; je suis entrée en pour-parler. On ne demande qu'une capitulation honorable. Ne vous arrêtez point à quelque difficulté de règle, et triomphez, ou je regarde votre réputation comme usurpée ».

Après ces paroles, la Dary se retira, et Cerningues se rendit de nouveau auprès de sa jeune captive. Mais, quoique Zilia eut son mouchoir devant les

yeux, elle était trop préoccupée de son danger pour être en effet plongée dans l'accablement où elle paraissait être. Si elle n'avait pas répondu à Cerningues, c'était parce qu'en le laissant parler, elle gagnait du temps; secondement, parce qu'elle méditait mieux sa réponse. Lors donc qu'elle s'aperçut que Cerningues changeait de place, détournant un peu son mouchoir, elle reconnut la Dary dans le cabinet; et, sans entendre précisément tout ce qu'elle disait, elle finit par le comprendre entièrement, tant par ses gestes que par l'expression de sa physionomie.

Dès ce moment, il se fit une révolution dans l'esprit de Zilia. « J'ai été jouée depuis le commencement, se dit-elle. Je m'apitoyais sur son sort, et je devais la redouter; que dis-je? Une telle femme pourrait-elle être dangereuse? L'intérêt, sans doute, l'a portée à se déclarer contre moi; l'intérêt la fera

agir pour moi. Résistons cette nuit seulement ; et demain, je serai mise en liberté par celle qui m'a jetée dans cette odieuse prison ».

Comme elle faisait cette dernière réflexion, Cerningues vint de nouveau se placer à ses côtés ; et, reprenant son discours, il se mit en devoir d'agir encore plus qu'il ne parlait. Alors Zilia, prenant la parole à son tour, lui dit : « Je ne sais, Monsieur, si c'est de la sorte qu'on fait l'amour en France ; mais dans les climats où j'ai reçu le jour, on ne se conduit pas ainsi. Vous me demandez des faveurs, et, si je vous les accorde, vous me rendrez aussitôt à Dolimont. Cette proposition est, à mon gré, tout ce qu'il y a de plus insultant pour une femme. Si vous m'aimez, comment pouvez-vous déclarer que vous me rendrez aussitôt à Dolimont ? J'ai la vanité de penser que, si je vaux la peine d'être obtenue, je vaux celle

d'être conservée. Je ne puis être à deux; je me donnerais plutôt la mort. Si vous m'aimez réellement, si vous avez le pouvoir de me retenir, je ne puis appartenir à Dolimont. Alors, ayez donc les manières d'un homme fait pour être aimé, je serai à vous; mais à condition que vous serez assez généreux pour ne jamais me céder à nul autre. — O Mademoiselle, s'écria Cerningues, en tombant à ses genoux! Comment n'accepterais-je pas la condition que vous m'offrez? Elle me donne au centuple de ce que je désirais. Je vous jure que je vous prends, dès ce moment, pour l'amante de mon cœur, et que, si je puis y décider mon père, je ne balancerai pas à vous donner ma main. D'après cette acceptation, vous ne balancerez plus, j'espère, à céder à mes brûlans désirs? — Mais vous ne m'avez pas juré que vous me défendrez contre les attaques de Dolimont..... — Ah! je vous dé-

fendrais contre l'univers. — Eh bien ! ajouta Zilia, en souriant avec grâce, et tendant une de ses belles mains pour relever Cerningues, je vous accepte pour mon Chevalier ; et la première tâche que je vous impose, est de défendre mon honneur contre un ravisseur qui a la lâcheté de vouloir abuser de la captivité qu'il me fait souffrir, pour obtenir des bienfaits qui ne sont dus qu'à l'amour. Ordonnez-lui de cesser d'infâmes poursuites ; et vous, mon beau Chevalier, comptez que, si vous parvenez à le réduire dans les bornes du devoir, je me prononcerai en votre faveur, dans trois jours. — Ciel ! encore trois jours ! — C'est le droit de mon sexe, dans nos climats. Pendant ces trois jours, nous commandons ; et, pour prix de votre obéissance, nous obéissons le reste de nos jours ».

Zilia prononça ces derniers mots avec tant de grâce, que Cerningues, saisis-

sant de nouveau sa belle main, et y collant un baiser de feu, dit à Zilia : « C'en est fait, vous serez obéie. Toutefois, ne trouvez pas mauvais que je ne change rien à l'ordre établi dans ces lieux. — Je ne demande point à sortir, dit Zilia, avec un regard plein de bonté. Je ne mets qu'une condition à ma captivité; c'est que, demain matin, vous me délivrerez de Mme. Dary qui m'importune, et que vous prolongiez votre séjour auprès de moi, autant que vos occupations pourront vous le permettre ».

Le Comte de Cerningues consentit à ces arrangemens; aussitôt Zilia affecta une extrême gaîté, et, déclarant qu'elle avait pris son parti, d'autant mieux qu'elle ne pouvait que gagner au change, elle folâtra avec Cerningues, et joua son rôle avec tant d'adresse, que la Dary elle-même y fut trompée.

Ils étaient ainsi depuis deux heures, lorsqu'on vint annoncer que le souper

était servi. Zilia prétendit qu'on ne soupait jamais dans son pays, qu'elle en avait gardé l'habitude, que l'odeur même des mets l'incommodait, et finit par dire, qu'étant la maîtresse du château pendant ces trois jours, elle déclarait qu'elle ne souperait pas.

La Dary était trop impatiente de savoir à quel étrange motif Cernîngues devait un si grand changement, pour ne pas employer l'absence du Comte à une explication. Elle se rendit donc auprès de Zilia, et lui fit son compliment sur son heureuse résolution.

« Asseyez-vous à côté de moi, lui dit Zilia; je veux vous parler. Je vous ai vue dans le cabinet; j'ai entendu la plus grande partie de vos paroles à M. de Cernîngues; vos gestes et votre physionomie m'ont fait deviner le surplus. Je sais donc à quoi m'en tenir sur votre compte. Silence..... Écoutez-moi..... Silence, vous dis-je; vous n'aurez pas à vous en

repentir. Il faut que vous alliez demain matin à Paris. Vous y porterez une lettre, de ma part, à Mme. Faber; elle vous donnera cent louis. Vous lui direz alors où je suis, car je l'ignore; vous lui demanderez l'adresse de M. de Novemcour; vous direz à ce Seigneur ce qui m'est arrivé, et vous ajouterez que je le conjure de me délivrer, à quelque prix que ce soit. Sitôt que je serai délivrée, je vous donnerai cent autres louis. — Mais M. de Cerningues ne me laissera point sortir. J'ai dit que vous me déplaisiez. J'ai demandé que vous fussiez renvoyée demain. — Croyez cependant, Mademoiselle, que je ne suis pas si coupable.... — Point d'excuse. Songez seulement à me procurer une plume qui ait assez d'encre pour que je puisse écrire ces mots : *Donnez cent louis à Madame Dary* ».

La Dary courut aussitôt chez le concierge, en rapporta une plume garnie

d'encre et un morceau de papier. Zilia écrivit ce peu de mots, signa, et dit à la Dary de se retirer, de peur de faire naître des soupçons.

Zilia se crut à peu près certaine du succès, et la gaîté qu'elle se proposa d'employer lui devint d'autant plus facile, qu'elle avait plus d'espérance. Quand Cerningues parut, après son soupé, elle continua à lui donner les plus flatteuses espérances; et le jeune Comte, dans l'ivresse de la joie, lui faisait mille protestations de service et de fidélité, s'enivrait de plus en plus d'un amour si passionné, qu'il se crut véritablement amoureux, et s'en félicita comme du plus grand bonheur qui pût lui arriver, s'imaginant que toutes les voluptés dont il avait joui jusques-là ne valaient pas les délices que lui donnait ce mélange de bontés et de rigueurs dont nulle femme encore ne l'avait favorisé.

« Puisque vous commandez ici, lui

dit Cerningues, et que vous ordonnez de ma personne comme de tous mes gens, dites-moi ce que je dois faire. Il sera bientôt minuit. Me retirerai-je à Versailles, ou passerai-je la nuit dans ce château? — Je vois, à votre question, que vous ne serez pas fâché de retourner à Versailles. Je ne veux pas être votre tyran. Souvenez-vous de ma conduite actuelle, afin que, lorsque mon temps d'obéissance sera venu, je ne sois pas entièrement votre esclave. — Oh! s'écria Cerningues, ce sera moi qui ne cesserai d'être le vôtre; et, docile à vos moindres volontés..... — Je n'en crois rien. Cependant, je n'en userai pas moins de ces trois jours avec modération; partez, et dites-moi à quelle heure je puis espérer de vous voir demain, afin que je ne vous impose pas des lois trop rigoureuses pour votre retour ».

Les choses en étaient là, lorsque la Dary entra, et dit à Cerningues, qu'un Monsieur

Monsieur désirait avoir l'honneur de lui dire un mot.

Dublançai avait attendu le couché de la Marquise pour se retirer de chez elle, afin de ne lui laisser naître aucun soupçon sur l'absence qu'il projetait. Il n'avait point les soixante et quinze louis que lui demandait la Dary, et sa lettre renfermait une menace si positive, qu'il fallait se hâter de prendre des mesures de sûreté. La Dary avait eu raison de penser que cet homme, étant à la tête des finances de la Marquise, pouvait la payer; mais Dublançai, s'il avait eu dessein de payer ses dettes, en aurait eu à payer de bien plus importantes à sa sûreté. Mais il n'était pas homme à employer son argent à satisfaire ses créanciers. Il était bien plus noble, à ses yeux, d'aller étaler son or dans les tripots où, malgré ses ruses et sa mauvaise foi, il perdait journellement les revenus de Mme. de Dolimont, à qui il faisait en-

tendre, que les fermiers, trop harcelés par Hilaire, n'étaient plus en état de donner de l'argent. Non-seulement il n'avait point fait d'économie depuis qu'il était chez la Marquise, mais il s'était plus endetté que jamais, en empruntant de tous les fermiers de la maison, et n'épargnant même pas la bourse des valets qu'il rencontrait en son chemin. S'il empruntait vingt-cinq louis à un domestique, il lui faisait un billet de cette somme et de l'intérêt, lui donnait en outre trois louis pour boire; et le valet, enchanté, exaltait jusqu'aux nues la générosité de Dublançai, qui, en lui donnant cette somme, ne lui donnait rien qui lui appartînt, puisqu'il était bien décidé à ne jamais payer le principal.

Dublançai s'était donc rendu promptement au château de B....; avait demandé à parler à la Dary; lui avait donné dix louis à compte, et lui avait

juré que, dans la matinée du lendemain, il lui porterait le reste de son argent. La Dary s'était laissé fléchir à ces promesses, et s'était proposé de n'aller que le lendemain soir chez Mme. Faber, et dans le cas seulement où Dublançai ne lui tiendrait pas la parole qu'il lui avait donnée.

Quand Dublançai eut ainsi fait son accord avec la Dary, il lui dit : « Tu sais que j'ai de l'esprit; que je suis insinuant; que je m'établis auprès des gens en un quart-d'heure, comme si j'y étais depuis cent ans. Fais-moi obtenir une audience de M. le Comte de Cerningues, Dis-lui que je suis un fort galant homme; que je suis lancé dans la société des plus belles femmes de la magistrature et de la bourgeoisie; que je dispose à ma guise des courtisannes les plus en vogue, et qui jouissent de la plus illustre réputation. Il est amateur; c'en est assez pour que je sois accueilli. Une

fois présenté, je suis sûr de parvenir. Tu sais que je t'aime; mon premier soin sera de vanter ta probité, car tu en as; tes talens dans l'intrigue des boudoirs, ton activité infatigable, et de lui dire enfin que, si bien qu'il te récompense, il ne te récompensera jamais comme tu le mérites. Quant à moi, je te l'avoue de bonne foi, si je désire faire la connaissance du Comte, ce n'est point pour les avantages personnels que je pourrais en retirer; tu sens bien qu'à présent je n'ai besoin de rien; mais c'est pour reconnaître, par les services que je pourrai te rendre auprès de ce jeune Seigneur, une partie de ceux que tu m'as rendus à moi-même ».

La Dary, enchantée de se voir l'introductrice d'un Marquis, auprès du Comte de Cerningues, aceepta la proposition, et, quand il eut quitté Zilia, elle lui dit : « M. le Marquis Dublançai, homme aimable, répandu dans les so-

ciétés des plus jolies femmes de Paris, et qui est le roué de toutes les belles rouées de la capitale, est venu me voir ici pour une affaire entre lui et moi; sachant que vous étiez dans ce château, il m'a prié de vous le présenter. Daignez-vous m'accorder cette grâce ? — Tout ce qu'il te plaira, ma chère Dary ».

Aussitôt Dublançai fut introduit. Après les premiers complimens, dans lesquels Dublançai s'épuisa en éloges sur la Dary, celle-ci, sur l'invitation de Cerningues, se rendit auprès de Zilia; et Dublançai, baissant alors la voix, dit au Comte de Cerningues :

« Je n'aurais pas pris la liberté de vous importuner dans un moment aussi précieux pour vous, Monsieur (car je sais quelle est la colombe mystérieuse qui vous retient aujourd'hui dans ce château), si je n'avais pas eu les choses les plus importantes à vous communiquer à cet égard. Entre gens d'hon-

neur et de qualité, l'on se doit ces sortes de services-là. J'ai vingt ans plus que vous, au moins. Je n'ai pas eu autant de belles aventures que M. le Comte de Cerningues; mais j'ai eu le temps d'observer les femmes, et je sais que la plus sage est une c...., et que la plus honnête surpasserait en détours, en fourberies, tous les roués de la terre. Ne dites pas que j'exagère; quand vous aurez vécu, vous serez de mon avis, et peut-être en direz-vous pis que moi, qui cependant les traite, je vous assure, avec la légèreté qui convient au mépris qu'elles doivent toutes inspirer. Je n'en excepte pas celle après laquelle vous soupirez peut-être encore, et qui, de concert avec la Dary, fait la prude, tandis que déjà elle a passé, Dieu sait en combien de mains!

» Ne vous effarouchez point de ces propos. Je vous le répète; je ne suis ici que pour vous; et tout ce que j'avance,

je suis dans le cas de le démontrer. Toute ma vie j'ai été de même. Le mensonge m'est étranger. Je l'abhorre à tel point, que je puis à peine dire, à une femme que je veux, les fadeurs d'usage qu'elles savent bien être une espèce de charité que nous exerçons en passant, en faveur de leur haute vanité. Je dis donc, qu'abhorrant le mensonge, je prouve toujours ce que j'avance. Mais il faut, pour que je m'explique nettement, que vous ayez de l'écriture de la Dary. Feignez que vous ayez un exprès à envoyer à Versailles, et demandez-lui d'écrire une lettre sous votre dictée..... — C'est inutile, répondit Cerningues; elle m'a écrit ce soir pour me mander en quelles dispositions était arrivée ma captive. — Eh bien! Monsieur, montrez-moi votre lettre? Voici la mienne, que j'ai interceptée aujourd'hui, et qu'elle écrivait sous le cachet d'une certaine Dame Faber, duègne acerbe de l'inconstante Zilia.

Lisez avec moi, Monsieur, et jugez combien, sans moi, vous alliez être la dupe de ces femmes. Ce trait là, divulgué, aurait suffi pour ternir la réputation d'un Richelieu ». Dublançai lit, sous les yeux de Cerningues, l'écrit dont voici la copie :

« Si vous voulez posséder la jeune personne qui m'a été confiée, il n'y a pas de temps à perdre ; mais souvenez-vous des cinquante louis qu'on m'a promis. Songez que nous avons à combattre contre la tendresse et le pouvoir d'un jeune homme passionné, impérieux et puissant, peut-être même contre les inclinations secrètes de ma pupille, qui ne fait la revêche, que pour qu'on attache plus de prix à sa possession. Je vais tâcher de gagner du temps. Hâtez-vous donc. Je puis vous la livrer, non cette nuit, mais la prochaine. Que vos hommes soient bien armés pour se défendre en cas de besoin, car vous sentez

que,

que, pour me sauver de l'accusation qu'on ne manquera pas d'intenter contre moi, je ferai du bruit comme cent; que je réveillerai tous les gens du château et que j'indiquerai la route que vos gens auront prise, afin que l'on vole à leur poursuite ».

Quand Dublançai eut lu cette lettre, Cerningues la prit et la lut à son tour. Puis, la confrontant avec celle qu'il en avait reçue dans la soirée, il ne douta point qu'elles ne fussent de la même écriture. Parbleu ! dit Cerningues, vous me rendez un grand service. J'aurais été la dupe d'une Dary ! En effet, ce soir après souper, j'ai été surpris que, changeant de principe et de langage, elle m'ait dit qu'il fallait moins brusquer l'attaque qu'elle ne l'avait pensé d'abord, et qu'il me serait infiniment moins glorieux de l'emporter sur Zilia par violence, que par amour. Cette lettre, en effet, jointe à la nouvelle marche qu'elle m'indiquait,

annonce qu'on avait formé une conspiration contre moi ».

Ne doutant point que Dublançai ne lui ait rendu le plus grand service, Cerningues ne balance pas à lui dire tout ce qui s'est passé ; et Dublançai, s'insinuant toujours, de plus en plus, dans les bonnes grâces et dans la confiance de Cerningues, lui persuade qu'il faut traiter la Dary sans ménagement, et sa protégée sans aucune forme de respect. Pour le enhardir, de plus en plus, Dublançai raconte les prétendues aventures de Zilia, et dit les fourberies dont la Dary est capable ; il en conclud que, pour n'avoir point le démenti de cette affaire, il serait peut-être à propos de couper, sans retour, la parole à la Dary ; mais, voyant que Cerningues n'est pas homme à se prêter à de semblables cruautés, il ajoute qu'elle mériterait la mort ; mais que, prenant pitié de celle qui devrait n'en inspirer aucune, il pensait

qu'il fallait se borner à lui faire garder la prison, pendant quelques jours, ayant soin de lui faire signifier, par une personne discrète et sûre, que si elle ne garde pas le silence sur cette aventure, elle ne reverra jamais le jour.

Ce fut la dernière résolution à laquelle on s'arrêta. Dublançai se chargea de surveiller la Dary jusqu'à son arrestation; et Cerningues envoya un de ses gens à Versailles pour aller dénoncer la Dary, comme accusée de vol domestique, et demander qu'on vînt l'arrêter sur-le-champ.

Les ordres de Cerningues furent exécutés avec tant de célérité, qu'à deux heures du matin, la Dary fut enlevée dans la cour du Château, jetée dans une voiture et conduite à Versailles. Dublançai, qui, auprès de la Dary, avait paru effrayé de cette mesure, avait prié l'exempt de suspendre sa marche jusqu'à ce qu'il eût parlé à M. le

Comte. Il feignit de courir prendre des informations auprès de ce Seigneur, et revint dire à la Dary, en secret : « Que M. de Cerningues, se méfiant d'elle, avait cru devoir prendre cette mesure; mais qu'il la disculperait avec tant de zèle, qu'il ne doutait pas qu'elle ne fût mise en liberté dans le jour même ».

Cependant, l'exempt, après avoir saisi la Dary, l'avait fouillée, soit pour lui enlever ses armes, si elle en avait, soit pour se procurer quelque certitude de son délit. Ses papiers sur-tout, qui pouvaient donner des renseignemens sur ses vols et sur ses complices, furent saisis avec la plus scrupuleuse exactitude, et portés, par un exempt, à M. de Cerningues. Le premier qui tomba sous la main du jeune Comte, fut celui-ci : « *Donnez cent louis à madame Dary.*

ZILIA ».

CHAPITRE IV.

DUBLANÇAI, qui avait vu l'exempt porter les papiers de la Dary à Cerningues, l'avait suivi de près. Il arriva dans le moment où celui-ci s'emparait d'un livre-journal sur lequel la Dary faisait les originaux des lettres qu'elle écrivait. Heureusement pour Dublançai que Cerningues se trouva trop occupé du petit billet, qui, étant de la main de Zilia, confirmait l'accusation de celui-ci. Il ordonna donc que la Dary fût emmenée et mise au secret, jusqu'à ce qu'il allât lui-même à Versailles; et, se concertant aussitôt avec Dublançai, il fut convenu que Cerningues annoncerait à Zilia que sa fourberie était découverte, et qu'il la traiterait sans ménagement.

Pendant que Cerningues était au-

près de Zilia, Dublançai feuilleta le livret. Il y trouva plusieurs originaux de lettres qui lui étaient adressées; mais il n'en retrancha que deux, celle qui lui avait été écrite dans la soirée, et celle qu'il avait montrée à Cernîngues pour perdre la Dary; il en arracha promptement ces deux feuillets, les seuls qui pussent le compromettre.

La dernière lettre avait été écrite à un jeune Seigneur, chez lequel Dublançai s'était faufilé en qualité de complaisant, comme il en jouait le rôle en ce moment chez Cernîngues. Se servant toujours de la Dary pour procurer des connaissances aux jeunes gens, il partageait avec elle les profits. La Dary s'était procuré une fille à laquelle elle faisait jouer le rôle d'Agnès. Dublançai avait eu l'air de l'avoir dénichée, en avait fait faire la connaissance à ce jeune Seigneur, comme d'un objet de prix; et la Dary, ayant feint qu'un

grand Seigneur poursuivait aussi sa pupille, avait écrit au jeune homme la lettre qu'on a vue. Dublançai, qui ne négligeait rien de ce qui pouvait lui fournir des armes contre ceux avec lesquels il était en relation, s'était emparé de la lettre, et l'avait conservée. Il avait trouvé l'occasion de s'en servir, comme nous venons de le dire, en retranchant l'enveloppe. Il joua donc de bonheur, en lisant ce recueil de scélératesses avant M. de Cerningues; car sa double fourberie eût été découverte.

Quant aux autres lettres qui lui avaient été écrites, il n'en avait pas retranché les feuillets, parce qu'elles lui avaient été adressées dans le temps qu'il portait un autre nom.

Cependant M. de Cerningues s'était approchée de Zilia; et, voulant opposer la ruse à la ruse, il lui avait dit, en lui faisant voir le petit billet écrit à Mme. Faber, qu'il lui avait été remis

par Mme. Dary, qui, ne pouvant supporter ses fourberies, avait pris le parti de l'abandonner à son malheureux sort.

La pauvre Zilia, trompée par cet écrit, qu'elle ne pouvait désavouer, et par le peu d'estime qu'elle avait de la Dary, avoua tout; et Cerningues, ne doutant point qu'il n'eût fait l'acquisition d'un ami précieux dans la personne de Dublançai, lui donna toute sa confiance, lui permit de venir à volonté dans ce château, et ne se conduisit plus, auprès de Zilia, que d'après les conseils de Dublançai; c'est-à-dire, de la manière la plus grossière, la plus insultante et la moins faite pour réussir auprès d'une personne telle que Zilia. Mais que peut une jeune personne livrée, au milieu des ténèbres, à un homme fort et vigoureux qui, attachant toute sa gloire à la possession d'une femme, n'a pour elle aucune estime dans ses sentimens, ni aucun égard dans ses procédés?

Il est temps de savoir quel est l'individu qui a frappé à la porte de Mme. Faber, lorsque nous l'avons laissée chez elle avec M. de Novemcour, pour nous rendre auprès de Zilia. Cet individu était Dolimont. C'était le premier voyage qu'il faisait à Paris depuis sa blessure. Il n'avait donc point encore vu son oncle comme il se l'était promis. Aussi son arrivée chez Mme. Faber déplut-elle à M. de Novemcour qui, au lieu de voir entrer sa chère Zilia, qu'il attendait avec la plus vive impatience, ne vit qu'un beau jeune homme qu'il ne connaissait pas. Mais, si l'étonnement de l'oncle fut un sentiment de douleur; celui du neveu en fut un de plaisir: Cependant, à l'air froid et même mécontent de son oncle, il fut incertain sur l'accueil qu'il allait en recevoir, et sur celui que lui-même il devait lui faire, et resta immobile et muet en présence de M. de Novemcour; mais

celui-ci étonné, dit à Mme. Faber, ce jeune homme est-il de vos amis ? — Quoi ! lui répondit cette Dame ; vous ne connaissez point votre neveu, M. de Dolimont ? — Mon neveu ! vous Dolimont ? s'écria M. de Novemcour en le recevant dans ses bras et lui donnant les témoignages de la plus vive tendresse ; ô mon fils ! que j'ai de plaisir à vous voir ! Comme vous avez grandi ! comme vos traits se sont formés depuis que je ne vous ai vu ! — Ah ! mon oncle, lui répondit Dolimont, n'imputez point à indifférence ou froideur le peu d'empressement que j'ai témoigné d'abord en vous voyant ; mais, craignant que, prévenu par ma mère, vous ne partageassiez son ressentiment, je redoutais de vous aborder. — Non, non, mon ami, je ne me laisse prévenir contre personne. Je n'écoute le mal qu'on me dit d'autrui, que pour voir par quel moyen je pourrai le trouver innocent : Vous sur-tout, mon

cher Dolimont, que je n'ai cessé de chérir comme le fils de mon frère, comme mon propre fils, ne devais-je pas embrasser votre défense? Je vois avec le plus grand plaisir que vous allez en effet devenir mon véritable fils, et j'espère que ce sera à la satisfaction de tous. J'ai deux nouvelles à vous apprendre, mon ami. L'une charmera votre cœur, l'autre va cruellement l'affliger. Zilia, la chère et belle Zilia est ma fille. — Quoi! Zilia votre fille! s'écria Dolimont. — Oui, mon neveu, oui, mon fils; j'arrive de Vincennes; j'ai eu un entretien avec M. Aldini, ou plutôt avec Méer-Néridan, et j'ai la certitude que Zilia est ma fille, ma chère et petite Julie, que je croyais avoir été massacrée ou vendue par les Anglais. Vous l'aimez, Dolimont? Néridan approuva votre tendresse, Novemcour y trouvera son bonheur.

» O mon père! lui dit Dolimont, en

lui serrant les mains, et avec l'expression du plus sincère attachement, combien j'ai souhaité et redouté votre présence! Mais vous aimez Zilia, vous la protégez; que dis-je? Vous êtes son père; je bénis le ciel de vous avoir ramené parmi nous. Oh! je ne puis croire à tant de bonheur; et ma joie..... — Va être cruellement altérée, mon fils, par ce qu'il me reste à vous apprendre. — O ciel! Zilia qui n'est pas ici!... — Est à Versailles: ou, peut-être, entraînée, malgré elle, dans quelqu'habitation ignorée, languit-elle, en ce moment, loin de nous, attendant que nous volions à son secours ».

En même temps, M. de Novemcour raconta à son neveu tout ce que venait de lui dire Mme. Faber. « Il est huit heures et demie passées, ajouta M. de Novemcour, pourrait-elle n'être pas arrivée, si elle n'avait éprouvé aucun accident? Peut-être nous abusons-nous

sur la nature des dangers ; mais il n'en est pas moins vrai que nous devons être cruellement affligés sur le sort de Zilia. — Et c'est, dites-vous, au Comte de Cerningues que Zilia s'est adressée pour obtenir la liberté de son père ! Et c'est Mme. Faber, l'honnête Mme. Faber qui a pu y consentir ! C'est le débauché le plus déhonté de tout Paris ; c'est un homme qui fait consister son honneur à déshonorer toutes les femmes qui l'approchent. Pour parvenir à ce but, par lequel il croit se rendre fameux, il fait trafic de la place de son père, non pour se procurer de l'or, il n'a point ce genre de bassesse, mais pour se procurer toutes les plus belles femmes du Royaume. Ce crime est odieux, sans doute ; mais son plaisir ne serait qu'imparfait, si lui seul connaissait jusqu'à quel point chacune a pu s'abandonner à lui, il faut que le public soit confident de ses bonnes fortunes. A cette condition seule, il trouve

des jouissances dans les faveurs que son pouvoir lui fait obtenir. Je saurai, dans une heure, ce qu'il a fait de Zilia ».

Dolimont se lève à ces mots, part, disparaît comme l'éclair. Vainement M. de Novemcour l'appelle, vainement il se précipite sur ses pas, Dolimont est déjà loin; il n'entend plus la voix si chère qui l'appelle; il n'est occupé que de son amante, de l'affront qu'il craint d'en avoir reçu; du soin qu'il doit apporter à venger son honneur; aussi, malgré le ressentiment dont il est embrâsé, ne perd-il rien de ce qu'une sage réflexion peut inspirer. Il vole à son hôtel, revêt un habit de cour, enveloppe le tout d'une anglaise, se munit d'une excellente paire de pistolets, d'une épée de combat, et part pour Versailles. Il descend à l'hôtel de Cerningues; il n'y est pas. Il demande où il pourrait le trouver? on l'ignore; à quelle heure il rentrera? on ne le sait pas davantage.

Il se hâte d'aller le demander en diverses maisons où il sait qu'il a des liaisons ; il n'est pas plus heureux ; il revient à l'hôtel, Cerningues n'est pas rentré : il rentrera, se dit-il à lui-même, attendons. Il se promène, va, vient, prête l'oreille : minuit sonne ; une heure, enfin trois heures sonnent, et Cerningues ne paraît pas. Quelle nuit d'impatience, de trouble, de fureur ! Dolimont ne doute point que l'absence mystérieuse de Cerningues ne soit occasionnée par un rendez-vous secret avec Zilia. Chaque heure est un siècle ; chaque minute lui paraît d'une longueur éternelle. — Oh ! quand Cerningues paraîtra, avec quelles délices il lui demandera un rendez-vous d'honneur, où il puisse immoler son odieux rival ! Le silence de la nuit n'est troublé que par les vents, qui, dans leur froidure, ne sauraient appaiser les vapeurs brûlantes qui lui montent au cerveau. A tout moment,

des feux ardens lui parcourent tout le corps, et sont près de lui troubler la raison. Dans le délire de ses emportemens, vingt fois il mit l'épée à la main, comme s'il avait eu devant lui son rival; et, s'allongeant sur le fantôme que son imagination avait créé, il ne perçait que les ténèbres.

Enfin, un roulement lointain semble se faire entendre. Dolimont prête l'oreille : c'est le bruit sourd d'une voiture qui avance au grand pas des chevaux. Son cœur palpite d'impatience, son œil cherche à pénétrer à travers l'obscurité profonde. La voiture approche ; elle passe devant Dolimont ; il bondit alors ; il devance les chevaux, arrive à la porte-cochère de Cernigues : la voiture s'y arrête. Un homme en sort ; c'est celui qu'il a si long-temps attendu. « Arrête, lui dit-il, en le prenant par le bras, reconnais Dolimont. — Que m'importe, répondit Cernigues

Cerningues avec fierté. — Qu'as-tu fait de Zilia, reprit Dolimont, avec une fureur concentrée? — Je ne la connais point. — Imposteur! — Sais-tu qui je suis et qui tu es? — Un séducteur, un brave; voilà ce que nous sommes. Rends-moi Zilia, ou à quatre pas d'ici..... et sur-le-champ..... — Qui donc m'a établi gardien des filles de Paris? — Une *fille!*... Mon épouse! Tiens; reçois le prix de ton insolence! »

Il dit, et lui veut couvrir la joue d'un soufflet, que Cerningues a paré de l'avant-bras. Aussitôt deux valets cherchent à s'élancer sur Dolimont, qui fait un saut en arrière, tire son épée et se met en garde. « Arrêtez, malheureux! dit Cerningues à ses gens, qui n'avaient pas besoin des ordres de leur maître pour reculer. Puis adressant la parole à Dolimont: « Tu vois que je suis sans épée de combat. La nuit est profonde. Dans deux heures, à

l'aube du jour, je suis à toi. As-tu un témoin ? — Non, le ressentiment qui m'anime ne souffrait point ces précautions. — J'en amènerai deux (En même temps les lieux du rendez-vous sont assignés). Souviens-toi, lui dit Dolimont, que c'est un combat à mort que je te demande. Tu m'arracheras la vie ou je t'arracherai la tienne. C'est ma résolution, quelque événement qui puisse arriver. Il faut que l'un de nous deux meure. La même terre ne peut porter deux ennemis aussi irréconciliables que nous le sommes. Les vastes mers, mises entre nous, ne sauraient éteindre la soif que j'ai de ton sang. J'irais aux extrémités du globe pour t'arracher la vie ! Qu'est-il donc besoin de témoins entre nous ? ils ne serviront qu'à déposer contre le vainqueur. — Je veux des témoins, répliqua Cerningues. — Eh bien ! amène avec toi l'univers. Je ne t'en plongerai pas moins ce fer tout entier dans

le sein. Mais, je te le répète, souviens-toi qu'il faut que le vaincu périsse; je veux te tuer; il faut que tu veuilles me tuer. Si je suis blessé, je combattrai jusqu'à la mort. Si tu l'es, je te forcerai à en faire autant ».

A ces mots, Dolimont part en fureur et va passer le reste de la nuit dans l'hôtel où il avait envoyé ses chevaux. Le lecteur pense bien qu'il n'eut pas besoin de recommander qu'on le réveillât à l'aube du jour. Jamais on ne fut tourmenté par plus de jalousie et de fureurs. Dolimont croyait que Zilia venait de se livrer à Cerningues. Il se serait agi de l'empire de l'Univers, qu'il ne lui aurait pas pardonné cet affront. Son amour étant extrême, ses emportemens devaient l'être aussi, et jamais conséquence ne fut mieux accomplie.

Mais, tandis que Dolimont se livrait à l'espoir de la vengeance, il se trâmait d'odieuses manœuvres contre lui; il ne

se doutait pas que la lâcheté d'un troisième personnage allait détruire les glorieuses résolutions dont Cerningues était capable, et y substituer la plus odieuse trahison.

Dublançai s'était acquis la confiance de Cerningues, par la manière désintéressée avec laquelle il avait quitté ses affaires et ses plaisirs de Paris, pour venir à la campagne le prévenir des soi-disant dangers dont il était menacé. Il avait suivi ses conseils, lorsqu'il avait été question de combler Zilia d'outrages et de mépris; il les suivait encore avec plus de zèle, lorsqu'il s'agissait d'accabler Dolimont, que Dublançai lui avait peint comme le plus odieux de ses ennemis. « Il n'a fréquenté votre société l'année dernière, lui avait-il dit, que pour aller par-tout divulguer la prétendue honte de vos bonnes fortunes, qui cependant font l'admiration de tous les gens qui pensent bien. Vous répéterai-je

tout ce que je lui ai entendu dire contre vous, l'été dernier, à Lille ? Non, je ne saurais, même en mettant ces propos dans la bouche de votre ennemi, me permettre de les répéter contre un homme qui s'est déjà concilié l'estime de toute la France.

A ces mots, Cerningues avait voulu savoir quels étaient les propos que Dolimont avait tenus contre lui, et Dublançai qui avait entendu raconter, par Dolimont, deux ou trois événemens remarquables de la jeunesse de Cerningues, événemens que celui-ci avait dit, sans y mettre ni blâme ni fiel contre son ancien camarade, se mit à les répéter soi-disant tels que les avait racontés Dolimont; mais, en les surchargeant de circonstances odieuses qu'il inventait, ainsi que de réflexions malignes qu'il attribuait à son ennemi, il convainquit Cerningues que Dolimont était le camarade le plus calomniateur, le plus per-

fide qu'il eût jamais connu; et dès-lors triompher de Zilia lui avait paru à-la-fois un plaisir et une vengeance qui importaient également à son honneur.

Lorsque Cerningues, après avoir été accosté par Dolimont à la porte de son hôtel, y fut rentré, Dublançai, s'étant assuré que Dolimont était trop loin pour pouvoir le reconnaître pendant la nuit, était descendu de la voiture de Cerningues, dans laquelle celui-ci l'avait amené, ne s'étant pas soucié de le laisser auprès de Zilia: et certes il avait fait sagement; car, si Dublançai se fût trouvé seul dans le château de B.... avec cette jeune personne, il n'y aurait point eu de violences ni d'outrages dont il n'eût osé l'accabler.

Quand il fut entré dans l'hôtel de Cerningues, il lui dit: Je n'ai pas voulu paraître devant Dolimont. J'attendais qu'il fît avancer ses spadassins; s'il en avait amené. J'étais bien-aise de lui lais-

ser croire que vous étiez seul, afin qu'il se livrât à toutes les extravagances dont il est capable. Mais vous l'avez relancé avec tout l'esprit, toute la décence, toute la bravoure convenables. Le lâche! il osé vous proposer un combat inopiné pendant la nuit! Peut-être avait-il ses soutiens à trente pas d'ici, qui, lorsque vous auriez été sorti de la ville, nous seraient tombés sur le corps?

Ces paroles furent suivies d'une foule d'autres, par lesquelles, s'efforçant de flétrir Dolimont, il élevait aux nues le courage, l'esprit et la prudence de Cerningues. Les gens riches et puissans se plaignent de n'avoir point d'amis. Cela doit être. L'amitié ne se trouve que dans un cœur vertueux. Mais comment la vertu s'abaisserait-elle aux flatteries sans bornes, comme sans motifs, dont ces hommes veulent être environnés. Semblables aux coquettes, qui se plaisent à voir des femmes qui, en ajustant leurs

vêtemens et leur chevelure, leur disent qu'on ne vit jamais rien de si beau qu'elles, les grands veulent également être entourés de flatteurs, qui les louent à tous momens jusques dans les moindres actions de leur vie. Or, Dublançai était, à cet égard, le plus bas valet. Il aurait trouvé l'occasion, non pas d'excuser, mais de louer les vices les plus dépravés, les actions les plus criminelles. Jamais Cerningues ne s'était trouvé plus à son aise que depuis qu'il avait ce lâche complaisant auprès de lui.

Dès qu'ils furent rentrés dans l'hôtel, Dublançai dit à Cerningues : « Seriez-vous en effet décidé à vous rendre au champ de bataille avec Dolimont? — Sans doute. — Savez-vous que c'est une des plus fortes lames du Royaume? — Qu'importe! — Mais savez-vous que, par ce duel, vous allez vous faire une double querelle avec le Roi? Vous n'ignorez pas qu'il abhorre les combats singuliers.

singuliers. Que dira-t-il, s'il apprend que le fils de son Ministre, foulant aux pieds toutes les considérations, a répondu au cartel d'un homme qui, rebelle à ses décrets, se soustrait, depuis trois mois, aux ordres de sa justice? Il n'est pas un homme d'honneur aux yeux duquel vous ne soyez à blâmer, si vous succombez dans un tel combat. L'on dira: « M. le Comte de Cernmgues, homme estimé, honoré de toute la France, fils unique d'un Ministre chéri particulièrement du Roi, loin de donner l'exemple de l'obéissance aux lois, les viole lui-même, comme un simple spadassin, dans ce qu'elles ont de plus sacré ». Or, vous pouvez succomber, Monseigneur; je ne connais point d'homme plus adroit et plus intrépide sous les armes que Dolimont. Sortant d'un combat dont vous aurez été la victime, il ira rire à vos dépens, en volant à B..... vous enlever une femme qui, au fait, vous ap-

partient plus qu'à lui, puisque vous avez les agrémens du corps et de l'esprit qu'il n'aura jamais, et que vous êtes revêtu du pouvoir qui, même en amour, doit compter pour beaucoup; tandis qu'il n'a pour lui que son excessive jalousie et le caprice d'une aventurière. — Mais, n'avez-vous pas entendu qu'il se dit être l'époux de Zilia? — Fable que tout cela! Moi qui vis avec Mme. de Dolimont, je pourrais ignorer le mariage de son fils! C'est une aventurière, vous dis-je, Monseigneur, et une aventurière qui ne tient à cet homme que parce qu'elle n'ose pas s'en détacher; elle le craint plus que la foudre. Si elle ne s'est pas rendue à vos vœux, c'est qu'elle redoutait sa vengeance. Délivrez-la de Dolimont, elle est à vous sans réserve; je connais à fond toute cette intrigue-là; j'ai été initié dans les plus secrets mystères. Si je n'avais pas la certitude de tout ce que j'avance, oserais-je en dire

un mot? Me hasarderais-je à vous jeter dans une affaire de la plus haute importance? N'aurais-je pour vous qu'un zèle indiscret? Ne me compromettrais-je pas moi-même affreusement? Il appartient à un homme tel que vous, dans ce qui concerne les actions d'appareil, de développer les principes réfléchis, les maximes raisonnées d'un homme d'État. C'est par les petites choses qu'on juge du caractère d'un homme, autant et même plus que dans les grandes. Dans celle-ci, c'est moins l'homme qui se montre à découvert que sa politique; mais, c'est dans le cours habituel de la vie, qu'on juge de la sagesse d'un homme d'État. Ce que je vous dis, Monseigneur, est autant pour votre félicité, que pour votre honneur. Il ne vous convient point de vous battre, vous, une des premières têtes du Gouvernement, pour la possession d'une fille. D'un autre côté, il est des filles si

aimables que l'on doit être excusé de faire quelques folies pour elles. Nous en avons eu naguère un mémorable exemple sur le trône. On peut tenir à l'une d'elles pour ses plaisirs, sans se déshonorer. Vous aimez celle-ci ; vous en serez aimé, j'en suis sûr, et ce serait altérer votre bonheur que de vous en séparer. Accordez donc l'honneur avec le plaisir. Ne vous mêlez de rien. Laissez-moi faire, seulement. Rendez-vous au champ du combat, pour satisfaire au devoir du monde ; et moi je vous délivrerai de votre rival, sans que vous puissiez en être accusé. — Ciel ! voudriez-vous lui ôter la vie en lui tendant des embûches ? — Il ne lui sera fait aucun mal. Ni vous, ni moi, n'aurons l'air de nous en être mêlés. Le Roi seul aura tout fait. Si vous suivez mon avis, votre honneur est à couvert, et vous possédez Zilia ; si vous ne le suivez point, vous êtes infailliblement compromis, et vous voyez passer

cette jeune et aimable personne dans les bras d'un brutal, qui la maltraitera d'autant plus, qu'en voyant ses regrets, il ne pourra douter que vous n'en ayez été aimé ».

A ces raisonnemens et une foule d'autres, Cerningues, s'étant laissé persuader, laissa Dublançai libre de prendre les mesures qu'il jugerait convenables, lui disant seulement qu'il se réservait de les désavouer ou d'en arrêter les effets, si elles blessaient les convenances et la délicatesse.

D'après une telle permission, Dublançai jeta son plan, qui n'était pas difficile à tracer, d'autant mieux que le crime, de quelques détours qu'il s'enveloppe, n'est toujours que la conception d'un faible génie.

Le crépuscule paraissait à peine, lorsque Dolimont quitta son hôtel pour aller au champ de bataille. A peine y était-il, qu'il vit arriver trois hommes; l'un

d'eux était Cerningues; les deux autres étaient les témoins qu'il avait promis d'amener. C'étaient deux compagnons de ses débauches secrètes.

Dolimont, sans défiance, déposa ses pistolets entre les mains du témoin qui se déclarait être venu pour lui. Cet homme était du choix de Dublançai, et s'était concerté avec lui. Dolimont tira son épée, Cerningues en fit autant; il la ficha en terre, et Cerningues l'imita. Ils mirent habit bas, et lorsque Dolimont voulut prendre son épée, il ne la trouva point. La voyant entre les mains de son second, il s'en approcha pour s'en armer et combattre; mais celui-ci lui dit que, s'il était venu au rendez-vous, c'était pour être témoin de la bravoure de deux Gentilshommes faits pour se mesurer ensemble, et non pour être la cause de leur mort. En conséquence, il se mit à porter à Dolimont des paroles de paix, en cherchant à lui faire des propositions. « Cer-

ningues ne vous a donc point parlé du sujet de notre querelle, reprit Dolimont; vous sauriez qu'elle n'est susceptible d'aucun accord. Cerningues m'a enlevé mon épouse; il l'a déshonorée en la gardant en sa possession, et sans vouloir m'avouer même qu'il la reconnaît pour mon épouse. Il me l'aurait rendue intacte, après s'en être emparé par méprise, que je ne me sentirais pas la force de lui pardonner; jugez de ce que doit être mon ressentiment, lorsqu'il s'obstine à me taire les lieux où il la tient enfermée ».

Tandis que Dolimont, plein de confiance, s'explique avec le témoin, et tend le bras pour s'emparer de son épée et commencer le combat, un cavalier, s'avançant à petit bruit, s'approche, et lui mettant la main au collet, pendant que quatre autres de ses camarades l'entourent bien armés, lui dit qu'il le saisit au corps en vertu d'un ordre

du Roi, auquel il s'est soustrait par violence et contre sa parole donnée, il y a trois mois.

Dolimont, surpris d'une telle rencontre, fut d'abord extrêmement étonné; mais, revenant bientôt de sa méprise, il crut ne devoir imputer cet événement qu'à la lâcheté de Cernîngues. Il exhala sa colère par des imprécations contre son odieux rival qui, pour se laver de l'imputation qui lui était faite, conjura les cavaliers de maréchaussée de relâcher Dolimont jusqu'à ce qu'il eût vidé sa querelle avec lui. Mais ces militaires furent inflexibles, et les témoins avouèrent que la demande de Cernîngues ne pouvait même s'excuser que par l'impétuosité de sa valeur. Un ordre du Roi, daté de trois mois avant la querelle, ne pouvait être considéré comme une excuse de la part de l'un des concurrens. L'un des cavaliers osa même dire qu'il suivait Dolimont depuis la

veille. Cerningues, à cette déclaration, monta à cheval; et, piquant des deux, se rendit à son hôtel, où Dublançai, l'ayant joint presqu'aussitôt, lui dit qu'il ne pouvait que se féliciter avec lui de l'heureuse issue d'un combat qui lui laissait toute sa réputation, et lui assurait la possession de la plus belle femme du Royaume.

CHAPITRE V.

C'est ainsi que, malgré ses protecteurs et ses espérances, Dolimont se voyait dans des situations de plus en plus malheureuses. Entraîné par la maréchaussée, il ne devait pas s'attendre à être traité avec autant de ménagement que la première fois. La Comtesse n'était plus dans le cas de lui rendre service. Elle se voyait contrainte d'user envers Dolimont, et par égard pour son vieil époux, de la plus grande circonspection. Elle ne l'avait vu que deux fois depuis l'aventure de la petite maison ; elle se contentait d'en apprendre des nouvelles, ou par ses propres émissaires, ou par ceux de Zilia. Pour cette fois, Zilia n'était plus dans le cas de lui en donner, puisqu'elle-même gémissait dans une sorte de prison, plus dangereuse, pour son honneur, que

celle dans laquelle son amant venait d'être jeté. Elle y souffrait peut-être moins, mais elle avait moins de forces pour supporter ses douleurs.

Quant à Mme. de Dolimont, trompée par la tournure que Dublançai avait prise, elle s'était défaite de la dernière personne de sa maison, qui lui fût inviolablement attachée, pour se livrer à la discrétion de l'ennemi de son fils. Remplie d'une juste terreur, elle sentait combien sa situation était blâmable; mais, n'ayant plus aucun appui, ne trouvant même dans le monde, quand elle osait y paraître, que des froideurs et presque des mépris, elle sortait peu et se consumait d'ennuis dans sa maison, gémissant de regrets à l'occasion de son fils, qu'elle aimait uniquement, et frémissant de crainte à l'aspect de Dublançai, tant pour les maux qu'il lui avait faits, que pour ceux qu'elle craignait qu'il ne fût dans le cas de lui faire. Par-dessus tout

cela, une fausse honte la retenait. N'osant avouer sa faute au public, en se déclarant en faveur de son fils, n'osant se la déclarer à elle-même, parce qu'elle avait assez de sa douleur sans écouter le remords; un orgueil mal entendu l'emportait sur la tendresse, un faux honneur sur la véritable honte, et la crainte du mal sur des maux qu'elle sentait n'être plus en état de supporter.

Pour M. Aldini, le malheur de sa position était un bonheur. Du fond de sa prison, il ne voyait point la cruelle extrémité à laquelle on avait réduit sa fille, ni les tourmens de son cher Dolimont. Le Gouverneur même et son épouse s'attachaient à lui alléger la pesanteur de ses fers. Nous avons vu que, tandis que Zilia, trompée par la Dary, était emmenée captive dans une maison de campagne pour être livrée sans défense à cet effrené libertin, M. de Novemcour était venu le voir à Vincennes, et que leur

conversation avait amenée une explication qui devait faire plaisir à Néridan, puisqu'il avait la satisfaction d'apprendre que le père de Zilia était un des hommes les plus estimés du Royaume; et que, pouvant être son ami, il avait lieu d'espérer qu'il ne serait pas obligé de se séparer totalement de Zilia, pour laquelle il avait conçu un attachement si fort, qu'il semblait réunir tout ce que la nature verse de plus tendre et de plus parfait dans le cœur des amans et des pères.

Après le départ de M. de Novemcour, Néridan avait demeuré quelque temps encore avec le Gouverneur et Mme. de Sémonville, qui se proposait d'aller elle-même chercher Zilia le lendemain et de lui faire passer la journée au château avec ses deux aimables pères. Le sort en avait ordonné autrement, et le lecteur présume bien que la pauvre Zilia n'était pas de retour encore chez ma-

dame Faber, lorsque, le lendemain de son enlèvement, Mme. de Sémonville vint la chercher pour l'emmener au château. Mais, n'anticipons point sur les événemens, car ces deux journées ont besoin de détails, et revenons à Néridan, qui se trouvait en présence du Gouverneur et de son épouse.

« Je suis loin de former des doutes, Monsieur, lui dit le Gouverneur, sur tout ce que vous m'avez dit, relativement à vos affaires dans l'Inde. Je ne vous ferai pas l'injure de vous interroger comme un voyageur ordinaire dont on se méfie; mais, puis-je vous cacher qu'une partie de vos aventures me paraît difficile à croire? Vous distribuâtes à vos gens, dites-vous, en quittant le Bengale, tout ce que vous y possédiez; vous partîtes n'emportant que votre épée. Comment donc avez-vous fait pour subsister honorablement, pendant douze années de voyage, à travers la foule de provinces

et de climats que vous avez parcourus?

» Monsieur, répondit Néridan, je disposai de mes meubles, de mon palais, de mes terres; quant à mon or et mon argent monnoyés, je ne pouvais les donner à personne, la famine les avait épuisés. Mais il est des richesses idéales, dont le sage ne fait de cas que par rapport à l'opinion d'autrui. Ces richesses sont les perles et les pierres précieuses qui abondent dans nos climats. Une petite quantité, mais de qualité supérieure, pouvait suffire aux besoins d'une vie même splendide, pour un homme qui, dégoûté de toutes les grandeurs de la terre, avait résolu de mener une vie simple, frugale et retirée. Je pensais moins à mes besoins en prenant ces vains trésors, qu'aux maux réels que je pourrais soulager, en vendant ces bagatelles à des hommes assez futiles pour en faire cas, et y goûter des plaisirs qui ne diffèrent point de ceux d'un enfant qui

admire les cailloux scintillans qui s'offrent à ses regards, sans avoir cependant la vaine ambition d'en former sa parure. Il est des jouissances dont le ridicule n'appartient qu'à l'éducation brillantée qui nourrit de tant de chimères les princes et les grands; tandis que, par leur situation, cependant, ils devraient n'être occupés que de grandes choses et de grands intérêts.

J'avais enfoui, à dix pieds au-dessous des fondations de mon palais, mes autres richesses en métaux précieux, afin de ne pas me trouver entièrement au dépourvu, dans le cas qu'une lueur d'espérance me rappelât au secours de ma patrie; j'emportai une partie de mes perles et de mes pierreries. Mon costume n'étant que celui d'un soldat indous, je ne craignais pas d'être dépouillé. J'ai vendu ces bagatelles, soit à Constantinople, soit en Italie; et j'ai pris en échange des traites sur les meilleurs banquiers

quiers de Paris ; car j'avais formé le projet d'établir mon séjour en France.

» Quant à la fortune de Zilia, elle avait les mêmes fondemens que la mienne. Passant pour ma fille, elle était, en cas de mort, ma légataire. Mon testament, dans lequel je dis qui je suis, donne ma fortune au Roi. Zilia, tombant entre les mains d'un Monarque tel que Louis XVI, modèle des princes quant aux vertus sociales, ne pouvait courir aucun danger. A présent, qu'elle a trouvé son père, je pourrai, sans les secours et l'intermédiaire du Roi, faire passer sur sa tête la partie de mes biens que je voudrai lui donner.

» Pardon de mes questions, lui dit encore le Gouverneur. Lorsque M. de Novemcour vous a parlé de son épouse qui, du haut du ciel, avait sans doute veillé sur sa fille, vous avez applaudi à ses sentimens. Cependant, si vous êtes de la religion de l'Indoustan, vous devez croire

à la métempsycose. Alors, vous ne pouviez approuver la réflexion de M. de Novemcour.

» Vous me faites une question fort délicate, Monsieur, à laquelle je vous prierais de me dispenser de répondre, si nous étions ensemble dans l'Indoustan. Mais il est des aveux qui, faits dans un pays sont un crime, et faits dans tel autre sont peut-être une vertu. Avouer, dans ses foyers, que l'on ne croit point à la religion de ses pères, est une chose que l'on ne doit se permettre qu'envers soi-même, afin de ne point mentir à sa conscience. Persistez-vous dans la question que vous venez de me faire? — O Monsieur! j'y persiste pour mon époux, qui peut-être aurait la délicatesse de ne plus vous faire aucune demande à cet égard. Mais moi, j'aurai toute l'indiscrétion d'une femme et même toute la coquetterie d'une française, pour vous déterminer à parler; car je suis persuadée que vous allez nous

dire, quant à votre foi, des choses aussi originales, passez-moi le terme, que vous nous en avez dites relativement à l'amour. — Non, Madame, tout ce que je puis vous dire à cet égard, est la simplicité même. C'est quelque chose de si naturel, de si grandement et de si simplement vrai, que l'on ne conçoit point que la multitude puisse s'en écarter. Mais je crains véritablement de perdre votre estime en m'expliquant sans détours. — Je ne conçois point le sens d'une telle réponse. — Si je dissimule avec vous, continua Néridan, je serai coupable à mes yeux; si je ne dissimule point, je serai coupable aux vôtres. — L'énigme s'enveloppe d'une nouvelle obscurité au lieu de s'éclaircir. — Vous allez me comprendre. Si j'affirmais que je crois à la religion des Brames, je dissimulerais et je serais coupable à mes yeux; mais, si j'affirme que je n'y crois point, ne serai-je point coupable aux vôtres ? tout

homme n'est-il pas à blâmer s'il renonce au culte de ses pères ? Le moyen le plus sûr d'avoir la paix entre les habitans d'un même sol, n'est-il pas de n'avoir qu'un Prince et qu'un Dieu ? Si donc j'étais encore dans l'Indoustan, je rougirais de vous dévoiler un sentiment qui pût devenir un sujet de trouble et de scandale dans l'État. Mais, j'en suis éloigné pour jamais peut-être. Des climats nombreux et la tyrannie me séparent des lieux si chers où j'ai vu le jour, et je puis peut-être avouer mes opinions religieuses, sans encourir le danger d'être blâmé par vous. — Cependant, Monsieur, dit Mme. de Sémonville, depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, m'étant informé de votre façon de vivre, j'ai su, par ma femme-de-chambre, qui l'a appris du guichetier, que vous ne mangez rien de ce qui a eu vie, et j'aurais cru, à présent que je sais que vous êtes Indien, que votre retenue à cet égard

était en vertu de vos opinions religieuses sur la transmigration des ames des humains dans les corps des animaux. — Madame, dans toutes les religions, l'homme sage doit distinguer la partie morale de la partie dogmatique. Brama, qui fonda notre religion il y a plus de cinq mille ans, avait trop de sens pour croire que les ames des hommes, après leur mort, passassent dans les corps des animaux; il était en même-temps trop juste pour vouloir enseigner une erreur. Cependant, après avoir médité sur l'esprit de la multitude, il pensa, comme tant d'autres législateurs, que, pour donner de la stabilité aux préceptes qu'il voulait établir pour le bonheur des hommes, il fallait leur donner pour fondement des opinions religieuses. Le Monde entier et tous les cœurs sont si remplis de Dieu, que tout ce qui est fondé sur son existence et sur les rapports qui nous unissent à lui, est sûr

de captiver l'attention, le respect et la bienveillance des mortels.

» Brama avait médité profondément sur les mœurs qui pouvaient rendre les hommes heureux. Tourmenté, non du désir d'une vaine célébrité, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais de l'ardeur irrésistible de se rendre utile aux humains, il écrivit ses lois. Il voyait par-tout la guerre étendre ses fureurs et n'offrir qu'incendies, dévastations et carnages. Quoi ! dit-il, n'existera-t-il pas un homme, sur la surface du globe, qui puisse, par des lois sages, empêcher les humains d'être les plus féroces de tous les êtres vivans ? L'homme ne passera-t-il pour le plus intelligent des animaux que pour en être le plus à plaindre ? Son génie se bornera-t-il à ravager la terre, à détruire ce qui est bien, et sa gloire sera-t-elle toute entière dans ce qui seul devrait constater son opprobre, la mort donnée à son

semblable? le lion déclare-t-il la guerre au lion? le tigre au tigre? la vipère même à la vipère? Deux tigres se rencontrent la nuit dans le désert sans effroi; deux hommes n'en feraient pas de même? La férocité qui porte les mortels à s'entr'égorger, ne viendrait-elle point de la facilité avec laquelle ils immolent froidement tout ce qui respire? du plaisir qu'ils goûtent à poursuivre dans les champs de paisibles animaux, à tarir dans leur flanc les sources de la vie? de leur ardeur à voir couler le sang des victimes qu'ils immolent sur leurs autels, pensant être agréables à des divinités féroces comme eux? de leur jouissance à se parer de leurs dépouilles, à s'envelopper dans les peaux qui servirent autrefois à envelopper les membres des loups, des hyènes, des panthères moins sanguinaires qu'eux? Quelle véritable humanité peuvent avoir ceux qui se réjouissent autour d'une table char-

gée de cadavres immolés pour leurs festins ? Que dirait-on d'une troupe de brigands qui, revêtus de peaux humaines, comme on en voit qui affichent cette insensibilité, se livreraient à toute la féroce joie d'une orgie, en insultant au malheur des hommes qu'ils auraient égorgés, en présence même des captifs qui, ayant vu périr leurs compagnons, s'attendent au même sort ? Qui s'imaginerait à voir un festin de l'Europe, où les tables sont ainsi chargées de membres sanglans auxquels on se plaît à conserver toutes leurs formes, qu'autour sont assises des femmes sensibles et bonnes, dignes, par les qualités de leur ame, leurs grâces et leurs attraits, de faire le charme de l'univers ? ne faut-il pas tout l'empire de l'habitude pour penser que celle qui réchauffe ses belles mains dans la fourrure d'un animal auquel on ôta la vie à ce dessein; qui enveloppe sa gorge et son cou, sur lesquels réside

un

un essaim d'amours, d'un assemblage de dépouilles d'innocens animaux qui, sans elle, bondiraient encore sur les gazons de la forêt; qui se réjouit à l'aspect du meurtre et du carnage; qui ose prendre le cadavre de l'innocent animal que peut-être même elle a nourri de sa main; qui enfonce le couteau dans ses flancs qu'elle entr'ouvre fumans; qui en savoure les odeurs, les vante aux convives, les engage à broyer sous leurs dents impitoyables les membres de cet animal qu'elle offre en souriant; ne faut-il pas, dis-je, tout l'empire de l'habitude pour penser qu'une telle femme puisse avoir conservé le moindre sentiment d'humanité?.

» Pardon, Madame, mais j'ai pour moi l'empire de la nature, comme vous celui d'un usage aussi antique que la population de vos climats. Vos festins, vos habitudes me paraissent si fort au-delà des sentimens de douceur qui

nous animent dans l'Inde, que je ne puis assister au repas d'un Européen sans éprouver une peine secrète dont je ne puis surmonter les dégoûts. — Vous me faites faire d'étranges réflexions, dit Mme. de Sémonville; telle femme qui rit, chante et badine sur les membres d'un pauvre animal immolé pour ses plaisirs, se refuserait à l'égorger elle-même; et telle autre, qui se refuserait à l'égorger, l'étoufferait entre ses doigts sans éprouver une palpitation; moi-même, combien de fois j'ai gémi sur le sort d'un bœuf qui, après avoir fécondé nos guérets, tombait sous la massue du boucher pour l'entretien de nos ménages, et je n'en étais pas moins impitoyable à me nourrir de la substance de ces animaux! Mais, de tous nos usages, à cet égard, celui qui m'a le plus révoltée, c'est celui d'une femme, à la campagne, occupée de toutes les distractions des champs. Mère sentimentale et

tendre, épouse vertueuse et sensible, deux fois le jour sa main bienfaisante apporte de la nourriture à de jeunes animaux que la douceur de son langage porte à vaincre l'effroi que l'aspect de l'homme leur inspire. Charmée d'avoir vaincu leur timidité, elle triomphe de l'empire de sa douceur. D'une main carressante, elle flatte ces êtres reconnaissans; elle les couvre de baisers, les réchauffe dans son sein, asyle des grâces et des amours. Timides animaux! fuyez! la main qui vous caresse et vous nourrit, s'apprête à vous égorger. Cet œil si doux, qui vous rassure, n'admire votre beauté que pour juger, à vos formes arrondies, si vous êtes en état d'être immolés! peut-être votre sang ne coulera-t-il pas sous sa main; mais j'entends sa voix donner l'ordre fatal. Êtes-vous tombés sous les coups de la mort? elle s'empresse de venir contempler, dans la belle qualité de vos chairs, le suc-

cès des tendres soins que vous aviez si long-temps, si vainement bénis.

» Eh bien! Madame, ajouta Néridan; ces contrastes, qui vous ont étonnée avaient frappé Brama. Il crut y voir la cause secrète de cette avidité qui, donnant à l'homme un caractère inquiet et barbare, le fait sortir de ses foyers, se confier aux flots de l'Océan, affronter les tempêtes et porter les ravages, la désolation et la mort à des peuples qui, dans l'innocence de leurs mœurs, ne demandent qu'à vivre en paix avec ce qui respire. Les hommes, dit Brama, se sont fait un devoir d'une guerre éternelle, créons des peuples qui soient heureux de leur paix avec la nature entière; ils fondent leur bonheur sur les calamités du monde, fondons le bonheur des miens sur la félicité de leurs semblables; ils élèveront des statues aux conquérans qui, d'une main sanglante, comprimèrent de vastes cli-

mats, les miens n'en élèveront qu'à ceux qui, secondant les vues du Créateur, sauront donner à leurs sujets une félicité sans trouble. Les libérateurs même de la patrie n'auront point de statue, de peur que ce bel acte de reconnaissance n'inspire du goût pour un art qui soutient plus encore qu'il ne détruit le plus grand des fléaux.

CHAPITRE VI.

« JE ne chercherai point à vous prouver, Monsieur, dit le Gouverneur, que nos mœurs, en nous faisant subsister de la chair des animaux, valent mieux que les vôtres; mais je puis vous démontrer qu'elles sont conformes aux intentions de la nature. Depuis le plus léger insecte jusqu'à l'immense baleine qui, lorsqu'elle bondit au sein de l'Océan, ébranle les vastes flots à plus d'une lieue à la ronde, tous les êtres vivent les uns des autres. Vous-même, qui pratiquez avec tant de soin les dogmes de Brama, vous ne cessez de dévorer une foule d'êtres vivans. Il en est dans les grains dont vous vous nourrissez; vous ne mangez pas un morceau de certains fromages qu'il n'en coûte la vie à plusieurs milliers d'animaux, et que, malgré vos soins,

vous n'en dévoriez des centaines à-la-fois. Prenez-vous une goutte de vinaigre? combien d'être vivans vont trouver dans votre estomac un tombeau anticipé! Ignorez-vous que Lovenock a compté, dans une seule goutte de bon vinaigre, à l'aide d'un excellent microscope, jusqu'à trois mille animaux qui, vivant là comme dans un Océan, s'y dévorent les uns les autres avec une rapidité, une voracité sans exemple? Les herbes que vous cueillez dans vos jardins pour vous nourrir, fourmillent d'êtres vivans. Le fruit qu'au lever de l'aurore vous détachez de l'arbre, avec son velouté appétissant, a des insectes à sa surface qui en ont fait leur univers. En un clin-d'œil, vous dévorez ces habitans et leur monde. L'agneau, symbole de la douceur, quand il broute l'herbe, au sein de nos prairies, dévore plus d'êtres vivans en un jour, que le plus féroce conquérant n'en immola dans toute sa

vie. Enfin, pour ne priver du jour aucun être vivant, il ne faudrait jamais changer de place, de peur d'en écraser; jamais respirer, de peur d'en avaler; et si, par un excès d'extravagance en humanité, vous vous donniez la mort pour ne plus la causer à nul être vivant, vous vous abuseriez encore; car, en tombant, vous pourriez en écraser plusieurs.

» Je conclus de ce que j'ai dit : Que tous les animaux sont destinés, par la nature, à périr les uns par les autres; que l'homme est appelé au même sort, qu'il doit le subir; et que, s'il excelle en dévastations, c'est parce qu'il excelle en intelligence. Peu content de tuer ce qui lui est étranger, il tue ses semblables. La nature a voulu que nous vécussions de la mort; il faut donc tuer pour vivre. Triste ressource qui nous annonce notre sort ! L'image du trépas est dans tous les soins que nous nous donnons de la vie. Qu'a dû faire l'homme

en se voyant ainsi livré à sa propre férocité? se former des sociétés partielles, faire des lois pour protéger le citoyen contre le citoyen, et des armes pour défendre les peuples de la fureur des peuples; car les peuples ne connaissent guère d'autre loi, les uns envers les autres, que celle de la nature. La civilisation qu'ils ont entr'eux n'existe plus hors d'eux. La force est la raison des rois. L'art de donner la mort dans les combats doit donc être un grand art; et le législateur n'est au-dessus du guerrier, que parce que celui qui crée est, par la nature, au-dessus de celui qui conserve.

» Si vous aviez eu les mêmes opinions que nous, si votre peuple avait eu un peu moins d'humanité, l'humanité, chez vous, eût moins souffert. Quatorze millions d'hommes n'eussent pas succombé devant une poignée de barbares; et vous seriez encore libres et fortunés dans vos heureux climats.

» Ce que vous me dites, répondit Néridan, me prouve bien que, si nous avions eu les vices des Anglais, nous n'aurions pas été les victimes des leurs; mais ne prouve point que le fondateur de nos lois n'ait pas eu raison de nous en donner qui nous portassent à de douces vertus. Savez-vous que le bonheur de nos aïeux a duré sans troubles plus de quatre mille ans ? Que, pendant que l'Europe regorgeait de sang, s'inondait de pleurs, retentissait de cris et de gémissemens, l'Inde vivait dans une prospérité sans nuages, et qu'elle y vivrait encore si les habitans de cette même Europe n'étaient pas venus inopinément désoler nos climats ?

» Quel avantage si grand retirez-vous de l'art de ces guerriers que, dans l'estime des hommes, vous venez de mettre au second rang ? n'avez-vous pas à craindre que, prenant la passion des combats comme un autre prend la

passion de la chasse, ce guerrier, après avoir illustré d'abord ses armes en défendant son pays, ne les emploie bientôt à le subjuguer? Des guerres interminables s'allument au souffle de son ambition sans bornes, et vous payez un moment de gloire par trente ans de calamités. Votre malheur vient de votre prospérité, votre honte de vos trophées, votre défaite de votre courage. Il semble que le ciel se plaise à verser les fléaux de la guerre sur les vainqueurs, afin de montrer à l'univers combien il abhorre les combats.

» Notre législateur savait, comme vous, que, malgré ses lois, l'homme immolerait chaque jour une foule d'êtres vivans à sa conservation; mais il ne les immole que par nécessité, et non pour se donner des jouissances: destiné à mourir lui-même, il ne cherche pas à s'opposer à la mort de tout ce qui vit; mais il ne cherche plus à en former son

essence. C'est l'esprit du législateur qui, d'ailleurs, avait atteint son but. Il s'agissait de nous donner des mœurs douces; et, pour nous attacher à ces mœurs, il imagina le passage des ames des hommes, à leur mort, dans le corps des animaux. Cette transmigration faisant craindre à chacun de manger un corps où résidât l'ame de ses parens, de ses amis, lui faisant craindre aussi qu'on ne mangeât un jour le corps où son ame aurait trouvé un asyle, contint la voracité de tous.

» J'ai pu rejeter sans crime ce qu'il y avait de dogme dans l'édifice de nos lois, et en conserver la moralité. Comment aurais-je ajouté foi à une doctrine qui ne fut pas même celle de Brama ? — C'était donc un imposteur, dit Mme. de Sémonville. — C'était un législateur, Madame; quand le ciel se tait, l'homme de génie parle en son nom; et le peuple, trouvant l'empreinte de la

divinité dans sa morale, se prosterne et jure d'obéir. Je puis vous dire même une chose infiniment intéressante, et qui élève Brama au-dessus de bien d'autres législateurs. C'est qu'il composa un conseil de sept Bramins, dans lesquels il déposa le secret de sa croyance. Il voulut que ce secret se perpétuât jusqu'à la fin des siècles, s'il était possible, n'étant connu que des sept Bramins, qui éliraient ensemble un nouvel initié à proportion qu'il en périrait quelqu'un. Ce secret m'a été communiqué dans une initiation particulière, en faveur des services que j'avais rendus à la religion. Il roule sur quatre points essentiels que je puis vous dire ici; parce que je ne parle point à des croyans, et que vous êtes pour jamais séparé d'eux.

» Le premier point est que Brama n'est pas un Dieu. Cet article n'entra point dans les initiations faites par Brama, car il n'eut jamais la folie de

s'élever à la hauteur d'un être dont il avait une si noble idée. Mais, après sa mort, les Brames l'ayant fait ressusciter et monter dans les cieux, le divinisèrent afin de rendre ses dogmes plus sacrés aux yeux du peuple; et quoiqu'ils enseignent à tous les Indous, comme à tous les prêtres de la religion, que Brama est leur Dieu, ils se croiraient impies, sacriléges, profanateurs, s'ils s'adonnaient à cette croyance populaire.

» Le second point de l'initiation, est qu'il n'y a qu'un Dieu, incompréhensible à l'esprit humain, et qui est incommensurablement plus parfait, plus fort, plus intelligent, plus étendu, plus durable que la nature entière, non telle que nous la concevons, mais telle qu'elle est; que par conséquent toute discussion sur son essence est un simple jeu de l'imagination, qui ne peut conduire à aucun résultat qui s'approche de la vérité.

» Le troisième point est que Dieu,

n'ayant pas donné à l'homme un entendement capable de concevoir son essence, ne s'offense point de l'adoration des hommes, et qu'il ne les punit de leurs dogmes, que lorsque, contre leur conscience, la seule chose qui ait des rapports avec les vérités éternelles, ils lui donnent un caractère cruel, et le font l'instrument de leurs vengeances.

» Le quatrième point est que l'ame, après sa séparation du corps, commence la vie à laquelle elle fut destinée. Si, pendant sa germination dans le corps auquel elle fut unie, elle a cultivé l'amour premier qu'elle avait reçu de ses pères, elle prend son essor dans la carrière de la vie céleste; elle s'élève, grandit; et, comme son essence est toute d'*intellectualité*, elle ne grandit point matériellement, mais par l'aggrégation des parties *amour* qui émanent essentiellement de Dieu.

» Tant que l'ame est unie au corps,

dans l'action de la vie, elle reste attachée à la terre par son corps, qui lui-même y est attaché par l'attraction; mais dès que, par le trépas, elle ne tient plus à ce corps, elle éprouve une attraction nouvelle qui, la séparant de la matière brute et passive, l'unit à l'essence intellectuelle de la divinité, si toutefois, en se nourrissant d'amour pendant les développemens préliminaires de sa vie, elle participa suffisamment aux vertus que ce beau sentiment inspire.

» Brama regardait la divinité comme la source de toute intelligence et de tout sentiment. Dès que notre ame ne tient plus à notre corps, ce n'est plus vers la terre qu'elle doit être attirée, mais vers ce que nous appelons le *ciel* ou l'*éthérée*, dont nous n'avons absolument aucune idée; mais où se trouve le *centre* d'intelligence et de vie, terme impropre cependant,

cependant, parce que ce qui est infini ne saurait avoir un centre.

» J'avais déjà dit que, plus l'ame fut aimante, quand elle fut unie à son corps, plus elle fut susceptible d'affinité avec les parties constituantes de son être, et que, par conséquent, elle acquit un plus haut degré de véritable intelligence; je veux dire de sagesse, qui est la seule intelligence véritablement utile à l'humanité.

» Il vous sera facile de concevoir que plus cette ame fut robuste et vigoureuse lors de son *développement à la vie*, qu'on appelle *la mort*, plus elle est vivement, énergiquement attirée vers le centre d'intelligence et d'amour, qui est Dieu. Toutes les religions de la terre ne se sont-elles pas accordées, sur ce point, que la vertu mène aux cieux? Or, l'amour dont une ame fut pénétrée, fit sa vertu; donc c'est l'amour qui conduit aux cieux. Si la vertu n'est que le

résultat de l'amour, c'est l'amour que Dieu récompense lorsqu'il récompense la vertu. Mais comment l'homme, devenu immortel par son entrée dans la vie, est-il éternellement récompensé par Dieu ? voilà la question dont nous avions parlé hier, et qui ne fut point résolue. Ici, je vous développerai la doctrine des mystères de Brama ; si vous ne me comprenez point, ce sera ma faute ; si je m'égare, ce sera celle de notre législateur, qui, n'étant qu'un homme, a pu se tromper comme nous.

» Bien des hommes pensent qu'il ne peut y avoir de jouissance sans le corps. Cette erreur n'est qu'une inadvertence. Qui n'a point connu les jouissances de l'ame ? tout ce qui tient aux opérations de l'esprit, méditation, bonnes œuvres, contemplation de l'univers tiennent aux plaisirs de l'ame. Dieu, en nous créant avec nos corps, voulut qu'entre ces deux parties, si distinctes de nous-même, il y

eût un rapport absolu, et que leurs sensations fussent communes et réciproques. Mais ce qu'il laissa de liberté à l'ame, de s'occuper de choses spirituelles et célestes, suffit pour lui faire sentir qu'après sa séparation d'avec son corps, elle pourra trouver des jouissances; et si elle réfléchit sur les merveilles de la nature, sur l'immensité innombrable des mondes créés, sur la puissance éternelle et incompréhensible de Dieu, elle verra que, du moment qu'elle aura pris son essor dans l'éthérée, pour s'y nourrir des choses célestes, ses jouissances seront d'une sublimité au-dessus de toute intelligence humaine.

» Brama nous apprend que l'ame, dans ce que nous appelons sa première vie, et qui n'en est pas une, puisque l'ame y est unie à un corps matériel qui l'empêche de s'élancer toute entière vers la source éternelle d'intelligence et d'amour, n'a qu'ébauché son existence. Dès qu'elle

quitte son corps, si elle s'y est convenablement nourrie d'amour, elle se déploie comme un germe qui sort de son enveloppe, paraît au jour de l'éternité, se présente au grand foyer d'amour, s'en nourrit, s'en fortifie. Son accroissement, sa vigueur, son intelligence font des progrès rapides; alors quelle expansibilité d'esprit! quelle vivacité d'amour! quelles sources inépuisables de voluptés! les facultés de l'ame vont ainsi croissant pendant l'éternité. Cet accroissement est une espèce d'infini, d'intelligence, d'amour, de jouissances, et par conséquent de bonheur; infini, cependant, qui se prolongerait en vain, sans pouvoir atteindre toutes les beautés de la nature et bien moins encore celle de la Divinité.

» Quel mortel donc pourrait se former une idée des béatitudes d'une ame immortalisée? Dieu nous en laisse entrevoir la possibilité, sans même soulever à notre entendement le voile qui les

couvre ; cette possibilité, il nous la fait voir dans les plaisirs d'un cœur aimant, et dans ceux du bien qu'il peut faire à ses semblables ; mais, pour en entrevoir la réalité, attendons que notre mort nous ait rendus immortels.

» J'ignore, dit le Gouverneur, jusques à quel point les dogmes secrets de votre Brama sont conformes aux principes de notre religion ; mais je ne saurais les y croire opposés. Je conçois parfaitement, d'après un tel système, comment, dans la seconde vie, l'ame peut s'aggrandir par l'amour divin qui, sur la terre, composa sa première essence, et prendre à tout moment une nouvelle étendue, qui donne un degré de plus à ses plaisirs ; je conçois également que Dieu, après avoir privé l'ame des plaisirs si vifs dont elle jouissait étant unie à son corps, lui donne de plus grands moyens de jouissance, et qu'ils sont comparables à ce qu'ils étaient, comme l'infini l'est à un

point, l'éternité à un moment, la bonté divine à la bonté humaine.

» Mais, Monsieur, dit Mme. de Sémonville, vous ne nous avez point parlé des ames haineuses, méchantes, dénuées de bonnes œuvres. Que deviennent-elles à la séparation de leur corps ? votre Brama admet-il un enfer ? — L'enfer ne peut-être qu'une invention humaine. Il a fallu être méchant pour l'imaginer. L'on n'en avait aucune idée du temps que notre législateur enseignait sa doctrine. Vos livres saints, les plus anciens, n'en font pas plus mention, que notre Tien et notre Confutzée. — Que deviennent donc ces mauvaises ames à la séparation de leur corps ? — Vos livres saints vous le disent. *Si vous êtes méchant, vous mourrez à la mort.* Voilà la doctrine de Brama. Les parties constituantes de l'ame du méchant étant sans amour, se dissolvent. Le déchirement se fait à la longue. Il est cruel,

parce que l'ame, apercevant l'éternité et ses béatitudes, connaît la perte qu'elle fait; mais, quand la séparation est consommée, les souffrances sont finies, ainsi que le mortel qui n'a pas su tirer parti du germe de la vie qui lui avait été donné. Le germe s'est avorté faute de sa nourriture céleste, l'amour. Il est mort à la mort. *Morte morieris*. Ce sont les expressions de vos livres saints ».

Tels étaient les entretiens du Gouverneur, de son épouse et de Néridan, tandis que les amis de ce dernier étaient dans de bien vives inquiétudes. Madame Faber et M. de Novemcour avaient passé une nuit cruelle; Zilia avait été poursuivie par les transports les plus odieux; car, si le Comte de Cerningues était rentré si tard, c'était parce qu'il avait passé une grande partie de la nuit auprès de Zilia. Hélas! quand elle avait été délivrée des importunités de Cerningues, elle ne l'avait pas été de ses

ennuis ; les chagrins qu'elle savait devoir causer, par son absence, accroissaient beaucoup les siens. Mais combien ils auraient été plus vifs encore, si elle avait su que Montval, l'un des premiers commis du Ministre, étant vendu aux Anglais, se faisait une affaire d'État de la captivité de son père ; que son cher Dolimont, victime à-la-fois de son amour et de sa valeur, venait de tomber dans les fers, et que l'amour de Cerningues s'unissant désormais aux intérêts de Montval, ils feraient ensemble leurs efforts pour que ni son père, ni son amant ne lui fussent rendus !

En effet, Cerningues, après avoir osé remporter une aussi lâche victoire sur Dolimont, n'avait plus qu'à continuer de prendre les conseils de Dublançai, pour se dissimuler à lui-même la honte dont il venait de se couvrir. Il fit donc prier Montval de passer chez lui, et lui dit : Qu'il fallait environner de tant d'obscurités

d'obscurités la détention de MM. Dolimont et Aldini, qu'il leur fût impossible de jamais obtenir leur liberté.

C'est ainsi qu'assez communément de la débauche on passe au crime.

CHAPITRE VII.

MONTVAL, sentant que la cause de Dolimont touchait celle de Néridan, et prenant ombrage de tous ceux qui pouvaient divulguer les crimes nombreux de lord Clives, qui étaient ceux du Gouvernement Anglais, crimes que ce Gouvernement brûlait de commettre chez plusieurs peuples de la terre, et sur-tout chez les Français, où déjà il avait fait jeter toutes les habitudes d'une admiration stupide en leur faveur, et tous les germes de la discorde, promit à Cerningues qu'il ferait écrouer de nouveau Aldini sous le nom de Néridan ; qu'il le noterait comme un espion d'Angleterre, comme un étranger perfide et très-dangereux pour l'État, et qu'il allait en même temps donner des ordres, sur-le-champ, pour le départ de Dolimont.

Mais ce jeune infortuné avait éprouvé un bouleversement si terrible dans sa pensée, par tous les maux qui étaient venus l'assaillir à-la-fois, qu'il était tombé, après un accès de fureur, dans un accablement universel. La difficulté de l'emmener à Lyon, dans cet état, avait contraint la maréchaussée de le déposer dans une prison de Paris, où, l'ayant fait écrouer d'abord comme un malfaiteur, soit que ce fût un conseil de Dublançai, soit que ce fût une vengeance de la maréchaussée, il avait été jeté sur un peu de paille, où plusieurs autres accusés étaient détenus comme lui; et ses habits de cour faisant contraste avec la profession dont on l'accusait, ses nouveaux camarades le prirent pour un chevalier d'industrie, et pensant que ce qui avait été enlevé par leur confrère, appartenait à la compagnie, ils le dépouillèrent de son or et de ses bijoux, même de ses boucles de souliers, avant

qu'il eût repris ses sens, avant qu'il fût revenu de l'espèce de délire et d'anéantissement dans lequel tant d'injustices l'avaient jeté. Lorsque, après une heure passée dans cet état, il recouvra sa raison; lorsque, se rappelant ses malheurs, il se mit à les déplorer; lorsqu'il parla de la trahison d'une infidelle et de l'abus de pouvoir qui, jetant dans les fers un homme de qualité, l'empêchait de servir utilement sa patrie, les prisonniers, faisant des éclats de rire, se mirent à le plaisanter. Ces voix, ces figures étranges qu'il n'avait jamais vues, les demi-ténèbres de la prison, lui retracèrent l'image de la scène où il avait été saisi. Il se crut au milieu de ces hommes de peu de foi qui avaient abusé de sa confiance comme de sa valeur; et ces railleries, venant donner plus d'activité à son ressentiment, il sentit renaître toute sa fureur, et se leva précipitamment. L'un des prisonniers ayant à

peu près un vêtement semblable à celui de Cerningues, ayant aussi sa taille, il le prit pour ce rival odieux, et, se précipitant sur lui avec toute l'impétuosité de la rage, il le terrassa en lui disant : « C'est en vain que tu m'as fait désarmer, monstre ! tu porteras le prix de ta trahison. Je t'étoufferai dans mes bras. Il dit, et lui tenant les reins contre la terre ; lui pressant la poitrine d'un genou vigoureux, lui serrant le cou de la main gauche, tandis que de la droite, il lui lançait des coups de poing par la tête et par la figure, tu périras, lui criait-il ; tu ne mérites pas une mort plus glorieuse. Lâche tyran, meurs dans la honte et dans la douleur ! » Déjà Dolimont avait donné plus de trente coups de poing à la tête de cet infortuné, qui d'abord avait crié miséricorde, tandis que ses camarades riaient à gorge déployée. Mais déjà ce pauvre malheureux, assommé, étouffé par Dolimont, poussait

à peine quelques gémissemens, lorsque celui-ci irrité des rires réitérés des prisonniers, et persistant dans son délire, les prit pour les agens de Cerningues qui se moquaient de son infortune, et, quittant ce premier ennemi, qui ne lui opposait plus de résistance, il se lève, regarde cette troupe, bande-joyeuse, et s'écrie: « Lâches satellites d'un tyran plus lâche encore, vous ne méritez ni ma fureur, ni les coups que je vais vous porter; mais je ne suis plus le maître de contenir mon ressentiment ».

A ces mots, il s'élance contre ces hommes, grouppés dans un coin de la prison. Il leur assène, avec tant de vigueur et de rapidité, des coups de pieds et des coups de poings, que la plupart poussent des cris en fuyant vers l'autre extrémité de la salle. Quelques-uns essayent de se défendre; mais il les poursuit avec une telle fureur, il les apostrophe par des dénominations si

plaisantes pour eux, qu'ils l'évitent en tournoyant sur le champ de bataille, et poussant de nouveaux éclats de rire; Dolimont, les atteignant sans peine, en fait de temps en temps tomber quelqu'un sous la pesanteur de son bras; alors des cris de douleur se mêlent aux cris de joie; et Dolimont, redoublant d'effort, les meurtrit de son mieux partout où il peut les frapper. Quant à lui, on le frappe en vain; son délire le met au-dessus de sa douleur, ou s'il la ressent, c'est pour redoubler d'efforts et répandre par-tout la terreur.

Ce fut alors, en effet, que les prisonniers, voyant que leur nouveau camarade n'entendait pas raillerie, et qu'il en avait mis plusieurs hors de combat, se disposèrent à se défendre; l'un d'eux faisant de tous un petit corps de bataille, donna le signal, et ils s'élancèrent tous à-la-fois sur Dolimont. Saisi de toutes parts, ne pouvant prendre son élan

pour frapper, il ne portait que des coups incertains, lorsque tous ses assaillans, pesant sur lui chacun de leur côté, et deux sur-tout lui ayant soulevé une jambe, et l'ayant tordue, le firent chanceler ; un ébranlement subit de ceux qui le tenaient par les bras, par les cheveux, à brasse-corps, acheva de lui faire perdre l'équilibre, il tomba. Deux des combattans furent entraînés dans sa chûte, l'un sous lui, l'autre dessus. Ce fut en ce moment que tous, et principalement les plus lâches, voulant se venger des coups qu'ils en avaient reçus, frappèrent à l'envi Dolimont ; mais sa fureur ne s'était pas rallentie. Tombé en avant, il avait l'estomac contre terre. De ses poignets, de ses reins et de ses jarrets, il fit effort, se ramassa, et malgré le nombre, parvint à se relever. Un des prisonniers qui, pour mieux tenir Dolimont, s'était couché sur lui, le ventre sur son crâne, la figure sur ses

reins, et qui, de ses doigts, cherchait à lui déchirer les entrailles, se trouva naturellement sur sa tête, lorsque Dolimont fut debout. De ses deux mains, il le prit par les flancs, le souleva en l'air, et le lança de toutes ses forces contre les pavés de la prison.

C'est en ce moment que le geolier, averti par le tapage et par les cris des prisonniers, tourne ses lourdes clefs dans les énormes passages de la serrure; il entr'ouvre la porte. Dolimont se précipite sur lui; les prisonniers, charmés de cette diversion, se donnent bien de garde de secourir M. Forbinac, homme terrible qui les traite avec humanité, mais sans faiblesse et sans égards. Dolimont, du premier choc, terrasse l'Hercule geolier; il allait le traiter avec aussi peu de ménagement que le premier prisonnier qu'il avait abattu, lorsque la fille de M. Forbinac, qui l'avait accompagné, poussa des cris perçans. Cette

TAYLOR INST. OXF

voix de femme, cette taille à peu près semblable à celle de Zilia, l'obscurité d'une longue voûte, tout favorisant l'illusion de l'infortuné Dolimont, il se crut dans le château où était détenue son amante. Lâchant donc le geolier, il courut après sa fille. Pauline, effrayée, courant de toutes ses forces, sautant les escaliers quatre à quatre, arrive dans la cour où, Dolimont, la saisissant, elle s'évanouit de frayeur dans ses bras.

On pense que Dolimont porta des regards avides sur les traits de cette jeune personne. Il allait lui reprocher sa fuite et ses infidélités, lorsque le grand jour du dehors ne permettant plus de méprise, il quitta son erreur, comme un homme qui sort d'un songe extrêmement agité. Étonné, il chercha à se rendre compte de ses fureurs et de sa situation. Bientôt, Mme. Forbinac et plusieurs autres gens de la maison accoururent; l'air encore égaré de Dolimont, les

larmes qui roulaient dans ses yeux, ses mains palpitantes, dans lesquelles il tenait la jeune Pauline en la pressant avec l'étonnement du silence et du regret, son ton d'ailleurs noble et gracieux, tout intéressait en sa faveur. M. Forbinac lui-même, arrivant à son tour, quoique bien irrité de sa chûte, ne peut s'empêcher de partager les sentimens de tous les siens. Sa fille a repris ses sens, et tournant ses regards langoureux sur l'homme qu'elle avait fui avec tant de précipitation, elle voit une figure si belle, un regard si caressant, un air à-la-fois si tendre et si affligé, qu'elle éprouve un bien-être le plus doux qu'elle eût jamais ressenti, et se trouve dans ses bras mieux que sur le premier trône de la terre.

Tout ceci faisait une scène muette qui finit par la sensibilité. Quelques larmes coulèrent des yeux de Dolimont et tombèrent sur le sein de Pauline. Rosée céleste ! comme tu ranimes celle qui

tout-à-l'heure, semblait être sans vie ! la pluie d'or, versée par Jupiter, eut moins d'empire sur Danaé. L'aimable Pauline osa croire que cette sensibilité était pour elle. Quel égarement ! L'on croit aisément à la possibilité de ce que l'on désire. Elle avait déjà observé Dolimont, lorsqu'abattu et presqu'évanoui de ressentiment et de douleur, il avait été porté et déposé en ce lieu par la maréchaussée. La sensibilité du beau captif ajoute à la sienne. Elle voit son père hors de danger ; des larmes aussi pures, aussi brillantes que la rosée du matin, roulent sur ses belles joues, tombent sur son sein et s'y mêlent à celles de Dolimont. Heureux mélange ! vous pouviez électriser le cœur de Pauline, mais non pas assurer son bonheur ! Zilia eut des droits bien chers que tous vos charmes et votre sensibilité ne sauraient anéantir ! Le geolier cependant, en voyant ce tableau, si rare alors dans

sa prison, est attendri : il se frotte les yeux du revers de ses doigts. Honteux de sa sensibilité, sa large et robuste poitrine bondit sous les efforts de son ame pour cacher une émotion qui l'honore ; et sa femme, qui est debout devant sa fille, jouit, en les regardant, de leur commune sécurité.

Cette scène, à-la-fois terrible et plaisante, se termina d'une manière bien fâcheuse pour Dolimont, en ce qu'elle lui apprit qu'il était emprisonné, et que la maréchaussée ne l'avait déposé momentanément à la Force, qu'en attendant qu'il fût en état d'être transporté ailleurs.

Cette explication fit voir au geolier, qu'il ne devait pas placer un tel prisonnier dans une salle remplie de filous ; il le laissa dans son propre logement, priant sa femme et sa fille de ne rien épargner pour lui adoucir la rigueur de son séjour. Toutefois il conjura Dolimont de ne pas le compromettre par

une évasion qui le perdrait pour toujours lui et sa famille.

Cependant M. Forbinac rentra dans la prison où Dolimont avait fait un si grand vacarme. Les deux plus maltraités des prisonniers étaient celui qu'il avait terrassé le premier, et celui qu'il avait lancé du haut de sa tête sur le pavé. Il leur raconta brièvement l'aventure de Dolimont, et leur ordonna de rendre tout ce qu'ils avaient pris; ce qu'ils firent avec assez de fidélité, à l'exception de quelques pièces de monnaie qu'ils gardèrent. Le geolier rapporta le tout à Dolimont.

Allez, dit celui-ci à M. Forbinac, allez leur dire que je les prie d'oublier ma colère, que je leur donne l'argent qu'ils m'ont gardé. Voilà, en outre, dix louis que vous leur donnerez pour ma bien-venue et notre séparation. Mais j'avais deux bagues à un même doigt; faites en sorte qu'elles me soient rendues.

Le geolier retourna vers la chambre. Tenez, leur dit-il, voilà dix louis que M. Dolimont vous envoie, et que vous ne méritez point, attendu le mal que vous lui avez fait. Il vous donne aussi l'argent que vous lui avez retenu; sans cela croyez que je vous forcerais à le dégorger malgré vous. Mais certaines des bagues qu'il avait à un même doigt, où sont-elles? il les réclame. Il faut les rendre à l'instant. Cela suffit, dit le prévôt de la bande. En même temps il fait sa tournée, en s'approchant de chacun de ses camarades, et, revenant avec les deux brillans, il les rendit à Mme. Forbinac.

Dolimont les revit avec plaisir. L'une, plus précieuse, il la donna à Mme. Forbinac; et l'autre, il la mit lui-même au doigt de Pauline, en lui disant à demi-voix: « Si vous avez jamais besoin de vous en défaire, souvenez-vous que je la rachèterai cinquante louis. »

Tandis que Dolimont, emprisonné, distribuait ainsi ses faveurs, et se faisait des amis, même parmi ceux qu'il avait maltraités, M. de Novemcour, qui, dès l'aurore, s'était rendu chez Mme. Faber et, n'avait point su des nouvelles de Zilia, s'était rendu chez sa belle-sœur Mme. de Dolimont. Il l'avait vue une seule fois depuis son retour d'Espagne; et n'ayant point voulu approuver les mesures de rigueur qu'elle avait prise contre Dolimont, ayant eu même avec elle, à cet égard, une explication très-vive, il s'était imposé la loi de n'avoir aucune relation avec une femme qui s'était prononcée contre son fils.

Mais, à présent, qu'il avait à lui apprendre que cette Zilia, tant repoussée, tant méprisée, était sa fille, il avait cru devoir faire cette démarche. La Marquise, en apprenant cette nouvelle, resta froide, insensible, et parut même éprouver un embarras qui ne pouvait s'interpréter

prêter en sa faveur. La honte de sa faute l'emporta sur le sentiment. Elle ne vit que l'abîme qu'elle s'était creusé volontairement. Penser que sa belle-fille n'aurait pas moins à se plaindre de ses persécutions que son fils, fut pour elle une perspective effrayante. Persuadée que son beau-frère et son fils éprouvaient un ressentiment commun; elle pensa que dorénavant elle ne serait entourée que d'ennemis et de censeurs, devant lesquels elle aurait sans cesse à rougir. Sa douleur, à cette nouvelle, ne fut donc pas équivoque. Plus M. de Novemcour cherchait à lui prouver, par les circonstances, qu'il ne pouvait s'être abusé, plus la Marquise, par son embarras, témoignait son mécontentement. En effet, quelle douceur pouvait avoir désormais la vie pour une mère qui, n'ayant qu'un fils qu'elle adorait, s'en verrait traitée comme ennemie? Telles furent les premières idées de Mme. de Dolimont.

M. de Novemcour n'en fut pas moins affecté de la froide indifférence qu'elle témoignait à l'annonce d'une nouvelle si intéressante, et qui les touchait l'un et l'autre de si près. Ce gentilhomme, plein d'honneur, lui dit : « Après avoir recouvré ma fille, que j'avais cru perdue pour jamais, j'ai accouru chez vous, Madame, que j'avais promis de ne revoir que lorsque vous seriez d'accord avec votre fils. Je croyais vous apporter une nouvelle qui allait vous combler de joie. Je m'attendais à vous voir aussitôt me proposer de voler chez le Ministre avec moi solliciter la grâce de votre fils; je me suis abusé. Je vois que votre enfant, n'ayant plus de mère, doit retrouver en moi le père qu'il a perdu. Je le serai, Madame, je le suis dès ce moment. Je le fus même toujours par le plus inviolable attachement; aujourd'hui, c'est par devoir. Dois-je souffrir que mon nom, que le nom de mon frère soit humilié, flétri par celle qui

devait s'en honorer ? Par quel étrange égarement vous êtes-vous écartée d'un devoir sacré qu'il vous eût été si glorieux de remplir ? Allez, Madame, souvenez-vous que l'opinion luttant entre vous d'une part, et Dolimont et Novemcour de l'autre, vous ne serez pas long-temps à être mise à la place qui vous est due ».

CHAPITRE VIII.

Ce discours un peu rude, mais beaucoup moins peut-être qu'il n'était mérité, n'aurait pas trouvé la Marquise insensible, parce que la tendresse maternelle l'emportait chez elle sur la vanité; mais Dublançai arrivant en ce moment de Versailles, et ne connaissant pas M. de Novemcour, qu'il regarda à peine du haut de sa grandeur, dit à Mme. de Dolimont: « Je vous apporte, en un seul événement, une bonne et une fâcheuse nouvelle. Votre fils, accusant à faux M. le Comte de Cerningues de lui avoir enlevé son amante, est allé cette nuit le provoquer à un combat singulier. Celui-ci, brave comme l'épée du Roi, se rendait au champ d'honneur, lorsque des cavaliers de maréchaussée, sur le signalement qui leur a été donné à tous,

ayant reconnu votre fils, l'ont saisi; et, sans doute, il est en ce moment sur la route de Lyon pour être renfermé à Pierre-en-Cise ».

Il serait difficile d'exprimer de combien de sentimens divers fut agitée Mme. de Dolimont en entendant ce discours. Se voir annoncer cette nouvelle, naturellement déchirante pour son cœur, devant un homme qui venait de se déclarer le père de Dolimont, et qui était en même-temps le père de la jeune personne enlevée; ayant encore sur le cœur les vifs reproches que lui avait faits M. de Novemcour; voyant que le ton d'aisance avec lequel Dublançai parlait de cet événement, annonçait le plaisir qu'elle-même devait en ressentir, toutes ces pensées se heurtèrent et se confondirent dans son cerveau. La honte, le remords, la contrainte, un certain effroi même l'agitèrent en même-temps. Son œil se troubla, ses mains tombèrent à

ses côtés, sa tête se pencha sur sa poitrine; elle fut tout à coup comme frappée de la foudre, et parut être plongée dans un accablement général. Dublançai n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Se promenant à grands pas dans le sallon, il sortit sa boîte, prit du tabac; puis tendant le bras, tira faiblement le cordon de la sonnette. M. de Novemcour prit un flacon sur la cheminée, s'empressa de secourir la Marquise; mais, voyant qu'elle reprenait des forces, et qu'elle était entre les mains de ses gens, il se retira en lançant sur Dublançai un regard de ressentiment et de mépris.

M. de Novemcour était trop affecté de la nouvelle qu'il venait d'apprendre, et de l'incertitude de la situation de Zilia, pour ne pas agir avec toute la célérité possible. Il se rendit chez lui, s'arma convenablement, alla prier un ami de l'accompagner à Versailles pour une affaire de la plus haute importance; et,

quand il fut en chemin, il lui dit la double cause qui le décidait à aller provoquer le Comte de Cerningues. « J'ai, dit-il, ma fille à réclamer et mon fils à venger. — Qu'espérez-vous faire, lui dit M. de Lusillac, son ami? — Je veux parler à l'infâme Cerningues. Je lui dirai que je suis plus offensé comme père, que mon fils ne l'a été comme amant; que, puisqu'il n'a pu se mesurer avec lui, je viens prendre sa place; et je lui demanderai de venir soudain sur le champ de bataille. — Et s'il refuse de se battre? — Je lui donne un soufflet en présence de toute sa maison. Il doit savoir qu'un tel affront ne s'efface jamais que par notre mort ou celle de notre ennemi. — Faisons une réflexion, M. de Novemcour : si M. de Cerningues accepte le combat, il est probable que, d'après le ressentiment qui vous anime, vous le tuerez ou que vous serez tué par lui. Si vous le tuez, vous voilà réduit à fuir, à

vous expatrier peut-être pour jamais; et l'asile de votre fille est ignoré de vous. Que savez-vous même si, ayant eu le malheur de succomber, elle n'aura pas une telle honte de paraître à vos yeux, qu'elle fasse elle-même ses efforts pour vous cacher sa demeure? Si vous succombez, Zilia reste entre les mains de son ravisseur; et, ignorant que Cerningues fut le meurtrier de son père, d'innocente qu'elle est vraisemblablement encore, mais abandonnée de tous, elle finira par céder et tomber dans le mépris d'elle-même et de la société. — Vos réflexions sont bonnes. — Adressez-vous à l'autorité. Le Monarque vous honorera de quelques bontés. Allez vous jeter à ses genoux. — Je ne doute pas que, par ce moyen, je ne délivre ma fille; mais je perds mon fils. — Pourquoi donc? — Dolimont voudra-t-il épouser une femme déshonorée? Y consentirais-je moi-même? Rendant la liberté à ma fille

avec

avec un tel éclat, je lui ravis l'honneur. Les mœurs de Cernîngues sont connues. Toute la Cour pensera que cet enlèvement fut d'accord avec ma fille. Quand même ceux qui y donnent le ton ne le croiraient pas, ils ne le diront pas moins. Vous connaissez la malignité des courtisans, et vous savez qu'ils ne répètent et ne croient que ce qu'il est du bon ton de croire. Combien d'hommes, pour faire leur cour au Ministre, s'efforceront de m'humilier! Combien de femmes, pour venger leur honneur, attaqueront celui d'une belle personne innocente! Il faut que toute cette affaire se passe entre Cernîngues et moi. Je le verrai en tête-à-tête; la situation portera conseil : mais croyez, d'après votre sage observation, que, dans tous les cas, avant qu'il m'en coûte la vie, j'aurai recouvré Zilia ».

Arrivé à Versailles, M. de Novem-

cour se rendit chez le Comte de Cerningues. « Monsieur n'est pas visible, lui dit-on à la porte. — Allez lui dire que cela presse; que c'est de la part du Comte de Novemcour ». Le valet revient, et dit que M. de Cerningues est occupé d'affaires de la plus haute importance et qu'il ne peut voir M. de Novemcour. — « Allez lui dire que je vous suis malgré vous, et que l'affaire qui m'appelle est, pour votre maître, d'un intérêt si grave, qu'elle le serait beaucoup moins s'il ne s'agissait que de ses jours ».

Cette réplique ouvrit la porte de Cerningues à M. de Novemcour. Ce malheureux jeune homme ne s'était renfermé que par rapport aux tourmens que lui causait l'affaire d'honneur qu'il avait eue le matin, et qu'il avait si mal terminée. Il ignorait que Novemcour fût l'oncle paternel de Dolimont.

Quand M. de Novemcour fut en

présence du Comte, il lui tint ce langage :

« Je suis tellement courroucé contre vous, Monsieur, que je doute qu'il me soit possible de vous parler avec modération. Qu'il vous plaise d'abord de savoir qu'il faut qu'aujourd'hui vous ayez ma vie, ou que j'aie la vôtre. La double offense que j'ai reçue de vous pourra s'expier à peine par tout votre sang ou par tout le mien. Apprenez, que je suis l'oncle paternel de Dolimont, et que je suis le père de Zilia. — Vous, le père de Zilia ! s'écria Cerningues d'une voix altérée. — Oui, Monsieur, je suis le père de Zilia. Je viens la réclamer et venger Dolimont. — Vous êtes le père de Zilia ! comment puis-je le croire ? Elle-même ne se dit-elle pas fille de M. Aldini ? — Fût-elle fille de M. Aldini, vous n'êtes pas moins coupable de la déshonorer ; et je n'aurais pas moins le droit de la réclamer. Je ne vous estime pas assez pour vous donner d'autre explica-

tion. Vous devez vous en rapporter à ma parole. Où est ma fille ? qu'avez-vous fait de ma fille ? »

Ces paroles, prononcées avec un ton très-vigoureux et même avec l'accent de la menace, réveillèrent Cerningues de l'état d'avilissement dans lequel il paraissait plongé. Ses deux mains lui couvraient la figure, et toute son attitude était celle d'un homme accablé par la honte et le remords.

Ces mots, *où est ma fille ? qu'avez-vous fait de ma fille ?* le firent frissonner. Son visage parut à découvert, et son regard, rencontrant celui de M. de Novemcour, ne put le soutenir. « Tu as peur, lui dit celui-ci. Tu pâlis. Rarement les criminels sont des braves. J'avoue, dit Cerningues, que la terreur est dans mon ame. Elle n'est pas causée par vos menaces. Elles me rendraient plutôt toute mon énergie. Mais le sentiment de ma faute était là, même avant

votre arrivée ; jugez de ce qu'elle doit être maintenant. Que Zilia fût votre fille ou ne le fût point, je ne devais pas moins respecter sa vertu. Vous ne m'estimez pas assez, m'avez-vous dit, pour me donner des explications ; souffrez du moins que je vous en donne ; non pour recouvrer une estime que je mérite si peu, mais pour que vous sachiez que ma faute fut un simple égarement, et que je ne suis pas absolument indigne de me mesurer avec vous au champ d'honneur. Zilia me fut présentée comme une aventurière dont votre neveu s'était emparé. Je la trouvai belle. Je m'offensai, je m'irritai même de ses rigueurs, après avoir cru, comme on me l'avait assuré, qu'elle ne venait que pour chercher à tirer parti de ses charmes. Ne voyant dans ses refus qu'un caprice injurieux, je ne donnai pas des ordres pour qu'on lui fît violence, mais je laissai faire l'être corrompu qui voulait me le procurer. J'étais épris, je ne

me connaissais plus. L'amour avait brisé le frein du désir chez le coupable Cerningues, et n'avait fait que fortifier la pudeur de Zilia. Elle est pure encore, Monsieur ; elle n'a été souillée que par mes désirs. Jamais une main criminelle ne ternit l'éclat de sa pureté. Vous allez la voir, Monsieur. Si elle vous tient un autre langage, je consens à être effacé de la liste des gens d'honneur. Voici donc, ajouta-t-il en prenant la plume, un ordre que je n'aurais jamais dû me mettre dans le cas de délivrer ».

Il dit, et remit presqu'aussitôt cet écrit à M. de Novemcour :

« Rendez Zilia à son père ».

Au dos du billet étaient le nom et la situation de la maison de campagne.

« Vous me rendez ma fille, lui dit M. de Novemcour. Recevez de ma main l'honneur que vous aviez repoussé loin de vous. Suivez-moi, ou convenons des

lieux où nous pourrons nous trouver; car vous ne pensez pas, que me rendre Zilia, soit autre chose qu'une justice: il me faut une réparation ».

Cerningues réfléchit un moment; puis il assigne à M. de Novemcour, pour lieu de rendez-vous, celui que le matin il avait profané. Puis il ajoute: « J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur, que je ne puis m'y trouver avant six heures du soir. Je veux qu'avant de m'honorer par un combat, vous ayez vu Mlle. de Novemcour; je veux que vous ayez acquis la certitude que sa vertu est restée intacte. Votre présence au champ d'honneur, après avoir obtenu cette certitude, sera considérée comme une faveur ».

M. de Novemcour fut charmé de ce retard, et, quittant Cerningues, il alla rejoindre son ami Lusillac. « Volons, dit-il, allons délivrer ma fille ». Ils partent en effet. Les chevaux brûlent le pavé.

En moins d'un quart-d'heure ils sont à B.... et demandent Zilia au concierge, qui atteste qu'il n'y a point d'étrangère dans le Château. M. de Novemcour cherche le billet écrit par Cerningues. Le billet est égaré; il s'emporte, il crie, menace. Le concierge est inflexible, et persiste à dire qu'il n'y a personne dans le Château. M. de Novemcour entre malgré lui, parcourt les appartemens, appelle Zilia : personne ne répond. M. de Novemcour, furieux, s'imagine qu'il est le jouet de Cerningues. Il médite des projets de vengeance et de mort, lorsque le concierge, qui venait de trouver par terre l'ordre de rendre Zilia à son père, accourt dans l'intention d'obéir aux ordres de son maître. « Coquin ! s'écria M. de Novemcour, en le prenant à la gorge, rends-moi Zilia, ou tu es mort ». Mais le malheureux n'avait plus la faculté de lui répondre ; et M. de Novemcour, qui ne se connaissait plus,

l'aurait étouffé dans ses bras, sans Mr de Lusillac, qui vint à son secours.

A peine le concierge eut-il repris ses sens, qu'il les conduisit tous les deux à la chambre secrète qui recéleit Zilia. L'infortunée n'avait point voulu se déshabiller depuis la veille, pensant qu'elle aurait ainsi plus de moyens de défense dans le cas d'une attaque; elle s'était cependant jetée sur un lit pour soutenir sa faiblesse; car elle n'avait voulu prendre aucune nourriture.

Dès qu'elle entendit une voix d'homme, elle fut effrayée; elle avait en ce moment les yeux inondés de larmes. Lorsque MM. de Novemcour et Lusillac parurent, elle les prit pour Cerningues et Dublançai; et, poussant un cri, se couvrant le visage de ses mains, elle s'écria avec force, mais avec effroi: « Non, non. C'en est fait. Jamais, jamais! Fuyez, fuyez! »

A ces mots, M. de Novemcour resta

immobile. Zilia l'avait regardé ; il en avait la certitude. Elle ne pouvait s'être écriée de la sorte que parce que, étant coupable et déshonorée, elle ne voulait plus rentrer dans la société de ses amis. Telle fut la réflexion assez naturelle de M. de Novemcour. Il fut bien fâché d'avoir amené son ami. C'était un témoin de sa honte. Il balança s'il parlerait à sa fille, ou s'il chargerait son ami de la conduire dans son hôtel, à Paris.

CHAPITRE VII.

Cependant les pleurs et les sanglots de Zilia redoublaient. M. de Novemcour en fut vivement ému. « Mon ami, dit-il à voix basse à Lusillac: témoin de la honte d'un père, il faut que vous le soyez de sa générosité. Je me sens plus fait pour l'aimer que pour la punir. Son repentir dissipe mon courroux. Le sentiment vif de sa faute l'amoindrit à mes yeux. Les violences d'un homme odieux ont fait son crime. Ses larmes ne semblent-elles pas nous dire qu'en succombant elle ne perdit rien de sa vertu? » Il dit, et s'approche du lit de sa chère Zilia. « O ma fille! ma chère fille! dit-il; un véritable repentir efface bien des fautes! » — Quelle voix s'est fait en-

tendre ! dit Zilia en promenant ses regards égarés, et les yeux toujours remplis de larmes. Qui êtes-vous ? — Quoi! ne m'auriez-vous point reconnu ? Je suis votre ami Novemçour; je suis votre père.

A ce peu de mots, Zilia s'élance du lit; et, s'essuyant les yeux, regardant M. de Novemcour : « Ah! c'est vous, s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras. Sauvez-moi, sauvez-moi! toute la nuit... Ce n'est qu'à deux heures du matin que la persécution a cessé. Je croyais encore les voir, lui et l'infâme Dublançai. Fuyons, fuyons ces lieux horribles. — Vous n'avez donc pas succombé? — Ah ! Monsieur, vous ne m'auriez pas trouvée vivante ! C'est la Providence elle-même qui vous envoie. Je n'ai donc pas vainement espéré en vous? — Vous avez donc pensé..... — Que vous daigneriez voler à mon secours. — Je suis enchanté de voir que vous ayez

u apprécier mon cœur : mais le vôtre, ô ma Zilia ! apprendra-t-il sans gémir la nouvelle que je lui apporte !—Quoi !.... Dolimont !... — Vous aime toujours autant que vous le méritez. Il est assez bien guéri de sa blessure : mais.... — Mais ! achevez. Vous me faites frémir ! — Votre père..... — O ciel ! mon père aurait éprouvé quelque malheur ? — Non, il est au comble de la félicité si vous apprenez sans douleur ce qu'il lui reste à vous apprendre. Hélas ! aurait-il rien de plus terrible à me dire que... Êtes-vous dans les secrets de M. Aldini ? — Oui, je sais tout. — Tout ? Vous savez donc que je ne suis point sa fille ? dit Zilia en baissant la voix et ses douces paupières. — Je le sais ; mais je sais plus encore. O ma fille ! ô ma Julie ! Connaîtrez-vous votre père ? — Que dites-vous ? — Oui, c'est de moi, aimable enfant, que vous avez reçu le jour. Méer-Néridan m'en a donné des preuves incontestables. —

Quoi! je serais assez heureuse!... Elle voudrait continuer, et la sensibilité étouffe sa voix. Elle se précipite de nouveau dans les bras de M. de Novemcour. Puis, revenant de l'excès de son saisissement, elle dit: « Ce titre sacré, Monsieur, n'ajoutera rien à mon affection. Je vous aimais déjà si tendrement! Mais je pourrai vous le dire, vous le prouver en liberté. Ah! si je m'affligeai du secret que me révéla mon père, c'est que je craignis de tomber entre les mains de quelqu'un qui voulût me séparer de lui; *mais* vous, ajouta-t-elle en l'embrassant avec transport, vous si bon! si bienfaisant! vous me permettrez de l'aimer encore, de ne l'oublier jamais! »

M. de Novemcour, transporté de joie, ne pouvait que lui rendre ses caresses: les pleurs étouffaient sa voix.

Tout-à-coup, Zilia s'éloigne de ses bras, le contemple un moment; puis, s'y précipitant de nouveau: « Ah! s'é-

cria-t-elle, vous êtes bien mon père ! Vous voilà tel que je vous voyais dans mon enfance. Tous vos traits se présentent parfaitement à ma mémoire ; mon cœur, non, le cœur de Zilia ne vous avait pas oublié. Il vous reconnut dès le premier moment. Sa mémoire fut plus fidelle que celle de mes yeux, qui viennent à présent à son secours. Voilà votre air, tel que vous étiez avec maman, lorsqu'elle vous parlait avec tant de douceur. Vous rappelez-vous, lorsque sur la terrasse de jasmin, à Pondichéry, vous m'éleviez dans vos bras pour me faire regarder par votre lunette, à l'aide de laquelle vous nous disiez si les vaisseaux qui paraissaient en mer étaient amis ou ennemis? »

A ces traits, et mille autres semblables que M. de Novemcour récompensait toujours de quelque nouvel embrassement, cet heureux père acquérait, de plus en plus, la certitude d'avoir

recouvré sa chère Julie, qui, dès l'âge auquel il l'avait perdue, faisait tout le charme de sa maison et toute la parure de son épouse. Lusillac était enchanté d'être témoin d'une scène aussi intéressante. Les éclaircissemens se multipliaient; l'entretien, l'un des plus précieux, des plus chers qui furent jamais, se serait prolongé dans ces lieux; mais Lusillac s'aperçut qu'il était quatre heures et demie; il en avertit M. de Novemcour. C'était à six heures qu'était le rendez-vous de la vengeance. Fallait-il renvoyer Zilia à Paris? Fallait-il la mener à Versailles? La décision fut pour ce dernier parti, malgré qu'en le suivant, on pût rendre Zilia témoin de la mort de son père.

Arrivés dans cette ville, il fallut prendre des détours pour la laisser quelque temps seule dans l'hôtel. M. de Lusillac devait nécessairement accompagner son ami. Ils se dirigèrent donc ensemble

vers

vers le champ de bataille. Les gens d'honneur précèdent plutôt l'heure fixée qu'ils ne se font attendre. Ils y trouvèrent le Comte de Cerningues et quatre Gentilshommes. M. de Novemcour, en voyant cette affluence de témoins, marqua du mécontentement. Cerningues lui dit : « Lorsqu'on a de grands torts à réparer, Monsieur, et de grands engagemens à prendre, on ne saurait trop éclairer ses pas des regards des honnêtes gens. Si j'en avais connu de plus dignes de vous, et de plus capables de m'inspirer de louables sentimens, je les aurais conjurés de venir assister à notre combat. — Êtes-vous prêt, Monsieur, lui répondit avec humeur M. de Novemcour? — Oui, Monsieur. — Eh bien ! aux armes ! Où sont les vôtres? — Elles sont dans ce porte-feuille. — Vous moquez-vous de moi? — Je me serais moqué beaucoup de moi-même, si j'avais entrepris de vous combattre

autrement (en disant ces mots, il tirait deux papiers de son porte-feuille); voici l'une de mes armes, continua-t-il en offrant à M. de Novemcour un papier revêtu du cachet et de la signature du Roi : j'aime, j'estime, j'adore Zilia par-dessus tout; et la première réparation que je fais à mon offense, est de vous remettre la mise en liberté de son amant. Voici celle de M. Aldini que je vous prie également d'accepter. J'ai obtenu l'une et l'autre en me jetant aux genoux de mon père, en lui faisant l'aveu de mes fautes, en le conjurant de m'aider à les réparer. Il s'est laissé toucher par mon repentir et ma volonté bien prononcée de ne plus m'écarter de mes devoirs; et vous, Monsieur, vous, père de Zilia, la plus belle, la plus vertueuse créature que le ciel ait jamais fait pour le bonheur d'un mortel, serez-vous inflexible? Ne pardonnerez-vous point à l'infortuné Comte de C....,

qui, entraîné dans la débauche par les crimes de quelques hommes dépravés, rentre dans le devoir par la vertu de M. de Novemcour, l'estime et l'amour de tous les gens de bien?

» J'avoue, Monsieur, que si le crime eût été consommé; répondit M. de Novemcour, nulle considération ne m'eût arrêté, et que la réparation que vous m'offrez n'eût été qu'une nouvelle offense. Mais vous êtes jeune; à votre âge, on peut, sans déshonneur, se laisser entraîner un moment par le torrent des passions; mais l'on est digne du plus grand éloge, lorsqu'on trouve de tels moyens dans son propre fond. La vertu, vous vous en apercevez, sans doute, en ce moment, fait le plus beau charme de la vie. Elle est l'ornement et la félicité de nos jours, j'en appelle à vous-même; quelle jouissance plus délicieuse éprouvâtes-vous dans tout le cours de vos dissipations! — J'en conviens déjà;

mais je ne puis vous dissimuler..... — Puissé-je vous avoir deviné, ô fils d'un père, l'honneur de sa patrie ! » Il dit; et tendant la main au jeune Comte, l'attire à lui, et le presse affectueusement dans ses bras : « Oui, je puis le dire à présent, Monsieur, s'écria le Comte, voici le plus beau moment de ma vie. Soyez mon second père, comme vous voulez être celui de Dolimont. Vous lui donnez une épouse dont la nature, souvent terrible, peut le priver; vous me donnez une compagne, la vertu, qui ne me quittera jamais ».

M. de Novemcour, charmé, l'embrassa de nouveau; et son jeune ami lui dit alors : « Puisque vous daignez me traiter avec tant de bonté, Monsieur, vous me enhardissez à vous demander une grâce. — Parlez; vous obliger sera une jouissance. — Vous ignorez, sans doute, jusqu'à quel point j'ai manqué à Dolimont. Je vous conjure

de l'engager à se rendre ici demain matin, à dix heures, avec ses armes; et vous, Messieurs, oserais-je vous prier d'assister à un rendez-vous d'honneur? — J'y serai moi-même, dit M. de Novemcour; les cinq autres Gentilshommes en dirent autant; et le Comte, après avoir serré la main à M. de Novemcour, baissant le front, et détournant ses regards, se retira pensif avec ses témoins, qu'il précédait de quelques pas ».

MM. de Novemcour et de Lusillac se rendirent aussitôt auprès de Zilia, lui annoncèrent la liberté de son père et de son amant; car, malgré son prétendu mariage et la découverte de son père, Dolimont n'était pas son époux, M. Aldini ne perdait pas son titre de père.

Montés tous trois en voiture, au lieu de descendre, à Paris, à l'hôtel de Novemcour, ils se dirigèrent à la Force,

où ils savaient que Dolimont avait été conduit, et jouirent de ses embrassemens; de là, changeant de chevaux, ils volèrent à Vincennes, et mirent en liberté Meer-Néridan.

Le Gouverneur, charmé de la mise en liberté de cet estimable prisonnier, lui en témoigna sa joie dans les termes les plus obligeans. Mme. de Sémonville partagea leur plaisir, et demanda à n'être jamais séparée de leur société; ce qui était pour eux un bienfait nouveau. Le Gouverneur, pour appuyer l'opinion de son épouse, dit à son prisonnier: « Puisque nous voilà séparés, j'espère que nous nous réunirons, à l'avenir, plus souvent; et je ne brise aujourd'hui vos chaînes, quoiqu'il soit une heure indue, qu'à condition que vous viendrez ici, demain, me rendre les momens dont vous me privez aujourd'hui. Je vous attendrai à dîner avec Mademoiselle et ces Messieurs ».

L'on se rendit à Paris. M. Aldini et Zilia furent logés chez M. de Novemcour. « Mon cher Néridan, dit ce dernier, nous voilà pères de Zilia. Ce serait offenser la nature que de séparer ce qui de soi-même est inséparable. Un père peut-il se diviser? Il faut que nous ne fassions qu'un même cœur, qu'un même établissement, qu'une même fortune, comme nous n'avons qu'une même qualité. Acceptez la maison de votre fille pour demeure. Soyez maître ici comme moi-même, c'est le vœu le plus ardent de mon cœur ».

M. de Novemcour faisait bien cette proposition à Méer-Néridan pour le plaisir qu'il avait de le posséder, mais plus encore pour la persuasion où il était que Néridan, contraint de fuir sa patrie, et ayant voyagé pendant douze ans dans les Cours étrangères, avait peu de moyens de subsister. Mais il s'abusait. Les pierreries de Néridan n'étaient pas

épuisées. Aussi fit-il cette réponse à M. Novemcour. « Quoique assez jeune encore, ainsi que vous, pour prendre un établissement qui me convînt, je ne me marierai jamais. Zilia, après mes malheurs, devint toute ma famille. Je n'en connaîtrai jamais d'autre que la sienne. La probité me portait à faire la recherche de ses parens; mon cœur me faisait désirer de ne les rencontrer jamais. Je craignais de ne pouvoir m'associer avec eux d'amour et de soins pour celle que j'aimerai uniquement le reste de ma vie. — O mon père! mon bon père! s'écria Zilia, en lui sautant au cou et en lui donnant le baiser de la plus affectueuse innocence, jamais père ne fut plus aimé que vous! »

A peine Zilia eut-elle fait cette déclaration que, craignant d'avoir offensé M. de Novemcour, elle se tourna de son côté, et, lui prenant la main, elle voulut y coller ses lèvres; mais celui-

ci,

ci, la pressant contre son sein, lui dit: « Aimable enfant, connais à quel emploi le sort t'a destinée. Nous sommes trois qui n'allons vivre que pour toi, parce que tu ne vivras que pour nous. Laisse ton cœur s'exprimer sans contrainte. Je prends pour le père de Zilia tout ce que tu dis d'affectueux à Néridan. Loin d'exciter ma jalousie, tu accroîtras mes jouissances. Nous sommes ton père. Nous n'aurons qu'un cœur pour toi; tu n'en auras qu'un pour nous. — Voici, s'écria Néridan, le seul jour de vrai plaisir que j'aie goûté de ma vie. Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis véritablement le père de ma Zilia, puisque je le suis enfin du consentement de celui qui lui donna le jour; aussi n'est-ce que d'aujourd'hui que, la considérant comme mon héritière, et pouvant la constituer telle, puisqu'elle a des parens connus, je lui donne irrévocablement tout ce que je possède, ne me réservant qu'un petit

bien retiré où je puisse, éloigné de la turbulence des cités, me livrer à la contemplation des choses célestes, en répandant autour de moi quelques bienfaits sur les humains.

A ces mots, Néridan ouvre la petite cassette, que les voleurs avaient été sur le point d'emporter. Dans cette cassette étaient des pierres précieuses pour enrichir dix familles. Tout cela est à vous Zilia, et à vous, mon fils Dolimont. Je sais bien, que je vous fais un présent dont vous me devez peu de reconnaissance. Le seul bonheur que donne la vertu est précieux sur la terre. Mais vous aimez vos semblables, vous serez donc vertueux; et on l'est presque toujours en vain, lorsqu'on est sans richesses. La Charité, qui est la fille aînée de l'Amour, ne s'apprête que des souffrances, lorsqu'elle est témoin de l'infortune sans pouvoir la soulager. C'est donc en cette considération seulement

que les trésors que je vous offre, pourront contribuer à votre bonheur. J'en dispenserai quelques parcelles avec vous. Mais, quand je vous verrai pratiquer la vertu, je jouirai comme vous-mêmes. Heureux si, par un noble emploi de vos biens, vous pouvez persuader à quelques hommes riches, que le bonheur est de le verser sur tous ceux dont le sort a des rapports avec le nôtre.

A ces mots, M. de Novemcour, qui était resté muet d'admiration, se précipita vers Néridan, et le serrant dans ses bras, lui dit : « Vous êtes la preuve en action de cette vérité évangélique, que le bonheur de tout mortel est dans ces paroles : *Aimer Dieu par-dessus tout et votre prochain comme vous-même* ».

La soirée se passa ainsi en explications, en épanchemens de cœur, en protestations réitérées de reconnaissance et d'affection. L'on alla se livrer ensuite au sommeil. Ils étaient trois qui, la nuit

précédente, n'avaient pas fermé la paupière; et la bonne Mme. Faber, à laquelle on n'avait pas laissé ignorer tous les plaisirs de cette journée, ne fut pas la moins contente d'aller chercher un peu de repos.

CHAPITRE IX.

CONCLUSION.

M. de Novemcour dit à Dolimont, en le quitant: « Mon fils, soyez ici demain matin, à six heures, avec vos armes. Le Comte de Cerningues veut vous donner la satisfaction que vous lui avez demandée. M. de Lusillac sera ici à la même heure, et nous partirons sans en parler à Zilia ».

En effet, le lendemain Dolimont se trouva chez M. de Novemcour à l'heure indiquée; M. de Lusillac ne tarda pas à s'y rendre; et Néridan, ayant aperçu du mystère dans ce qui se passait, fut mis dans la confidence, et partit avec eux.

Rendus sur le champ de bataille, ils y trouvèrent le Comte de Cerningues. A son aspect, Dolimont, malgré le ser-

vice qu'il en avait reçu, sentit son sang bouillonner dans ses veines. L'affront de la veille était trop vivement empreint dans sa mémoire, pour avoir été effacé par un acte de générosité qui, au fait, n'était qu'une justice. Combattu donc par le ressentiment et la reconnaissance, Dolimont avait un air d'embarras et de trouble qu'il n'était pas en état de réprimer.

Le Comte de Cerningues, en présence des quatre Gentilshommes qui l'avaient accompagné la veille, mit habit bas, et Dolimont se hâta d'en faire autant. Les deux rivaux, l'épée à la main, s'avancèrent l'un sur l'autre. Mais aussitôt que la pointe de son fer toucha celui de Dolimont, Cerningues, faisant un pas en arrière, prenant son épée par la lame, la posant à terre, le pommeau tourné vers son ennemi; puis, se relevant avec fierté, récita ce vers de Dubelloi.

« Contemplez le Bayard d'Albion et regrettez

« Je suis loin d'être un Bayard, ajouta-t-il, comme Bayard fut loin de commettre une faute semblable à la mienne; mais la fiction du poète ayant peint ma situation à votre égard, je la répare à sa manière. Un autre, en se conduisant ainsi, aurait craint de prouver sa lâcheté. Mon intrépidité dans ces sortes de combats n'est déjà que trop célèbre. Il y a plus de véritable lâcheté à prétendre légitimer une faute par le sang de son adversaire, qu'à se résoudre à en faire un humiliant aveu. Hier, j'étais indigne de votre amitié, Dolimont; aujourd'hui, je vous la demande ».

A ces mots, Dolimont ramasse le fer de Cerningues. Le tenant de la main gauche, il le croise avec le sien, tourne le pommeau de celui-ci vers le Comte, le lui offre; et tandis que Cerningues, avec une noble fierté, y porte la main, Dolimont tend la main droite sur les deux lames et dit : « Je jure, sur l'honneur,

que je ne conserve pas le plus léger ressentiment, et que j'accepte votre amitié en vous donnant la mienne pour la vie ». Cerningues, à son tour, tend la main, fait le même serment, prend l'épée de Dolimont en échange de la sienne; ils s'embrassent avec cordialité, et, remettant les épées dans les fourreaux, ils se rendirent à l'hôtel de Cerningues, où ils firent, en présence du père de celui-ci, un déjeûné charmant, assaisonné par l'esprit, les épanchemens, la philosophie et la plus aimable gaîté.

Le Comte de Cerningues fit connaissance avec Méer-Néridan. Il lui confia ce que lui avait dit sur son compte l'odieux Montval, et lui donna sa parole qu'il surveillerait de près cet agent infidèle. Le Ministre lui-même s'approcha de l'Indous, et lui dit: « Je parlerai de vous au Roi. Venez me voir. Vous me donnerez quelques détails sur les affaires de l'Inde; et soyez assuré que, non-seu-

lement vous ne trouverez point d'ennemis parmi nous, mais que nous serons tous vos amis ».

Ces dix personnages, hommes d'un véritable honneur et du meilleur esprit, allaient se séparer, lorsque Cerningues prit la parole, et dit :

« Si, par l'événement qui nous réunit, je n'avais pas manqué à des hommes dont l'estime est pour moi d'un si grand prix, je m'en applaudirais à vos yeux ; puisqu'en me faisant faire de trop justes réflexions sur ma vie passée, il m'a montré toute la laideur du vice, et convaincu qu'il n'y a de félicité sans trouble que dans la vie de l'homme de bien. Je l'avais ouï-dire souvent ; je croyais que c'était un langage de convention entre quelques hommes sages, qui n'avaient ni les goûts, ni la force d'être ce que j'étais. Entraîné par l'exemple, séduit par la plus fausse gloire, je pensais que mon honneur dépendait de mon art à

surpasser en débauches et en combats particuliers, tous ceux qui, dans ce genre, avaient eu quelque célébrité. La pratique du mal m'a convaincu que ses plaisirs étaient semblables à des breuvages, délicieux au palais, mais dont l'essence est empoisonnée. Pardonnez donc à mes égaremens.....: Il allait continuer, lorsque M. de Novemcour l'interrompant, lui parla ainsi:

« Je suis d'autant mieux disposé à pardonner à vos égaremens, que je fis, comme vous, des fautes dans ma jeunesse, dont je ne tardai pas à me repentir. J'en ai retiré deux grands avantages; l'un, de savoir excuser les travers des jeunes gens, lorsque je découvre en eux des principes d'honneur et de probité; l'autre, d'avoir la certitude de ne plus y retomber. L'homme qui passa ses jeunes années sans faire une sottise fut méritant sans doute; mais rarement il devint un modèle que l'on pût se proposer d'imiter.

Il en est d'un homme constamment sage, comme d'un mortel constamment heureux. Aux plus simples événemens qui le contrarient, celui-ci s'afflige, se plaint et se trouve le plus malheureux des hommes. Mais, celui qui éprouva des malheurs, s'il eut des momens terribles, mène à présent une vie douce et paisible au milieu des événemens fâcheux inséparables de la vie. Il lui faut des scènes déchirantes pour l'ébranler. Tous ces petits embarras de la vie, toutes ces tracasseries de ménage, ces intrigues de Cour, ces variétés de caractères, ces altercations de société, ces inconstances de fortune, ces calomnies indécentes, ces critiques sans fondemens, tant de choses enfin qui, journellement, font le tourment des gens qui furent toujours heureux, ne produisent plus aucune sensation sur les personnes qui éprouvèrent de grands malheurs. J'ai traversé les mers, éprouvé les plus horribles tem-

pêtes, soutenu des guerres sanglantes, à des distances énormes de mon pays, supporté toutes les intempéries des climats; j'ai vu des champs de bataille couverts de morts et de mourans, des villes prises d'assaut, les propriétés livrées au pillage, l'honneur du sexe entre les mains du soldat effrené, des campagnes réduites en cendre, des peuplades entières impitoyablement égorgées; et de combien de catastrophes de la nature n'ai-je pas été témoin! Après de tels événemens, comment pourrais-je m'affecter de tant de petits riens qui désolent les hommes qui ont été constamment heureux? Il en est de mes fautes comme de mes malheurs. Je ne donnerais pas le souvenir des uns et des autres pour des tonnes d'or. Dans mes fautes, je trouve de quoi me prémunir contre le vice; dans mes malheurs, de quoi me consoler d'une foule de maux qu'on ne peut éviter. Croyez, Monsieur, qu'il en sera

de même de vous. Par-tout où l'honneur domine, le crime pâlit. Les germes de la vertu, dans un ame bien née, ne tardent pas à étouffer ceux du vice, que des circonstances fatales avaient développés ».

Tel était l'entretien de ces hommes qu'une aventure fâcheuse avait divisés, et que l'honneur venait de réunir.

« Suivez-nous à Paris, dit M. de Novemcour au Comte de Cerningues. Vous avez fait les fautes d'un étourdi de vingt ans, et vous les avez réparées comme un sage de quarante; venez voir une femme se comporter à quarante comme les étourdis se conduisent à vingt. De là, nous irons dîner chez le Gouverneur de Vincennes, qui est plus satisfait de la façon dont vous avez réparé vos torts, qu'il ne s'est irrité de vos égaremens ».

Cerningues accepta la proposition. Ils partirent cinq pour Paris. Il était midi, quand ils y arrivèrent. Zilia, auprès de

laquelle Mme. Faber s'était établie, attendait ses pères et son amant avec la plus vive impatience. Dès qu'elle les entendit, elle vola au-devant d'eux; mais quelle fut sa surprise en voyant le Comte de Cerningues! le feu de la colère lui monta au visage. L'on voyait dans ses regards tout le courroux de sa fierté offensée; et le ressentiment qui l'agitait suspendant l'épanchement de son amour, elle resta muette et dans l'immobilité du plus juste étonnement.

Cerningues s'aperçut aisément qu'il était l'auteur de la stupéfaction de Zilia, et, tombant à ses genoux, plein de trouble et de confusion, il lui dit: « Vous voyez qu'ils m'ont pardonné. L'erreur et l'amour, qui peut-être lui-même en est une autre, ont fait tout mon crime. Je viens solliciter ma grâce de Zilia, ou mourir de honte et de repentir à ses pieds ».

Un coup-d'œil de Dolimont dit à

sa jeune et tendre épouse la conduite qu'elle avait à tenir. « Levez-vous, Monsieur, lui dit-elle; refuser de vous pardonner, serait témoigner peut-être que je me crus peu offensée ».

Le Comte de Cerningues rougit à cette réponse; mais il mit tant de grâces dans les excuses qu'il fit à Dolimont, que celui-ci se déclara très-sincèrement son ami, et lui en donna, par la suite, des preuves en diverses occasions.

L'on ne tarda pas à partir pour la chaussée d'Antin. Dolimont, Zilia, MM. de Lusillac, Néridan et Novemcour allaient ensemble dans le silence qui convient à l'incertitude de l'innocence qui va réclamer, près du vice, les droits de la vertu. L'on savait que la Marquise, depuis long-temps, ne pensait que par l'esprit de Dublançai. Quel espèce de pouvoir cet homme avait-il pris sur Madame? L'on n'osait se répondre à cette question. Ce pouvoir

était-il insurmontable ? était-il facile à subjuguer ? Voilà ce qui tenait en suspens tous les esprits. Ils arrivèrent enfin à l'hôtel de Mme. de Dolimont. Elle était, en ce moment, en conférence avec Dublançai, qui ignorait la mise en liberté de son ennemi.

Aussitôt qu'il apprit que Dolimont allait entrer chez sa mère, il voulut fuir ; mais n'y ayant pas d'autre issue que celle par laquelle Dolimont arrivait, il se jeta dans un cabinet, au grand étonnement de la Marquise, qui ne concevait pas comment un homme aussi brave pouvait témoigner tant de frayeur.

Zilia parut d'abord entre ses deux pères. La Marquise, étonnée, ne concevait pas comment M. Aldini pouvait être en liberté ; et sa présence la jetait dans une étrange confusion ; celle de son beau-frère, venant lui présenter sa fille, qu'elle avait traitée avec tant de mépris, eût suffi pour l'accabler ; mais malgré

malgré l'annonce qui lui avait été faite, par un valet, de l'arrivée de son fils, rien n'égala son étonnement et sa terreur, lorsqu'elle aperçut Dolimont. Elle aurait été menacée de la chûte du ciel sur sa tête, qu'elle n'aurait pas été plus effrayée; elle ne resta pas long-temps dans cette crise douloureuse.

« Madame, lui dit son fils, en l'abordant avec respect; si, m'excuser de mes fautes auprès de vous, si, vous demander pardon de mes égaremens n'était pas offenser une femme que j'adore, un oncle devenu mon père, et qui m'est plus cher que moi-même, un étranger estimable auquel je dois l'honneur, la vie, toute la félicité de mes jours, je tomberais à vos pieds; et quoique tout mon crime ait été de n'avoir point voulu en commettre un, je saurais, en m'humiliant devant vous, me charger de tous les motifs qui nous ont divisés. Par quelle fatalité, me suis-je dit bien des fois,

celle dont je fus tant aimé, et pour laquelle j'aurais donné tout mon sang, a-t-elle ressenti tout-à-coup pour moi une horreur insurmontable? Non, je n'ai pu croire qu'un ressentiment, fondé sur mon respect pour l'innocence; que mon attachement pour un homme qui nous servit, l'un et l'autre, avec tant de zèle et de discernement; que ma constante fidélité aux principes de mon vertueux père, seule portion de son noble héritage que j'avais voulu me réserver, eussent allumé tant de haines. Vous nous avez fait bien du mal; nous n'en conservons de souvenir que celui qu'il nous faut pour vous prouver que, vous aimant toujours avec la même ardeur, vous avez tort de nous persécuter. Croyez que, par cette expression, je n'entends pas les dangers dont votre pouvoir pourrait nous environner, mais la douleur que nous causerait votre éloignement, si vous persistiez encore dans le dessein

de rompre irrévocablement avec nous. Si donc tout sentiment maternel n'est pas étouffé dans votre sein, si votre ame peut goûter encore le plaisir d'être aimée par le fils le plus respectueux et le plus tendre, ô Madame! ajouta-t-il en mettant un genou en terre, ô ma mère! au nom de l'ombre sacrée de mon père, qui habite ce séjour, rendez-moi votre amitié; rendez-moi ce cœur qui, si souvent, épancha sa tendresse dans le mien; rendez-moi la félicité en me rendant votre amour! »

» O mon fils! mon cher fils! s'écria la Marquise en lui tendant les bras ». Elle aurait voulu parler, la sensibilité lui étouffait la voix; mais, de ses bras caressans, elle le pressait contre son sein; elle le couvrait de ses larmes, le dévorait de ses baisers; et, lui serrant les mains de ses mains palpitantes, elle lui disait, en le regardant avec bonté: « Oh! si tu m'aimes encore, je suis la

plus fortunée des mères. O mon frère ! ô mon ami ! ajouta-t-elle en adressant la parole à MM. Aldini et Novemcour, si vous êtes aussi généreux que mon fils, il ne manque rien à mon bonheur ».

A ces mots, MM. de Novemcour et Néridan s'empressèrent de lui donner les preuves les moins équivoques d'un parfait oubli du passé, de leur estime et de leur attachement.

« Et toi, dit la Marquise, en tendant ses bras à Zilia; toi, que j'aimais si tendrement, lorsque je voulus profaner ta vertu, sois ma fille; oui, je le vois dans tes regards, tu veux être la bien-aimée de mon cœur ».

Zilia ne put répondre d'abord à la Marquise que par la plus tendre et la plus vive émotion; mais, prenant bientôt la parole : « Mes pères, dit-elle, mon époux et moi ne ferons qu'un même cœur pour vous aimer, et pour vous aimer plus que notre propre vie ».

« Accourez tous, s'écria la Marquise en élevant la voix; que tous les gens de ma maison viennent, avec moi, rendre hommage aux vertus de mon fils ». A ces mots, elle revient vers ce fils bien-aimé; elle le comble encore de caresses; elle l'attire avec Zilia, les presse, tantôt ensemble, tantôt tour-à-tour sur sa poitrine; elle est dans le délire de la joie. « Mes enfans, leur disait-elle avec transport, aimez-vous, aimez-nous; c'est l'unique bonheur de la vie ». En disant ces mots, son regard rencontre celui de Néridan; et le trouble du sentiment donne une nuance nouvelle à tous les plaisirs dont son ame est enivrée.

Cependant, tous les gens de la maison sont accourus. L'arrivée de leur maître, si tendrement chéri, avait été une nouvelle sitôt répandue! Ils étaient tous, réunis en plusieurs grouppes, sur l'escalier et dans le vestibule, en atten-

dant l'issue de cette explication. Ils avaient déjà médité d'aller tous se jeter aux pieds de la Marquise, en faveur d'un si bon maître, lorsque la voix de celle-ci vint les remplir de joie. Ils entrèrent se pressant en foule. Julie, la bonne Julie, s'était cachée dans la foule; elle était venue pour faire ses malles, et ne s'était pas bien hâtée de sortir de cette maison qu'elle avait tant aimée: la Marquise l'aperçut et lui dit: « Triomphe, ma Julie! ton protégé me pardonne ».

Hilaire et Mme. Faber, ne partageant point le doute de leurs maîtres, étaient montés dans un carrosse de place, et s'étaient aussi rendus à la chaussée d'Antin, pour jouir de cet heureux moment de réconciliation. Ils étaient restés dans la loge du portier; mais Hilaire, qui avait l'oreille aux aguets, ayant entendu la voix de la Marquise appeler tous les gens de la maison, prit Mme.

Faber par la main; et, l'entraînant après lui, il alla s'unir au grouppe joyeux de tous les habitans de l'hôtel.

La présence du bon Hilaire rappela l'attention de la Marquise sur Dublançai, qui l'avait fait renvoyer de la maison. Il était encore dans le cabinet; et, tant pour se laver des inculpations qu'une position semblable aurait pu lui mériter, que pour profiter du moment de générosité et d'oubli de tout le passé que chacun manifestait à l'envi, Mme. Dolimont dit à son fils:

« Je ne fus pas seule coupable en vous persécutant, vous le savez; j'ose vous prier de pardonner à celui qui m'irrita contre vous, comme je consens à lui pardonner moi-même. — Vous voulez parler de Dublançai, répliqua Dolimont? — Oui, mon fils. — Je ne vous demande pas si votre intention est de le garder encore auprès de vous; mais..... — Le garder auprès de moi,

quand vous pouvez m'en délivrer !... Il faut que j'aye été bien coupable à vos yeux pour que vous me soupçonniez capable de conserver aucun rapport avec un pareil homme ! — Eh bien ! c'est à M. Aldini à prononcer. Quant à moi, je goûte trop de plaisir, en ce moment, pour ne pas oublier les maux qu'il m'a faits et ceux qu'il a voulu me faire.—Si c'est à moi à prononcer, reprit Méer-Néridan, voici mon avis. L'être dont il est question est trop méprisable pour mériter notre haine; ce serait l'honorer, et par conséquent le récompenser, que de le poursuivre de nos ressentimens. Pardon, Madame, d'un tel discours contre un homme que vous honorâtes de quelques bontés; mais vous n'eûtes jamais idée de la noirceur de son ame : l'on ne peut oublier ses crimes qu'en oubliant sa personne et nos chagrins. Un seul de vos regards nous dédommage de tout, nous tient lieu de tout. Nous sommes heureux :

nous

nous ne troublerons point notre joie par la haine. C'est donc moi, Madame, qui vous conjure pour votre repos, de pardonner à cet homme abominable. Il faut se souvenir des méchans sans les haïr, à-peu-près comme on se souvient des poisons pour les éviter.

» Puisqu'il en est ainsi, reprit Mme. de Dolimont en ouvrant le cabinet, sortez, Monsieur, je vous pardonne: sortez, vous dis-je. Il ne vous sera fait aucun mal : sortez, sortez ! ajouta la Marquise en élevant la voix avec colère.

» Oui, je sortirai, dit Dublançai d'une voix aigre; et affectant une fierté qui n'était qu'un ridicule : Je sortirai; mais que Dolimont ne se croie pas quitte encore de ma vengeance. — Ciel! d'Agrimant! s'écria Dolimont en le voyant. — Oui, c'est moi; le plus détesté, mais le plus implacable de tes ennemis. Tu sais de quel affront j'ai à me venger; tu connais ce dont est capable ma

haine ; elle te poursuivra jusqu'à la mort. Par-tout je serai sur tes pas. Ma conspiration constante contre tes jours sera un obstacle éternel à ton bonheur. Je me rappellerai sans cesse à ta pensée pour empoisonner tes jouissances. Quand j'ai pu susciter ta mère contre toi, juge s'il me sera facile de corrompre tes valets à mon gré. La mort menacera constamment ton sein au milieu de tes plus fidèles serviteurs, et les malédictions continues que je lancerai sur toi te rendront le destin implacable ».

Il aurait continué, peut-être ; mais les gens de la maison étaient sur le point de tomber sur cet effréné. Ils allaient le mettre en pièces. Dolimont lui fit un rempart de son corps : « Sauve-toi, monstre ! sauve-toi ! Tu serais trop vengé, si j'étais cause de ta mort ».

Il dit, et d'Agrimant, effrayé, se retire en fuyant ; mais quand il est à la porte, et qu'il voit que la vertu de Do-

limont contient la fureur de ses gens, il s'arrête, se retourne, et profère encore des injures et des menaces. « Rappelle-toi, dit-il à Dolimont, que, sur l'écorce de l'arbre auquel tu me fis suspendre enveloppé dans un filet, tu fis tracer en gros caractères : NID DU COUCOU. Eh bien! cette dénomination appartient déjà à ta couche nuptiale. Le Comte de Cerningues et moi-même avons souillé celle de Zilia. — Tu en as menti! dit un beau jeune homme en arrivant et lui donnant un vigoureux soufflet ». Ce jeune homme était Cerningues lui-même, qui, ayant eu une affaire pressante, avait promis de rejoindre ces Messieurs chez Mme. de Dolimont. D'Agrimant, trop bas pour pouvoir être humilié, mais trop lâche pour ne pas céder à la crainte, se retira.

« Voilà donc votre ennemi de Lille, dit Méer-Néridan à Dolimont. — C'est lui-même; mais qui aurait pu le soupçonner? Il change de nom aussitôt qu'il a

suffisamment sali celui qu'il portait. — Dieu! s'écria Mme. de Dolimont; j'avais cette vipère cachée dans la corbeille de fleurs dont le monstre flattait ma vanité! Prenons des précautions pour que cet homme soit renfermé. Vos jours en dépendent, mon fils... — Ils sont en sûreté sous l'indiscrète fureur de sa haine et sous l'égide de sa lâcheté. Oublions le monstre et les chagrins qu'il nous a faits, pour ne penser qu'à la joie d'un si beau jour ».

Cet avis fut approuvé. Tous les cœurs se livrèrent aux plus joyeux épanchemens. L'on dit à Mme. de Dolimont ce qui avait donné lieu à la liberté des deux prisonniers, et on lui apprit qu'il fallait aller dîner chez M. le Gouverneur de Vincennes.

Aussitôt tout fut prêt pour le départ. La journée fut délicieuse. On eut tant de plaisir dans cette réunion, qu'on se promit de la renouveler souvent. Julie

accourut chez la Comtesse de ***, et lui apprit ces heureux événemens. Elle vint le soir même féliciter la Marquise, et reprendre avec elle le cours de son amitié.

La Marquise de Dolimont fut guérie, par cette aventure, de la vaine gloire de s'attirer les hommages de tous les hommes des sociétés qu'elle était en usage de fréquenter. Il restait une chose essentielle à apprendre à M. de Novemcour et à Mme. de Dolimont; c'était l'état dans lequel se trouvait Zilia. On se hâta de faire la célébration du mariage, en disant aux parens et aux amis qu'il était la confirmation d'un mariage clandestin.

M. de Novemcour, Méer-Néridan, la Marquise et les jeunes époux ne formèrent qu'une même maison. Mais M. de Novemcour se fit construire une petite maison charmante hors de la barrière, dont l'intéressante Adèle, petite

fille du vieillard que Zilia avait retiré et qui avait été un ancien domestique de sa mère, devint la gouvernante et en quelque sorte la souveraine, sans jamais cependant s'élever au-dessus de son état ni abuser des bontés que l'on avait pour elle. M. de Novemcour allait de temps en temps philosopher dans cette agréable demeure. Adèle ajoutait au charme de ce séjour. Un petit nombre d'amis et d'hommes de choix, qu'il n'aurait pas introduits dans la société de sa fille et de ses petits-enfans, le visitaient dans sa solitude, que le charme de sa société embellissait toujours.

Dolimont arrangea le mariage de madame Faber avec le bon Hilaire ; il n'oublia pas non plus Dunan, qui l'avait délivré sur la route de Lyon, et le fit intendant des terres qu'il avait recueillies de sa dernière succession.

Méer-Néridan acheta une terre près de Paris, dont il assura la possession,

après lui, à sa chère Zilia. Il abandonna le château aux fermiers, et se fit bâtir une habitation plus modeste, plus champêtre, et sur-tout bien solitaire, dans un vallon, au milieu d'une vaste forêt, dont il fit abattre plusieurs arpens. Ayant réuni plusieurs sources, qui s'égaraient sans utilité sous les argiles, il construisit un jardin chinois, que l'usage appelle *jardins anglais*, parce que ce sont les Anglais qui, les premiers, les ont imités, et qu'ils s'en sont approprié l'invention, comme ils le font de tous les arts, de tous les talens, de toutes les richesses.

Néridan alla souvent dans cette retraite goûter les plaisirs de la solitude, et méditer sur les grandeurs de la nature et sur celles de son auteur. C'est là que j'ai appris l'histoire que je viens de raconter, c'est là que Néridan me développa son système sur l'origine et les effets de l'amour.

« Vous voyez, me dit-il un jour, que mon opinion est, parmi nous, confirmée par l'exemple. Quel homme que le fils aîné de ma chère Zilia! Né d'un amour impétueux, mais pur et légitime, nourri par une mère tendre qui l'aima sans faiblesse, le caressa sans indécence, applaudit à ses succès sans adulation; qui pardonna ses étourderies, réprima ses défauts, encouragea ses vertus; élevé sous les yeux d'un père qui l'aime autant qu'il soit possible d'aimer, mais qui jamais, en sa faveur, ne se départit de ses droits paternels; qui eut constamment pour son fils toute l'aménité, tout l'épanchement, toute la simplicité d'un ami, jamais la familiarité d'un compagnon, et bannit de ses entretiens avec lui le tutoiement, qui, dans les mœurs françaises, ne convient qu'au sentiment entre deux êtres égaux, l'enfant de Zilia s'est développé rapidement avec les plus heureuses dispositions.

tions. Vous voyez, ajouta Néridan, comme il en tire aujourd'hui le plus glorieux avantage. Bien jeune encore, il joue dans l'Etat un rôle intéressant. Ses talens, sa probité, sa valeur, la sagacité de son jugement, la sagesse et la vivacité de son esprit lui donnent droit de prétendre un jour aux premières charges de l'Empire. Combien, après ces résultats de mes soins, j'aurais lieu de me féliciter de ce qu'a fait la Providence pour moi, si je pouvais oublier ma patrie! mais ses malheurs, toujours présens à mon souvenir, empoisonnent les doux plaisirs de ma retraite. Vainement je cherche à concilier les bontés de l'Éternel avec les calamités dont j'ai été si souvent la victime et constamment le témoin (car j'ai vu la révolution de mon pays et celle du vôtre), je ne puis en venir à bout. Je ne trouve, pour me consoler

des malheurs de cette vie, que l'espérance d'une autre, où la justice et l'amour puissent régner dans leur intégrité céleste».

Je conviens, en effet, qu'il ne saurait y avoir de preuve plus parfaite de la vérité du système de Méer-Néridan, que la famille de Mme. de Dolimont, si un seul exemple pouvait suffire pour établir une opinion aussi importante que celle-là; mais il faudrait bien d'autres preuves à l'appui. C'est à mon Lecteur à faire ses observations particulières, et à comparer le genre d'esprit des enfans à l'espèce d'amour dont furent animés les pères qui leur ont donné le jour.

Je n'ai pas développé ce système dans l'étendue que pourrait lui donner Néridan, s'il voulait s'en donner la peine. Je n'ai fait que l'indiquer : puissent mes écrits, tels qu'ils sont,

persuader les époux et les porter à s'aimer d'un amour sage et constant, afin que les enfans qui naîtront d'eux développent les qualités d'une ame juste, d'un entendement rapide, d'un génie inventif et bien réglé! Et nos neveux, après une expérience de quelques générations, étant devenus meilleurs, conviendront unanimement que l'art unique de procréer des enfans d'esprit, consiste à se bien aimer entre époux.

FIN.

63645603